

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices de
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Sainte-Beuve

Au bas de la pente

Un nouveau livre de Georges Bernanos

En quelques lignes...

Les quarante jours de Ninive

Les débuts de la folie de l'impératrice Charlotte

Alliance des rois et Ligue des peuples

Badio, l'éléphant

André THÉRIVE

Hilaire BELLOC

Robert POULET

* * *

D^r DENYS GORCE

Renée DARTOIS d'HUART

Charles d'YDEWALLE

Comte François de GRUNNE

Les idées et les faits : Chronique des idées : La Oarème de Notre-Dame de Paris, Mgr J. Schyrgens.

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES { ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

CHARBONNAGES

DU ET A

Bois-du-Luc

Vél. : La Louvière 27,

Charbons : 1. Gailletteries, tout-venants de toute composition, charbons lavés : (têtes de moineaux 30/60, braisettes 20/30, noisettes 10/20), pour foyers domestiques et forges. — 2. Menus graineux, poussiers pour usages industriels.

Gros coke mi-lavé, pour métallurgie, fonderie, cimenterie, brasserie et malterie, séchoirs de chicorées,

Petit coke mi-lavé concassé pour chauffage central,

Sous-produits, sulfate d'ammoniaque pour l'agriculture, benzol, goudron.

ANTHRALUC

ANTHRAOITE ARTIFICIEL ÉCONOMIQUE

Le dernier perfectionnement en combustible domestique. Donne à poids égal beaucoup plus de chaleur que tous autres combustibles.

Supprime le gaspillage de calories dans la cheminée en demandant le moins d'air à la grille.

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones :
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux :
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre.

2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses.

3. Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs.
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up).

4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



TIMBRES-POSTE

pour
COLLECTIONS

Maurice BAETEN

Expert

1-3, rue du Midi (1^{er} étage)

Téléphone : 12.64.55

Firme sérieuse et de confiance, la première en Belgique pour la réalisation de collections importantes. Fournisseur des plus éminents philatélistes du continent, la maison est spécialisée pour l'agencement et la mise en valeur de collections.

Achat **Vente**
Ventes publiques
Expertises **Évaluations**

Références de premier ordre.

Achète aux plus hauts prix collections, lots, kilos des missions, courriers de banques, stoks de gouvernements, etc.

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

OU

” **Sepco** ”

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

A. LECOQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.69.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes et réglisses, etc.)



Fabrique de Crayons ” KOH-I-NOOR ”
L. & C. HARDTMUTH

ČESKÉ BUDĚJOVICE (B. BUDWEIS)
TCHÉCOSLOVAQUIE

M. FRUGIER

40, BOULEVARD DE DIXMUDE
BRUXELLES

Téléphone : 17.78.62

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

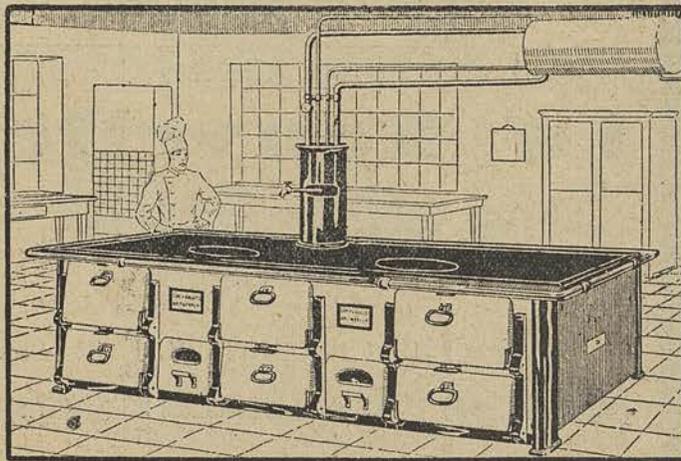
Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

Rue de la Motte, 47, HUY

Téléphone : 636 Huy. Compte chèques : Louis Antoine 97.956

POÉLERIE — PETITE MÉCANIQUE — FONTE DOUCE
FONTES SPÉCIALES — PIÈCES DÉTACHÉES POUR
POÊLES BRUTES ET NICKELÉES — TOUTES PIÈCES
SUIVANT MODÈLES DU CLIENT

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ



FABRIQUE DE

Fourneaux de Cuisine

pour couvents, hôpitaux, pensionnats, restaurants, etc.

Renommée pour les fourneaux avec distribution d'eau chaude,
pour tout ce qu'on a besoin dans la cuisine. Salle de bain. Chauffage, etc

GOEYVAERTS & C^o

MAGASINS : RUE DE L'ÉGLISE, 19, ANVERS
Téléphone : 523.94

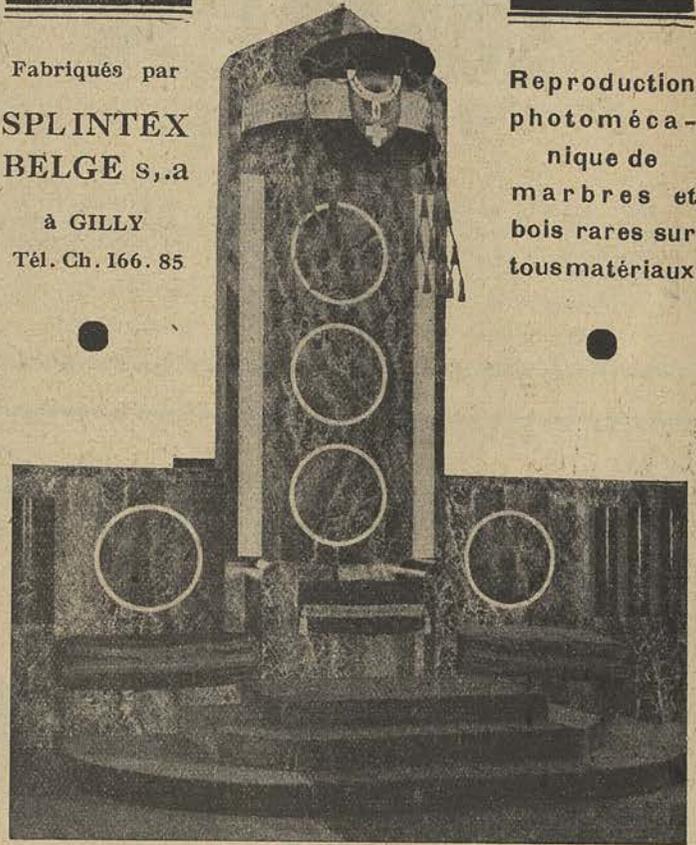
FABRIQUE : RUE TWEE MONT, 169, DEURNE
Téléphone : 557.25

REVÊTEMENTS "MASA"

Fabriqués par
SPLINTÉX
BELGE s.,a

à GILLY
Tél. Ch. 166. 85

Reproduction
photoméca-
nique de
marbres et
bois rares sur
tous matériaux



SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars) Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Installation complète contre incendie

Pompes, Moto-Pompes, Auto-Pompes, Echelles, etc.
Tuyaux en : chanvre, lin, caoutchoutés.
Lances, Raccords, Haches, Masques, EXTINGTEURS, etc.
CAOUTCHOUC : Tuyaux pour toutes applications, Feuilles,
Pièces moulées suivant modèles, etc., etc.

Établissements VULCANIA

138, avenue Gitschotel, Berchem-Anvers
Téléphone : 901.18



**Ateliers de
Construction Mécanique**
H. GELEN ANS LEZ-LIÈGE
RUE MONTFORT, 140. Tél. LIÈGE 60552
Adresse télégraphique : Ateliers Gelen Ans

Spécialités : Fabrication d'appareils de sondage pour toutes profondeurs et de tous systèmes, pour le forage du sous-sol soit à sec, à injection, par battage, par rotation, carottage, puisage, captage. Expertises, conseils pour les entreprises de sondage. Appareils pour travaux miniers

**SOCIÉTÉ ANONYME BELGE
DES
Fours Stein et Combustion Rationnelle**
68, BOULEVARD DE LA SAUVENIÈRE, LIÈGE
Chauffage par foyers automatiques des chaudières de chauffage central. — Chauffage par air chaud des églises.

Quelques références : Foyers automatiques :
Séminaire à Liège. — Couvent des Pères dominicains, à Liège. — Pensionnat des Filles de la Croix, à Liège. — Institut Technique de Namur. — Collège Saint-Michel, à Bruxelles, etc...

Chauffage par air chaud :
Eglise du Collège Saint-Servais, à Liège. — Eglise de Pontisse, à Pontisse. — Eglise primaire de Seraing. — Basilique de Coïnte, à Liège. — Notre-Dame de Béthanie, à Loffen-lez-Bruges. — Eglise de Waterschei, etc...

Bois de toutes essences
IMPORTATION DIRECTE DE CHÊNE — CONTREPLAQUÉS
Magasins de bois et scieries
G. ORBAN & Frère, s. a.
LIÈGE

Siège social et magasin principal : 139, rue du Plan Incliné, Liège. Téléphone : 148.80 (2 lignes).
Succursales : 120, rue Sainte-Marguerite, Liège. Tél. : 105.07. Rue de Battice, Aubel. Téléphone : 121.
Même maison à Anvers : 14, rue Mercator. Téléph. : 945.28.

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le
SILEXORE L. M. de Paris
Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air salin. — Application facile et économique.

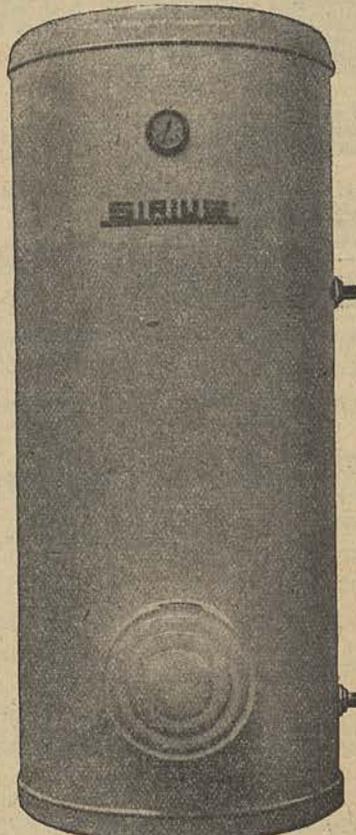
Agence générale pour la Belgique :
Etablissements Fidele MAHIEU
MARCINELLE-CHARLEROI

Atelier de modelages. Carrelages. Tous matériaux de construction. Dépositaires : à Bruxelles, s. a. Etablissements Cantillana, rue de France, 29; à Braine-l'Alleud, M. Edouard Leclercq, matériaux; à Mons, Etablissements A. Devreux, rue d'Havré, 100 à 108; à Ostende, M. A. Galeyn, rue de l'Eglise, 40.
Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques
Anonyme firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée
Spécialité de toitures pour Églises, Missions, Bâtiments d'administration
ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE
Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés. Réservoirs galvanisés.

SOCIÉTÉ LIEGEOISE D'ESTAMPAGE S. A.
A SOLESSIN-LEZ-LIÈGE



Le chauffe-eau électrique SIRIUS convient pour toutes les applications : salles de bains, cuisines, laboratoires, buanderies, etc.

Il est économique grâce aux tarifs spéciaux.
Il est pratique étant absolument automatique.

S. A. G. DUMONT & Frères
Usines à Plomb et à Zinc
— à SCLAIGNEAUX —
SOLAYN
(Province de Namur, Belgique).
Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone : Andenne 11 et 14

ZINO OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINO BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN — PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE

NOS FABRICATIONS :

EGOLAC : Email de toute beauté et de grande résistance se vend au litre; pour l'intérieur et l'extérieur.
VITDUR : Email à séchage rapide 4 heures.
VERNIS : pour tous les usages.
NATIOLIN : Couleur prête à l'emploi, de tout premier choix.
KALO : Peinture à la détrempe hygiénique, pour écoles, bâtiments publics, etc.
MASTIC : « La Cloche », extra-supérieur pour vitrages.
NOIR DOUCINE pour tableaux d'écoles.

En stock tous les produits à peindre

Les Établissements Emile GOMEZ

COURCELLES-CENTRE - COURCELLES-NORD
(lez-Charleroi)

DEUX USINES

(Rien que le Gros et l'Exportation)

VERNIS
ÉMAIL-SICCATIFS

PEINTURES PRÉPARÉES EN TOUS GENRES
PEINTURES ANTI-ROUILLE

COULEURS EN POUDRE ET BROYÉES A L'HUILE

La plus ancienne firme belge fondée en 1827.

Prix et échantillons sur demande.

Soc. an. Anglo-Belge pour la fabrication des Vernis Anglais à **HOBOKEN-lez-ANVERS**

Se recommande aux Etablissements religieux et Missions.

FABRIQUE DE COULEURS, VERNIS, ÉMAUX, ENCAUSTIQUES

Fondée en 1772



Soc. An. USINES LIGOT

1310-1314, chaussée de Wavre
AUDERGHEN-BRUXELLES

TOUT pour la PEINTURE PARFAITE

Couleurs, Produits spéciaux pour TOUS genres de travaux et pour les Missions.

Établissements Lavenne Frères

DOUR

Téléphone N° 56

Manufacture de Couleurs & Vernis

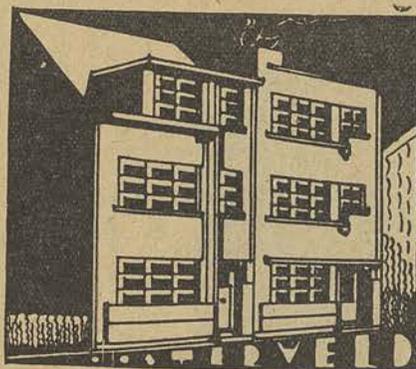
BROSSERIE et OUTILLAGE POUR PEINTRES

Vernis et Émaux « LAMÉOR »

Couleurs préparées « VATALINE »

Blanc « LAMÉOR » spécial pour extérieur

TOUT POUR LA PEINTURE



TERRAINS
A
BATIR

LES MEILLEURS LOTISSEMENTS

Aux environs de :

BRUXELLES

ANVERS

GAND

AU COQ-SUR-MER

Toutes dimensions

Tous prix

Facilités de paiement

Prime à la construction

Pour tous renseignements :

STÉ U. F. E. T.

Siège social :

Meir, 35, Anvers,

Téléphone : 263.11

Tous les mercredis à

Bruxelles, 38, rue Bosquet.

Téléphone : 11.54.56

Maison GELLI & TANI

EXPERTS

Rue Royale, 27

BRUXELLES

Reg. comm. : 631.23 Téléphone : 17.98.57 O. C. P. : 344.334



Collectionneurs !

Demandez l'envoi **GRATUIT** et régulier de nos

OFFRES SPÉCIALES

avec photographies et prix nets marqués

vous y trouverez tous les timbres qui vous manquent, aux meilleures conditions.

Vendeurs !

Nous sommes acheteurs aux plus hauts prix de collections et lots.

Pour obtenir le **maximum** de votre collection, détaillez-la dans nos « Offres spéciales » avec prix nets marqués.

Maximum de rendement.

Pas de frais. — Expertise.

— Evaluation gratuite.

(Sur demande nous nous rendons en province et dans tous pays.)



N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise.)
sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

DE
LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

VERS
L'ÉGYPTE, OÉYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON
PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10,000 A 12,000 TONNES

Prix de passage réduit, aller/retour
en 1^{re} classe vers CHINE et JAPON - £ 132.—

DE
LOS ANGELES ET SAN FRANCOISOO
VIA HONOLULU

VERS
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16,500 TONNES

DE
SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O

VERS
LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11,500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE
EN CORRESPONDANCE
AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUE

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS S. A.

A ANVERS
Plaine Falcon, 18.

A GAND
40, rue Fiévé.

ou à la NIPPON YUSEN KAISHA
88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Vallée de la Meuse Chemins de Fer Nord-Belges

Alpinisme-Camping

SPORTS DE PLEIN AIR ET DE RIVIÈRE

Pour les

“ROCASSIERS”

la seule région de Belgique qui puisse servir
d'École d'Escalade... c'est

La vallée de la Meuse

dont la plupart des roches sont constamment
visitées par les membres du Club
Alpin Belge.

La plus accessible et la plus plaisante,
celle qui présente la plus grande variété de
falaises.

De MARCHE-les-DAMES-BEEZ à DINANT et à FREYR-HASTIÈRE
toute la Haute-Meuse est pour les « rocassiers »

TRANSPORTS INTERNATIONAUX

Goth & Co., Soc. Anonyme
fondée en 1870)

17/1, Courte rue de la Boutique, ANVERS
Mêmes maisons à Bâle-Zurich et St-Gall (Suisse).

Adresse télégraphique
GOTHCO
R. O., d'Anvers N° 22763

Téléphone :
N° 25948

Courtage maritime. Transports maritimes et terrestres de
et vers tous pays. Affrètements. Assurances.

Services de groupages rapides et réguliers d'Anvers vers l'Alsace,
la Suisse, l'Italie, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie, la
Yougoslavie et vice versa.

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES : FETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOOS FONCÉS
POUR MARBRERIE
PIERRES BRUTES ET SOIEES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

ATELIERS HUBERT DEBY

Tél. 87 MALMÉDY fondés en 1899

Spécialité : Tout le matériel de

BUANDERIES MODERNES

pour Etablissements religieux
Machines de qualité depuis le plus petit jusqu'au plus grand
modèle industriel

ÉTUDES ET DEVIS SANS ENGAGEMENTS
Exportation aux Missions d'installations complètes

EXPOSITION BRUXELLES 1935
2 diplômes d'Honneur. — 4 Médailles d'Or.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reekem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus **FACILEMENT**
et à **MOINDRE FRAIS**

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{te} A^{me}
RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

Paul Aelman

Artiste-Peintre

23, rue de Bruges, GAND Tél. 309.64

RENTOILAGE ET RESTAURATION
de Tableaux Anciens et Modernes

Références :

A Gand : Van Dyck, St. Michel — Rubens, St. Bavon

Bouchons

GEERINCK

Tél. 113

LOKEREN

BOIS de CONSTRUCTION

V^{ve} CH. BAERVOETS

45, quai Fernand Demets, Bruxelles

Téléphones : 212.44
212.442
212.443

IMPORTATION DIRECTE DE BOIS DE FINLANDE,
SUÈDE, SUR BRUXELLES ET ANVERS.

IMPORTATION DE BOIS D'AMÉRIQUE, ORÉGON —
KILNDRIED — PITCH-PINE — DE CONTREPLAQUÉS
ORÉGON — AULNE — ETO..., ET DE TOUS LES BOIS.
NÉCESSAIRES AUX TRAVAUX PUBLICS ET PRIVÉS.

USINE POUR LE SOIAGE ET LE FAÇONNAGE DES BOIS

MOULURES DE COMMERCE ET SUIVANT PROFIL.

Baervoets-Bois-Bruxelles

POUR RENDRE VOTRE HABITATION PLUS CONFORTABLE :

LES VOLETS VAN EYCKEN

Devis gratuits sur demande

Bureaux : 21, CHAUSSEE DE LOUVAIN

Ateliers : 30, RUE SCALQUIN

Téléphone 17.27.16

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

(Bocaux - Boutelles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces)

vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits

Renseignements ou voyageur sur demande

S^{ts} C^{rs} Havrenne frères

Verreries-Gobelateries-**JUMET**

GAND, Rue du Phœnix

Installations Frigorifiques

Phœnix

LA GRANDE MENUISERIE

Veuve Norbert ISTASSE

39, rue de Bruxelles, Jumet Tél. Charleroi 12879

Les ateliers les plus modernes

- + L'outillage le plus perfectionné
- + Un personnel spécialisé
- + Des stocks importants de bois

— La qualité supérieure au plus bas prix

Portes standardisées « ALEX »

Les plus belles

Les moins chères

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

A la Grande Fabrique

69-71, rue de l'Ange

NAMUR

Spécialité du

beau vêtement tout fait et sur mesure

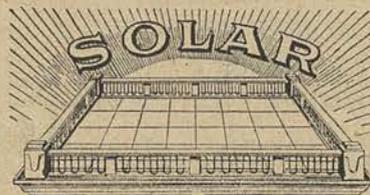
Le plus grand choix de draperies

TÉLÉPHONE 1243

Fournisseur de nombreux Pensionnats

On se rend à domicile

Terrasses d'agrément garanties étanches



L. NOESEN, Travaux d'asphaltage

Rempart du Lombard, 52, ANVERS.

Tél. 230.80

RUBIS-RADIO NE FABRIQUE QUE DES APPAREILS DE QUALITÉ



Une qualité irréprochable
Une garantie exceptionnelle
Et que d'avantages avec

RUBIS

Deux diffuseurs!
Trois gammes d'ondes de 30 à 2,000 m.
(Réception du Vatican sur 50^m26)

Signalisation lumineuse
Un style digne de votre ameublement
Un prix à la portée de toutes les bourses

Le modèle 60 ci-contre coûte **1,990** frs. Avec table **2,340** frs
Modèles de **1,170** à **4,750** francs

CATALOGUE GRATUIT

Type 60, 62 ou 63
avec table

Deux diffuseurs!
3 gammes d'ondes!

Usines RUBIS 10-12, rue de la Briqueterie, Fontaine-l'Évêque

Téléphone : 83457 Charleroi



*Demandez la documentation et
l'adresse du distributeur le plus
proche aux*

Achetez ISIS-RADIO

Le récepteur d'une perfection incomparable
Ondes ultra-courtes
Consommation du modèle populaire : 35 watts

Établissements "ISIS-RADIO,, S^{té} Coopér^{ve}

17, rue du Palais, Charleroi

Téléphones : 122.96-122.97



R. R. RADIO

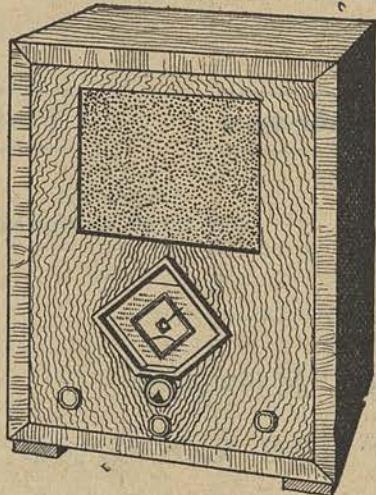
SOC. ANON.
BELGE

Tél. 21.66.98-21.66.99 — 44-46, rue des Goujons — Anderlecht-Bruxelles

SÉRIE 1935

LES MEILLEURS APPAREILS A PARTIR DE

875 francs

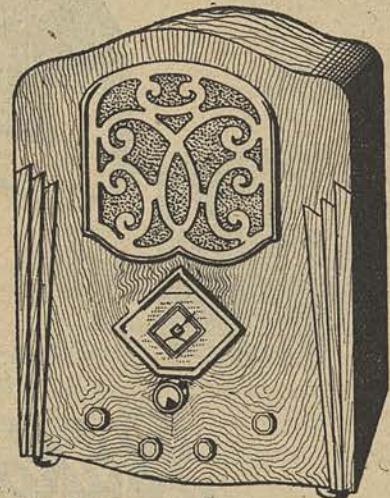


Appareils spéciaux pour pays lointains à ondes courtes.

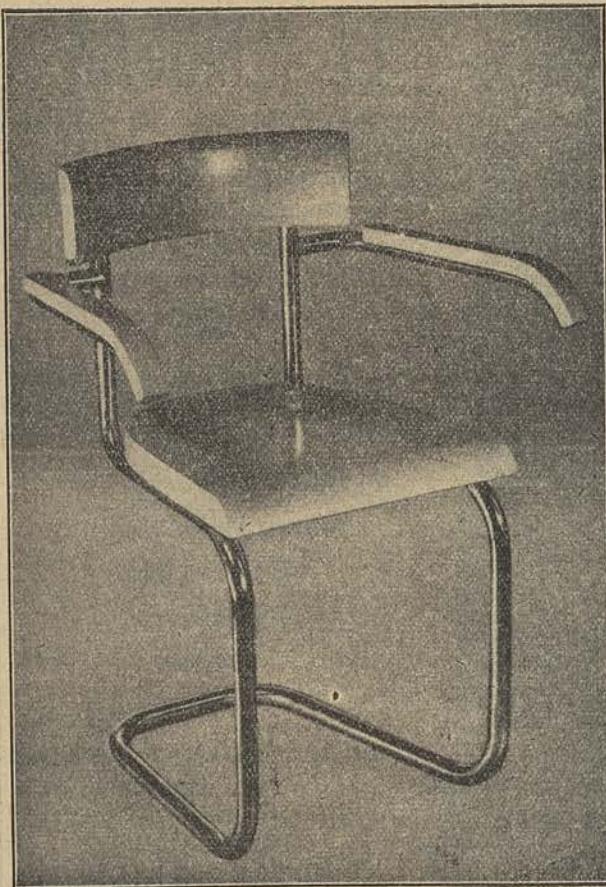
Spécialité de récepteurs sur batteries à très faible consommation.

Prix spéciaux pour Missionnaires

GARANTIE FORMELLE D'USINE BELGE



LA PREMIÈRE DES MARQUES BELGES



S I D A M

Meubles pour l'habitation Meubelen voor het Binnenhuis
Société Industrielle d'Ameublement
5, rue de Stassart, BRUXELLES Tél. : 12.92.46

Le produit idéal pour revêtements

La Marmorite

(Glace opaque polie mécaniquement)

POUR Revêtements de murs,
Dessus de Tables et de Bureaux,
Salles de Bains et Installations sanitaires,
Comptoirs - Dessus de lavabos,
Étagères - etc., etc.

Toutes épaisseurs (6 à 35 mm.), toutes teintes et dimensions

PROPRETÉ — NON-POROSITÉ — INALTÉRABILITÉ

S. A. GLACES ET VERRES (GLAVER)

4, Chaussée de Charleroi, BRUXELLES

Verres à vitres L. O. B. (de 1 à 8 mm.).
Verres spéciaux martelés, striés, losangés, etc.
Verres cathédrales, verres imprimés, verres cannelés, verres armés blancs et teintés.
Verres opalescents. - Dalles moulées.

"Moi aussi j'aime ...
Poliflor!

Il donne un si beau
brillant.



Ménagez vos efforts en
employant

Poliflor

C'EST UN PRODUIT "NUGGET"

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
— Fondée en 1888 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES

V^{VE} LEDUC-DUVIVIER

Boul. D'AVROY, 35
Rue BERTHOLET, 7
LIEGE
Téléphone 110.14



SPÉCIALITÉS DE :

Matelas. — Laines à Matelas
Berceaux démontables et
toutes fournitures pour literies

Mobiliers — Tapisseries — Tapis

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme Fondée en 1881 Registre du Commerce d'Anvers n° 1163
Entreprise privée régie par arrêté royal du 15 décembre 1934

CAPITAL : Fr. 40.000.000
RESERVES : Fr. 67.729.992,79

FONDS SOCIAL : Fr. 107.729.992,79

Siège social : ANVERS

Siège de Bruxelles :

35, rue des Tanreurs - 24, place de Mair

44, Boulevard du Régent 44

Tél. N° 302.30-202.91

Tél. N° 12 44 97 12 84 64

SUCCURSALE DE LIÈGE : boul. d'Avroy, 40. Tél. : 29.101

PRETS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations foncières : Intérêt 4 % NET
Caisse d'Épargne : Intérêts 3 %, 4 % et 4,40 % NETS
Agences dans les villes et les principales communes du pays.

LOCATION DE COFFRES-FORTS



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux

EGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "MOSAN"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Sainte-Beuve

Au bas de la pente

Un nouveau livre de Georges Bernanos

En quelques lignes...

Les quarante jours de Ninive

Les débuts de la folie de l'impératrice Charlotte

Alliance des rois et Ligue des peuples

Badio, l'éléphant

André THÉRIVE

Hilaire BELLOC

Robert POULET

* * *

D^r DENYS GORCE

Renée DARTOIS d'HUART

Charles d'YDEWALLE

Comte François de GRUNNE

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Carême de Notre-Dame de Paris, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Evidemment, puisque la loi du 30 mars 1935 n'attribuait au Roi que « certains pouvoirs en vue du redressement économique et financier et de l'abaissement des charges publiques », le rapport que le Gouvernement vient de présenter aux Chambres législatives ne porte que sur l'exécution de cette loi. A l'en croire, le gouvernement a tenu parole 100 % et il aurait présidé, en un an, à l'exécution énergique, rapide et décidée d'un programme « qui devait sortir le pays du désarroi matériel et moral dans lequel il se débat ».

Nous voulons bien! Admettons donc que le problème monétaire ait été résolu au mieux; que la réorganisation bancaire soit une réussite; que l'expansion économique se porte à merveille grâce à une politique des prix, couronnée de succès; que le coût de la production ait été réduit par un abaissement des charges financières et une réduction des charges fiscales; admettons même que, si la conversion « forcée » (le mot n'est naturellement pas dans le rapport, mais on a eu la pudeur de ne plus y parler de conversion libre) fut faite à rebrousse poil d'une saine psychologie, elle n'en a pas moins soulagé notablement le budget; admettons encore que « le rétablissement des cours (en Bourse) et l'assainissement du marché reflètent l'amélioration de notre structure économique, la complètent et la renforcent »; admettons que la politique agricole du gouvernement fut excellente ainsi que sa politique des classes moyennes; félicitons-nous de la résorption du chômage, de l'augmentation du pouvoir d'achat des masses; réjouissons-nous des indices de redressement qui, paraît-il, autorisent à penser que l'activité générale du pays s'est relevée, « dans une mesure que l'on est fondé à évaluer, d'une année à l'autre, à quelque 20 % »; allons même jusqu'à concéder que « la réorganisation de la structure intérieure du pays » (il s'agit toutefois d'économie pure) soit, elle aussi, une réussite 100 % et que dans la politique économique extérieure ce gouvernement ait vraiment obtenu tout ce qu'il était possible d'obtenir; puis, ayant accepté, admis, concédé tout cela — et c'est la matière du rapport publié ces jours-ci — nous n'en serons que plus à l'aise pour dire au gouvernement et plus particulièrement au chef qui l'incarne : quel dommage que vous n'avez fait que cela! Quel dommage qu'une année de plus se soit passée sans que l'on ait rien tenté de sérieux pour assainir et renforcer POLITIQUEMENT la Belgique! La société anonyme Belgique, l'entreprise Belgique sont peut-être plus florissantes qu'il y a un an — et c'est tant mieux, et nous nous en réjouissons vivement — mais qu'a-t-on fait pour la société spirituelle Belgique, pour la communauté nationale Belgique, pour la nation Belgique? L'économique est important, certes, mais le politique prime. Et

notre « politique » est fort mal en point! Le régime craque. Pourquoi n'avoir rien fait pour créer le courant national qui, seul, permettra de remettre la maison en ordre? Pourquoi n'avoir pas, en même temps que l'on s'occupait du matériel, promu le spirituel? Aucune propagande, mais là, aucune! Et cela pouvait se faire sans heurter le pacte gouvernemental, voyons! et sans nuire au programme gouvernemental! Bien au contraire! Une atmosphère nationale, un climat national, un courant national, une mentalité nationale, un dynamisme national, voire une certaine exaltation nationale, auraient facilité et renforcé l'œuvre gouvernementale. Ils eussent surtout arrêté une anarchie qui se poursuit sous nos yeux et facilité le redressement politique et la réforme de l'Etat. Comme les gouvernements précédents, le gouvernement van Zeeland a négligé complètement la propagande. Il a laissé se précipiter notre désagrégation politique sans même songer à créer des conditions favorables pour un redressement...

* * *

Il y a autre chose encore. Avant de demander aux Chambres de dire si le gouvernement a tenu parole, le Rapport fait une allusion seulement aux problèmes de politique étrangère :

Mais, en outre (non... mais les horizons qu'ouvre cet « en outre... » sur la mentalité gouvernementale!!...), les circonstances extérieures nous ont forcés de consacrer à d'autres objets une partie de notre temps et de nos forces.

C'est ainsi que nous avons été contraints par les circonstances de passer devant vous le problème militaire. C'est ainsi encore que nous avons dû mettre souvent à l'avant-plan de nos préoccupations les problèmes les plus graves de la politique extérieure.

Néanmoins, malgré toutes les complications, nous croyons avoir répondu à ce que le Parlement et le pays attendaient de nous.

Le gouvernement d'un Etat est fait pour gouverner, c'est-à-dire pour conduire un pays, pour promouvoir le bien commun, pour assurer le présent et l'avenir d'une nation. C'est sur l'entière responsabilité de son œuvre que l'on juge un gouvernement. Le gouvernement actuel, qui dépose son bilan, eut-il une politique extérieure et une politique militaire à la hauteur des circonstances? Constatons d'abord, ici aussi, la regrettable, la lamentable absence d'une propagande intelligente et efficace. Si nous ne craignons d'être accusé de faire trouble-fête, nous nous risquerions peut-être à demander si le fameux bureau de documentation et de propagande a servi à autre chose qu'à organiser un concert d'éloges et à entretenir le feu des encensoirs...

Au sujet du conflit italo-éthiopien, le Belge moyen a eu le crâne consciencieusement bourré. On lui a fait croire que ce conflit allait être la pierre de touche du système genevois de sécurité collective, système au succès duquel la Belgique était plus intéressée que quiconque. Certes, notre position était délicate entre Paris et Londres. Mais de là à laisser s'égarer l'opinion dans un idéalisme fumeux, de là à laisser s'accréditer de vains espoirs, de là à n'avoir pas su mettre en garde tant de bons esprits contre d'évidentes confusions et de dangereuses équivoques, il y a loin. Nous persistons à penser que la Belgique, qui est en effet plus que quiconque intéressée à ce que soit reconnu et appliqué un pacte de sécurité collective, eût pu jouer son rôle autrement qu'elle ne le joua, et même assumer un rôle autre que celui qu'elle remplit... Mais pour cela, il eût fallu être moins genevois et plus réaliste. Pour cela, il eût fallu des vues politiques plus hautes et plus vraies. Pour cela, il eût, surtout, fallu mieux connaître l'Angleterre. Car beaucoup revient à cela. On parle couramment l'anglais et on croit connaître l'Angleterre...

Et voilà que l'ironie du Destin a ménagé au même gouvernement qui s'engagea trop avant, à notre humble avis, dans la politique anglaise « d'exploitation » du Covenant et de la Société des Nations (politique qui ne faisait que masquer un véritable duel anglo-italien), la désagréable surprise de voir cette même Angleterre renier cette politique dans un cas bien plus grave pour l'Europe : la violation de Locarno ! Nous l'avait-on pourtant assez « chantée » cette Angleterre nouvelle ralliée enfin à une conception d'un Droit international dominant les intérêts particuliers des Etats ! Vous rappelez-vous les antiennes sur les sanctions à appliquer même si elles nuisent à ceux qui les appliquent, pour honorer sa signature et remplir son devoir ?...

Or, la Grande-Bretagne, si « allante » contre l'Italie est bien faible contre la Prusse ! Et, d'autre part, le duel anglo-italien n'est-il pas à la veille de se terminer par une brillante victoire italienne ? La prime à ce que l'on prétendait être une agression semble acquise. Alors... on s'est trompé ? On a misé sur le mauvais tableau ? On s'est compromis ? Etait-ce nécessaire, à tout le moins dans la mesure où on le fit ?...

* * *

Et le problème militaire ! Il a fallu prendre d'urgence de graves décisions. Quel dommage, ici aussi, que l'on ait totalement négligé la propagande ! Pour conserver sa liberté et son indépendance, la Belgique doit, et devra, s'imposer de lourds sacrifices. Or, ces sacrifices ne sont pas consentis dans l'atmosphère qu'il faudrait. Notre volonté défensive, notre dynamisme défensif sont nettement insuffisants. Propagande ! Propagande !...

Bref, tout en félicitant le gouvernement de ce qu'il a fait, nous sommes de ceux qui ne peuvent cacher des regrets aussi vifs qu'amers ! Quelle belle occasion manquée de « remonter » le moral belge, de faire œuvre d'union et de cohésion ! Et oui, il fallait courir au plus pressé et assurer le pain quotidien. Mais l'homme ne vit pas que de pain. La Belgique n'est pas qu'une vaste épicerie. Pourquoi n'avoir rien fait pour le redressement du sens national ?... Et le mot de l'Evangile se présente à notre esprit : *Haec autem oportuit facere et illa non omittere*. Il fallait faire l'un, mais ne pas négliger l'autre...

Obligé de rédiger ces notes plus tôt que de coutume, nous n'avons pas encore connaissance du plan français de paix. Bornons-nous donc à parler encore de la *Pax Germanica* proposée par Berlin. Comme bourrage de crâne et poudre aux yeux, le morceau est réussi. Vingt-cinq années de paix offertes sur un plat d'argent ! Un quart de siècle de tranquillité : que ne ferait-on

pour cela ? Laissons-là la question de savoir si Hitler est sincère : elle n'a aucune espèce d'importance, mais là, aucune ! Ce qui importe, ce ne sont pas les intentions mais la réalité, les génératrices à l'œuvre, les forces en mouvement, la marche des peuples dont le présent et l'avenir sont fonction du passé. Ce qui importe aussi, c'est de déchiffrer sous les paroles trompeuses, les actes réels et les plans visés. De toute évidence, comme l'a dit M. Winston Churchill aux Communes, l'Allemagne va construire un « mur Maginot » chez elle pour immobiliser la France et rester libre à l'Est et au Sud. De là l'importance primordiale de la question autrichienne. De là la nécessité vitale de ramener une Italie inutilement brimée, dans le front antiprussien. Et il y a urgence car, en Autriche, le Reich agit *du dedans*. Dans quelques mois quand la Rhénanie sera fortifiée, il est possible, il est probable, qu'un putsch se produise à Vienne, suscité et organisé par Berlin. Que fera l'Angleterre ? La clef de la situation est là et l'article que nous publions aujourd'hui de notre ami Hilaire Belloc n'est pas fait pour nous rassurer. Londres n'a cessé d'être, dans le fond, prussien. A l'heure actuelle, l'opposition entre la réaction anglaise contre un prétendu manquement italien, et la réaction anglaise contre un évident manquement allemand est telle que la germanophilie de la Grande-Bretagne n'est que trop visible. Heureusement, comme dit Chesterton, que Dieu donna aux Prussiens une capacité de gaffer vraiment illimitée...

Donc, la question autrichienne peut se poser demain. Et comme l'écrit M. d'Ormesson, elle est tellement grave que :

Nous n'hésitons pas à écrire, en pesant nos mots, qu'à l'heure actuelle le sort de l'Europe, l'avenir de la civilisation occidentale, l'avenir même de la paix, dépendent à peu près exclusivement de l'indépendance de l'Autriche. Ceci suffit à indiquer que les susceptibilités, les rivalités, les querelles qui foisonnent en Europe centrale doivent toutes s'incliner devant la menace aiguë qui pèse sur l'Autriche. Tout doit être mis en œuvre pour garantir la liberté de ce carrefour vital du Continent. Mais pour cela il faut se décider à faire enfin preuve des trois qualités dont la carence a conduit l'Europe là où elle est : l'imagination, l'autorité et la rapidité.

Trois qualités que, pour le malheur de cette Europe, Hitler ne possède que trop...

L'Autriche vient de rétablir, sous une forme camouflée, la conscription. Tant mieux, dirons-nous, malgré les protestations de la Petite-Entente. Ne comprend-on donc pas à Prague que la Tchéco-Slovaquie est la toute première intéressée à ce que l'Autriche vive ? L'*Anschluss*, c'est la dislocation de la Tchéco-Slovaquie pour le lendemain.

* * *

Nous avons parlé la semaine dernière du bobard de l'égalité des droits, fausse idée claire indéfinissable et insaisissable. M. Ludovic Naudeau, dans le dernier numéro de l'*Illustration*, écrit à ce sujet :

Supposer que, satisfaite par une « égalité » réalisée en un lieu ou en un autre, l'Allemagne puisse être sur le point de s'assagir, serait une espérance vaine. Il y a de nombreuses années déjà que l'Allemagne revendique et obtient de successives « égalités » qui ne la contentent jamais. C'est sur sa proposition, et même sur sa demande, que le traité de Locarno avait été signé en 1925. En Rhénanie, naguère, elle nous réclamait l'« égalité », nous demandait d'évacuer ce pays avant l'expiration des délais légaux pour assainir, disait-elle, les rapports franco-allemands. Nous avons quitté Mayence le 30 juin 1930 (nous pourrions encore l'occuper aujourd'hui) et c'est précisément à ce moment que l'agitation de l'auteur de Mein Kampf a pris toute sa force. On nous a ensuite demandé de rétablir l'« égalité » en renonçant au tribut des réparations.

Nous y avons consenti, et le mirage de l'égalité s'est encore évanoui. Le 30 janvier 1935, après le plébiscite de la Sarre correctement effectué, Hitler s'écriait que, désormais, l'égalité était recréée entre la France et l'Allemagne. Mais celle-ci, un mois et demi plus tard, le 16 mars 1935, réclamait une autre sorte d'égalité en réorganisant l'armée de conscription et, cette fois-là, Hitler prononçait solennellement ces paroles :

« L'Allemagne ayant désormais recouvré sa pleine « égalité » avec ses anciens adversaires, le « diktat » étant aboli, le moment est venu où, dans le respect mutuel des engagements librement consentis, l'entente avec les autres pays peut être définitivement scellée. »

Mais ce n'était encore qu'un rêve et il fallut le 7 mars dernier, en venir à la répudiation du traité de Locarno (maintes fois confirmé précédemment par Hitler en personne) pour s'approcher de ce mirage de l'égalité, vision fugitive et toujours poursuivie, conception vague et extensible, adaptable à toutes les ambitions et qui, demain, par quelque artifice de pensée, s'appliquera aussi bien au corridor polonais, à la Bohême, à l'Autriche, à la Silésie, à la « nécessité » de conquérir des matières premières, des bassins houillers ou pétroliers, des mines de fer ou les champs de blé de l'Ukraine. L'égalité! Formule abstraite dont évidemment beaucoup d'Allemands sont eux-mêmes dupes. Elle est commode; elle permet de donner une espèce de justification philosophique aux pires convoitises; elle permet d'expliquer, par l'assouvissement d'un besoin, tout acte de spoliation.

* * *

Et M. Naudeau d'ajouter :

Nul ne conteste la valeur militaire avec laquelle, de 1914 à 1918, l'Allemagne lutta contre plusieurs puissances (qu'elle avait attaquées). Mais l'issue de cette épreuve fut cependant une défaite. Une défaite à la suite de laquelle les Germains ne s'en mirent pas moins dans la tête de réaliser le programme pangermaniste exactement comme s'ils avaient été victorieux!

Nous voyons donc se manifester présentement, et s'approcher de son paroxysme, une nouvelle éruption du pangermanisme, consécutive à celle de 1914. L'Allemagne, grisée par cette adulation que lui ont prodiguée ses penseurs et ses historiens, depuis un siècle est, sans en avoir bien conscience, reprise de cette exaltation sourde qui lui inspire l'ambition de parvenir à la domination de l'Europe. Or, le désir allemand est inextinguible et n'a jamais de limite parce que c'est moins une idée qu'une sorte de rêve. Incapable qu'il est de se représenter par la réflexion la juste mesure des choses, la limite du possible et de l'impossible, la seule manifestation de la vérité réside pour le désir allemand dans l'expérience, dans l'accomplissement du fait : dès lors, il ne peut voir de droit que dans la force.

Dans quelle partie de l'Europe le Führer va-t-il demain recommencer à réclamer cette « égalité » dont le peuple allemand, naïf et crédule, croira, aussi longtemps que le voudront ses chefs, qu'il est odieusement privé? Quel dessein poursuit-il en donnant présentement, jour et nuit, à toutes ses usines de guerre cet élan furieux qui ne serait compréhensible qu'à la veille d'une conflagration mondiale? Que veut-il entreprendre en Autriche, en Tchécoslovaquie, en Lithuanie? Croit-il qu'il va indéfiniment tenir l'Europe dans une atmosphère de chantage, d'intimidation et d'ultimatums? Assurément, les puissances occidentales seront bien obligées avant peu — comme M. Flandin vient de le faire pour sa part — de lui demander quelles sont ses intentions véritables. M. Winston Churchill a fort bien dit aux Communes que la violation du pacte rhénan de Locarno peut être sagement comprise, doit être d'abord mise à la place qu'elle occupe dans le processus du réarmement et des

préparatifs belliqueux de l'Allemagne. Il a fait très opportunément allusion à la nécessité d'une coalition des puissances pacifiques destinées à empêcher des accès de violence de la part d'une nation qui a présentement l'âme en folie. Mais telle est la faiblesse de l'esprit des hommes que, quand ils veulent s'opposer à une guerre, ils ne le peuvent qu'à condition d'être déterminés à en faire, au besoin une. Or, en leur qualité de pacifistes, ils n'y tiennent pas; ils atermoient, cherchent des échappatoires. Et voilà ce qui donne un avantage décisif à ceux qui les attendent là, pour exploiter dans sa plénitude le risque qu'ils ont osé, eux, affronter.

* * *

Et le malheur, le grand malheur est qu'en ce printemps de 1936, l'Allemagne hitlérienne ne trouve devant elle qu'une Angleterre hésitante, antilatine par tradition, en conflit avec l'Italie nouvelle, et se trompant sur la portée véritable de l'hitlérisme, comme aussi sur son véritable intérêt, et qui n'ose pas, qui ne veut pas se ranger délibérément dans le camp anti-prussien. Cette Angleterre n'a pas encore, d'ailleurs, la conscience bien nette qu'elle n'est plus l'arbitre qu'elle fut pendant plus d'un siècle, quand sa flotte était toute puissante... Devant cette Allemagne aussi, la France est sans cohésion, une France qui a l'air de s'abandonner, une France où sévissent toujours les pires mœurs politiques, une France énermée par un régime corrodant et dissolvant...

* * *

L'unification intégrale d'une Germanie réarmée, — écrit M. Naudeau — sous la direction d'un chef absolu et capable de toutes les audaces, cette unification est un événement si grave qu'il eût dû, en bonne logique, exercer une action suspensive sur les diverses péripéties de notre vie intérieure. A côté d'une Allemagne surtendue, frémissante d'une ardeur mystique, le spectacle de notre campagne électorale survenant juste en ce moment avec ses milliers d'affiches couvertes d'imprécations et d'injures est une coïncidence qui donne une impression d'enfantillage. Des petits garçons se battent sur la route pour la possession d'un sucre d'orge et ne voient pas l'automobile qui à une vitesse furieuse s'avance et va les écraser tous. Combien il eût été préférable et plus digne, dans la gravité des circonstances, d'ajourner ce tohu-bohu! N'aurait-il pas été possible de rendre à leurs études, dos à dos, tous ces messieurs pétulants et si désireux de parler en notre nom? Et si la constitution d'une dictature soulève, décidément, trop d'objections respectables, si elle est trop difficilement réalisable, est-ce qu'un comité de salut public ne s'inspirant en tout que de notre sauvegarde n'eût pas mieux valu dans les circonstances présentes que cette cohue de politiciens incompetents qui voudront demain trancher les problèmes extérieurs sans rien en connaître? L'imagination cherche des remèdes et se heurte, dans tous les sens, à des obstacles qui tiennent à notre conception même de la vie.

On se complairait à ce rêve que quatre ou cinq citoyens aux mains nettes, au cœur pur auraient pu être chargés d'assainir moralement notre pays et de donner un rigoureux caractère d'unité à tout ce qui n'est chez nous, pour le moment, que pluralité, dissidence et morcellement infini de l'âme française. Assurément, la liberté est un bien précieux, mais, dans les périodes de grande crise, le salut public ne s'en accommode pas et ne s'en est jamais accommodé. Certaines régressions morales de nos voisins mettent à leur portée une faculté de dissimulation et d'initiative audacieuse que notre vieux libéralisme nous empêche d'avoir. Ces régressions nous contraindront peut-être, avant qu'il soit longtemps, à rendre plus forts, plus rigoureux nos propres moyens de direction.

Aussi longtemps, du moins, que se prolongera, dans plusieurs grandes puissances, l'ère dictatoriale, ce serait folie de notre part de

nous obstiner à nous comporter comme s'il existait encore au Reichstag des députés allemands normalement élus, capables de tenir tête dans certains cas à un Guillaume II, et une presse allemande à peu près aussi libre que la nôtre. Bon gré, mal gré, une nation désireuse de survivre sent la nécessité de s'adapter au genre d'adversaires que la destinée fait surgir devant elle. L'époque n'est pas si lointaine où, de leur propre mouvement et devant l'imminence du péril, nos parlementaires, dans un élan de patriotisme, sentiront la nécessité de rentrer dans leurs foyers, après avoir déposé toute leur autorité entre les mains de quelque petit groupe d'hommes capable, lui, de prendre rapidement les décisions qui s'imposeraient et de nous assurer, une fois pour toutes, l'unité de commandement.

Non, le régime français ne se corrigera pas tout seul!

De la malfaisance foncière de ce régime, M. Tardieu vient encore de donner des preuves apodictiques. La première partie de son réquisitoire se termine par des pages très fortes, lumineuses, c'est le mot qui convient le mieux à sa démonstration, sur la « souveraineté escamotée ».

En voici le résumé :

Il ressort de ce qu'on va lire :

Qu'il est interdit au peuple français de voter sur les matières qui sont de la compétence courante du peuple suisse et du peuple américain;

Que sous le nom fallacieux de suffrage universel, le droit de vote est refusé à 72 % du peuple français;

Que, sur les 28 % qui ont le droit de voter, un quart s'abstient d'user de ce droit;

Que, par suite, la Chambre est élue par la moitié plus un des électeurs qui votent effectivement, soit 4.000.001 sur 40 millions de Français;

Que les majorités parlementaires, qui font les lois, n'expriment que la moitié plus un de ces 4.000.001 voix, c'est-à-dire entre 5 % et 10 % de la nation;

Que, d'ailleurs, à chaque élection, les candidats battus totalisent un million et demi de voix de plus que les candidats élus;

Que le résidu, qui vote, est mené par des comités livrés, par leurs besoins d'argent, au contrôle des financiers;

Que, en outre, ce régime se répudie périodiquement et se démissionne lui-même en substituant aux lois les décrets-lois;

Que le peuple français n'a rien su ni voulu des grands événements de son histoire.

La souveraineté du peuple, constamment invoquée, est donc, à tous les échelons, une immense mystification. Le régime de la France s'exprime par le despotisme des minorités.

Le peuple soi-disant souverain n'est qu'un souverain captif. Le mensonge est à la base de ses institutions.

Du brillant développement de ces « affirmations », détachons ces lignes.

LE PEUPLE ESCLAVE.

Le peuple, dans notre démocratie, n'est pas souverain. Il est esclave. Esclave par la défense qui lui est faite de voter sur les idées et de choisir ses chefs; par le privilège qui réserve le droit de vote à 28 % des Français; par l'artifice géographique qui donne aux voix de ces 28 % des valeurs différentes; esclave par le joug que lui imposent les comités, les partis et l'argent.

Volonté générale? Non. Suffrage universel? Non. Suffrage majoritaire? Pas même, et j'ai prouvé tout cela. La souveraineté est une abstraction qui trahit la réalité; un droit incomplet et inégal, basé sur une arithmétique falsifiée. La France possède, non pas le gouvernement du peuple par lui-même, mais le gouvernement du plus grand nombre par le plus petit nombre, le despotisme de la

minorité, la servitude de l'unanimité. Elle croit faire des lois et elle les subit. Les idées démocratiques n'ont pas résolu le problème de la souveraineté. Elles ont pu briser la souveraineté des rois. Elles ont été impuissantes à créer celle du peuple. Le tirage au sort valait encore mieux.

Le régime électif tel que la France le pratique n'est pas seulement le dessaisissement du peuple réel aux mains des élus et des meneurs qui nomment les élus : c'est un aveu de dessaisissement moral. C'est, comme l'avait prévu Jean-Jacques Rousseau, l'Etat réduit à un petit nombre d'hommes qui ne sont pas le peuple. M. Gambetta qualifiait le plébiscite « un pourboire donné au peuple pour le réduire en domesticité ». Nos lois électorales méritent le même jugement. Elles créent, aux dépens de la masse, des tyrannies oligarchiques.

De là vient la furieuse résistance de ces oligarchies à toute tentative de réforme. Qui veut toucher au système, le corriger, si peu que ce soit, lui donner plus de clarté et plus de justice, est accusé de sacrilège contre l'arche sainte de l'Eglise démocratique. Pour maintenir l'abus de confiance et consolider l'escroquerie, qui sont à la base du suffrage actuel, la défense républicaine est invoquée, comme l'était jadis la raison d'Etat. La minorité, qui profite du régime, monte la garde autour des abus dont elle vit.

LA LEÇON DE SCEPTICISME.

Dira-t-on que, si cela est vrai, c'est aux hommes qu'il faut s'en prendre et que les défaillances scandaleuses de notre organisation démocratique ne font qu'exprimer les défaillances du caractère français? Proudhon ne semblait pas éloigné de le penser quand il écrivait que « nos dix millions d'électeurs, depuis 1848, se sont montrés, en intelligence et en caractère, inférieurs aux deux cent mille censitaires de la monarchie de Juillet ». Et nombre de nos contemporains paraissent justifier cette opinion quand ils s'assurent de marquer la supériorité de leur esprit par la formule imbécile : « Je ne fais pas de politique ».

C'est là un défaut réel, et c'est un défaut grave. Mais croit-on que l'injurieuse dérision de nos institutions soi-disant populaires n'a pas contribué à le créer? Croit-on que notre peuple n'ait pas été rebuté et dégoûté par l'affreux contraste que lui offrent ce qui se dit et ce qui se fait? On lui reproche de subir les événements, « comme on subit la pluie et le soleil, les orages et la mort ». N'a-t-on pas tout fait pour l'y conduire, en lui prodiguant l'affirmation d'un pouvoir qu'il sait bien ne pas posséder?

A voir passer, depuis cent quarante ans, quatorze régimes, qu'ils n'ont ni désirés, ni haïs; depuis soixante ans, cent trois ministères, dont, sauf pour deux ou trois, ils ne sauraient dire les noms; à suivre le jeu des partis trahissant leurs programmes, des élus trahissant leurs partis; à constater que les chefs révolutionnaires se recrutent chez les bourgeois et les chefs bourgeois chez les révolutionnaires; à trouver, dans la même grande ville, un dirigeant qui, comme maire, combat sans merci les socialistes et, comme président du Conseil, fait leur jeu; à voir, à la tête d'un gouvernement soutenu et dominé par les communistes, un homme qui, moins de six ans plus tôt, s'écriait : « Le communisme, voilà l'ennemi! » — comment les Français prendraient-ils au sérieux l'étrange carnaval politique dont ils sont témoins et victimes?

Et voici les conclusions de ce premier des cinq volumes annoncés :

UN RÉGIME CONDAMNÉ.

Je tiens le système actuel, que je connais bien, puisque je l'ai servi et dirigé, pour frappé à mort par le mensonge de base, que ce livre dénonce, et par les conséquences de ce mensonge. Le système, dans sa décadence, peut durer encore des années. Mais il est condamné et, plus il durera, plus s'aggravera la catastrophe finale

(Voir suite page 25)

SAINTE-BEUVE

UN AMATEUR D'AMES

Comme on cherche souvent pour les époques de l'histoire des héros éponymes, il n'est pas défendu d'appeler le dernier siècle le siècle de Sainte-Beuve. Non point parce qu'il en figure le plus grand homme, mais parce qu'il s'est placé au lieu géométrique, en quelque sorte. A bien des égards il est donc l'écrivain le plus représentatif de son temps. Ce n'est pas là nécessairement un privilège de génie, car il y a des génies fort incomplets, murés en eux-mêmes et qui ne peuvent vraiment passer pour ce « cristal sonore » dont parle le poète. D'ailleurs, qu'est-ce que le génie? Si nous n'avions pris l'habitude un peu risible d'imaginer sous ce mot une force à demi inconsciente, une puissance toute brute et un désordre dédaigneux des catégories ordinaires de la pensée, nous reconnaitrions du génie chez les intelligences vraiment universelles, et dans les destinées vraiment accomplies. Il peut y avoir du génie dans une conscience aiguë. Il existe un génie de la curiosité et un génie de la critique. Mais l'accouplement de ces deux mots fait encore frémir.

Et pourtant, depuis Sainte-Beuve on ne dispute plus beaucoup si la critique est une forme de la création. Il l'a prouvé par son exemple, comme on prouve la marche en marchant. Et il l'a aussi démontré en principe; car plusieurs écrits de lui touchent ce point. Il exerçait la critique comme un métier, une variété de journalisme. Il ne cachait pas que ce fût pour lui un pis-aller, étant un poète mort jeune et un romancier en somme méconnu. Mais, en pleine époque romantique, ce préjugé était en quelque sorte dans l'air: et il avait connu trop de grands hommes sans esprit critique pour professer qu'on pût chercher dans la critique la grandeur. Ceci posé, il a souvent marqué en termes fort heureux la dignité de son austère Muse.

D'abord parce qu'il n'y a point de différence essentielle de juger les livres à juger la vie, si l'on admet que les ouvrages de l'esprit sont de la vie au même titre qu'un fait matériel, un événement historique, un accident de la passion. Ensuite parce que, si impartiale et objective qu'elle veuille être, la Muse aux bésicles est une des plus personnelles de toutes. « Au *Globe*, a-t-il dit, je faisais de la critique polémique... de la critique d'invasion... A la *Revue des Deux Mondes*, j'ai fait de la critique... analytique, curieuse, descriptive... Elle ne concluait pas... Les temps redevenant plus rudes... j'ai cru qu'il y avait moyen d'oser plus, sans manquer aux convenances, et de dire enfin nettement ce qui me semblait la vérité sur les ouvrages et sur les auteurs. » Ces lignes se trouvent dans la Préface aux *Causeries du Lundi*. On voit que Sainte-Beuve reconnaissait au moins trois formes à son apostolat littéraire, et les pratiquait toutes, selon l'occasion. C'est dire qu'il n'en posait pas de principes abstraits ni à priori. Il s'estimait engagé dans la mêlée littéraire, sociale ou politique. Il pensait bien jouer un rôle sur la scène de son époque. Les qualités scientifiques de son œuvre sont grandes, mais la valeur humaine est plus évidente encore.

A preuve qu'on ne cesse de vouloir comprendre et fixer la figure de cet homme aussi complexe et aussi vivant que les plus grands « créateurs ». Nul ne doute que sa personne morale importe comme son œuvre. En quoi justement tout le monde se révèle disciple, bon gré mal gré, de Sainte-Beuve, qui a créé non seulement la critique moderne, mais l'histoire littéraire, la psychologie rétrospective, et qui nous a tous habitués à chercher dans les livres non seulement la lettre morte, mais le document sur la vie. Si on devait lui faire un reproche général, ce serait même d'avoir souvent préféré l'étude d'ouvrages secondaires, pour sentir grouiller la masse des hommes dans le présent ou le passé. Il a été, au premier chef, un amateur d'âmes, plus encore, peut-être, qu'un amateur de beauté.

Sa méthode suppose une profonde science de la technique et un goût raffiné de l'esthétique, mais elle n'est ni d'un technicien, ni d'un esthéticien. Elle est d'un historien. Et c'est une raison de plus pour que le siècle de l'histoire puisse porter le nom de Sainte-Beuve. La littérature, dans son ensemble, sert à faire mieux connaître l'homme. Au temps des classiques, la vérité générale, l'homme abstrait suffisait encore. L'homme concret est une conquête de l'époque moderne. Dans aucun ordre de science on ne saurait oublier que ce goût du concret nous vient, en grande partie, de Sainte-Beuve.

UNE VIE D'HOMME DE LETTRES

Par malheur, la biographie de Sainte-Beuve est avant tout une biographie d'écrivain dont tous les événements ou presque se passent dans le canton littéraire. Il n'a pas joué un grand rôle sur le forum (ni même au Sénat). Il n'a pas accompli de lointains voyages, ni souffert de ces tribulations pittoresques dont le souvenir demeure légendaire. Sauf une aventure amoureuse que la qualité des comparses a rendue célèbre, on n'y voit que des péripéties bourgeoises, des succès normaux, des déboires moyens. Ne cachons pas que c'est un désavantage. Il a dû le sentir. Sans quoi, on peut en être sûr, il eût écrit ses mémoires lui-même. Les « orages désirés » que chaque romantique, après René, appela sur sa tête, n'ont secoué que son âme. Il faudrait Sainte-Beuve en personne pour marquer au juste le pathétique de sa vie intérieure. Sa vie extérieure peut se résumer à grands traits, et presque en style de dictionnaire.

Charles-Augustin Sainte-Beuve, de souche picarde et Normand, naquit le 23 décembre 1804 à Boulogne-sur-Mer. Il est donc plus jeune que Lamartine de quatorze ans, que Hugo de deux ans à peine, que Vigny de sept ans; six années en font l'aîné de Musset; Mérimée est son contemporain (1805), mais Stendhal (1783) est en avance sur lui d'une génération.

Né de parents d'âge mûr, et qui semblaient à cette époque de vieilles gens, fils posthume au demeurant, élevé par sa mère dans un coin de petite ville au climat triste, il souffrit toute sa vie d'un complexe d'infériorité physique, d'ailleurs plus imaginaire que réel. Ajoutons, pour ne rien omettre, qu'ayant une

grand'mère anglaise, et grandissant au bord de la Manche, il se croyait à demi Britannique. On ne le conçoit pas Espagnol de vocation, ou Milanais, ou « fougueux coursier des forêts d'Hercynie », comme tant d'autres de ses amis qui tenaient à honneur d'incarner plus ou moins des âmes étrangères. Lamartine lui-même se disait, à ses heures, de sang sarrasin! Sainte-Beuve, lui, se contente de représenter cette « Anglo-France » par laquelle semble bien passer l'axe de la civilisation moderne.

Il représente aussi la bourgeoisie nouvelle, trop proche de Paris pour être vraiment provinciale et trop proche de la Révolution pour avoir gardé des traditions solides. Vivant dans un milieu en grisaille, où subsistait de la piété, mais point de dévotion, très bon élève d'humanités, et arrivant à l'adolescence après la chute de l'Empire, on ne voit pas très bien ce qui distingue alors sa destinée d'un garçon de 1780. Mais ce sont les milieux où il fréquente, une fois hors de page, qui exercent une réelle influence sur lui. En 1817, il devient pensionnaire à Paris. A seize ans, sa culture classique était achevée. Chose frappante : on ne voit pas que la philosophie pure ait exercé sur lui cet envoûtement que subirent d'autres intellectuels.

Sa vocation double s'éveille d'une part pour les sciences, de l'autre pour la poésie. La lecture de *René* lui fut une révélation; et la lecture de ses notes d'écolier, d'étudiant (publiées par M^{me} M.-L. Pailleron) montrent un romantisme naïf, sincère, tempéré par une acuité d'intelligence et une culture déjà encyclopédique. Il est mûr pour une période de *Sturm und Drang*, par où justement il va passer.

Et en même temps il se sent des goûts de physiologiste. Il suit des cours préparatoires à la médecine. Le matérialisme de Lamarck, et surtout les vues cosmiques de ce savant l'enthousiasment et le désolent à la fois; car, disons-le dès maintenant, Sainte-Beuve a souffert toute sa vie d'un refoulement religieux, sur lequel il ne paraît pas possible de se méprendre.

En pleine Restauration, il accédait déjà à ce milieu de libéraux athées et honnêtes gens, qui avaient survécu à la tourmente. On y lisait les philosophes du siècle défunt, on déplorait que la Révolution eût péri de ses excès mêmes. On était mûr pour recommencer la partie avec des atouts nouveaux. C'était le temps où l'Ecole polytechnique rongait son frein, et où la réaction blanche s'aliénait peu à peu tous les intellectuels, même ceux qui se croyaient encore légitimistes. Et nous voyons ici apparaître dans l'âme du jeune Sainte-Beuve une dualité qu'au fond il ne résoudra jamais et qui fera le pathétique de son destin : son cœur et son intelligence, si on peut dire, se sont trouvés à deux écoles différentes.

On pourrait même dire qu'il appartient à deux siècles différents. La vie eût pu se charger d'accorder se discord; elle fit triompher l'une et l'autre tendances successivement : c'était le moyen de tout gêner, de mutiler l'être complet, de laisser des regrets ineffaçables au survivant. De fait, comparons la carrière morale de Sainte-Beuve à celle d'un Hugo ou d'un Lamartine, où les contradictions n'ont pourtant pas manqué : elle abonde, en lignes brisées, en renoncements, ce qui n'est pas la même chose que des reniements.

Pour commencer, il avait pour la médecine curiosité plutôt que vocation. Il se croyait matérialiste à tous crins, disciple de Cabanis ou de d'Holbach, mais il sentait plus de vague à l'âme qu'un moderne épicurien ne doit s'en permettre. Enfin, il se savait du talent littéraire, et ignorait comment l'employer. Il vivait très modestement, au foyer de sa mère. Il composait des vers que nul ne publierait jamais... Comme il fallait trouver un débouché, il pensa au journalisme et entra au *Globe*, magazine libéral, qui s'était fait une spécialité du philhellénisme, prônait les études historiques, la Charte et une espèce de juste

milieu en tout. Sainte-Beuve y fit aussitôt des comptes rendus littéraires, assez impartiaux, sur les contemporains, et, dès 1827, eut l'occasion de louer les *Odes et Ballades*. Cela lui procura la connaissance de Victor Hugo, alors à l'aube de sa gloire, monarchiste ou se feignant tel, spiritualiste, et déjà chef de groupe, sinon d'école. Sainte-Beuve lui montra ses vers, fréquenta dans son salon, devint l'un de ses commensaux et de ses intimes. C'est alors qu'il entreprit le *Tableau de la poésie française au XVI^e siècle*, qui, sous couleur de rendre justice à la Pléiade, célébrait ce qu'aurait pu être un romantisme avant la lettre, un classicisme non stérilisé par les règles. On a cru que le sujet était original. Pas entièrement. Depuis cinquante ans, Ronsard était redevenu à la mode. Il suffit de lire à ce sujet de petites critiques d'avant la Révolution, l'abbé J.-M. Coupé, par exemple. Ronsard avait servi de machine de guerre contre l'académisme; il jouait encore ce rôle (et il ressuscita contre le symbolisme vers 1895!). Sainte-Beuve a vu très bien le profit qu'on pouvait tirer de cet exemple et son œuvre personnelle de poète le marquera aussi.

En attendant, il devenait le critique officiel du romantisme. La *Revue de Paris* publia une suite d'articles (cf. *Portraits littéraires*) où il analyse finement l'évolution des écrivains de son parti. Il était d'ailleurs l'ami personnel de toute l'équipe, il faisait partie intégrante du « Cénacle », il rencontrait constamment Musset et Nodier, Lamartine, Gustave Planche, Mérimée, Lamennais, Gullinguer, Ampère. S'il n'était pas intervenu un drame sentimental, sa liaison avec M^{me} Hugo, et la brouille avec le mar, la phalange fût demeurée intacte; et peut-être Sainte-Beuve y eût-il milité un peu plus obscurément, un peu moins librement que son génie propre ne le souhaitait. On sait qu'il recouvra son indépendance au prix d'une trahison assez basse, mais dont Hugo ne se fit pas un vengeur bien loyal : entre confrères, le souci de la gloire tempérait fort les effets de la jalousie.

* * *

C'est à cette époque-là que Sainte-Beuve publia ses premiers poèmes, deux volumes en un an. Ils ne lui conquièrent pas le renom de grande classe, malgré leur originalité. D'ailleurs, il vivait à l'ombre de trop grands arbres, vrais mancenilliers. Cela n'empêchait pas qu'il subit une crise sentimentale et morale dont la sincérité ne peut faire de doute. Tout en tenant compte du « bovarysme » des littérateurs (savoir de la faculté qu'ils ont de s'imaginer conformes au type idéal qu'ils se proposent), on ne peut récuser le désarroi où se trouvait Sainte-Beuve déjà connu et déjà méconnu, très entouré et cependant solitaire, aimé, mais toutefois dans la honte et le partage, supérieur en intelligence à beaucoup de ses compagnons qui l'éclipsaient de leur génie.

Les personnages qu'il inventa de *Joseph Delorme*, et du *Moi* qui s'exprime dans les *Consolations*, et enfin de l'Amaury, qui figure le héros de son roman *Volupté* (1834) sont évidemment des hypostases de lui-même. Certes, on ne conçoit pas qu'ils fussent nés avant Chateaubriand, avant Sénancour, avant Werther; mais on ne comprendrait rien non plus à ces fictions uniques en leur principe si on ne savait les troubles intimes de leur inventeur. Nous analyserons plus loin les éléments de ce désespoir très réel, un des plus authentiques qu'ait engendrés le romantisme. Notons seulement que tout en continuant sa besogne de critique, Sainte-Beuve tente tous les moyens possibles de produire sa confession devant le siècle, lui qui en est l'enfant. Astreint à des travaux objectifs, scientifiques même, il a gardé son jardin secret où il se promène seul, comme dirait Edgar Poe, avec Psyché son âme... Son démon ou sa conscience, une

L'Anglais TEL qu'on le parle

TRISTAN BERNARD, en bon psychologue, en observateur plein de bon sens, pose tout le problème de l'enseignement des langues par le simple choix d'un titre. — C'est bien « telle qu'on la parle » qu'une langue doit être apprise.

Bernard SHAW, le grand dramaturge anglais, fut tellement frappé par la valeur éducative du Linguaphone qu'il consentit à écrire, à l'intention de ceux qui apprennent par cette méthode, une série de causeries intitulées : Spoken English and broken English (l'anglais parlé et l'anglais baragouiné), qu'il enregistra lui-même. Tous ceux qui connaissent le caractère de Bernard Shaw savent qu'il ne donne pas son approbation à la légère. Ces disques constituent par eux-mêmes une preuve éclatante de l'excellence du Linguaphone.

PARLER anglais, aujourd'hui plus que jamais, est d'une utilité vitale. En effet, celui qui parle anglais voit s'ouvrir des horizons sans bornes, il peut étendre ses relations dans le monde entier et prétendre aux plus brillantes situations.

D'assez sérieuses difficultés s'opposaient jusqu'à présent à la connaissance de cette langue, dont la prononciation ne peut être d'née par des manuels.

Aujourd'hui, sans quitter votre résidence, sans rien modifier à vos occupations de ce jour, vous pouvez apprendre en quelques mois l'anglais le plus pur. Par la Méthode Linguaphone pour l'enseignement des langues vous aurez toujours auprès de vous plusieurs professeurs, qui non seulement vous inculqueront patiemment des mots, des phrases, des tournures correctes, mais vous apporteront l'atmosphère du pays, l'accent le meilleur. Cette étude, grâce à sa forme parlée, est un jeu à la fois instructif et amusant. Vous pourrez d'ailleurs apprendre non seulement l'anglais, mais toute autre langue dont vous avez besoin : allemand, espagnol, italien, russe, hollandais, suédois, polonais, espéranto, chinois, persan, etc.

Pourquoi les sourds-muets sont-ils muets? Parce qu'ils sont sourds. S'ils entendaient, ils parleraient comme vous et moi. Toute langue est avant tout un assemblage de sons que l'on n'apprend qu'avec l'oreille, en écoutant, écoutant, écoutant. C'est ce qu'un Cours Linguaphone vous permet de faire chez vous, dans votre fauteuil, à toute minute libre.

Lorsque nous disons « apprendre une langue », nous ne parlons pas seulement de connaître quelques phrases permettant de se débrouiller en pays étranger, mais d'acquérir une réelle connaissance de cette langue, d'en posséder l'accent comme si vous aviez séjourné plusieurs années dans le pays même. Ayant appris avec un Cours Linguaphone, vous êtes certain de comprendre parfaitement ce qu'un étranger vous dit dans sa langue, même s'il parle rapidement, parce que vous apprenez par l'oreille



G. BERNARD SHAW

sans jamais entendre un seul mot mal prononcé.

Incroyable! diront certains. D'autres l'ont dit à propos de l'aviation, de la T. S. F., du cinéma. Jugez sur preuves. Faites l'essai gratuit de huit jours que vous trouverez offert dans la brochure Linguaphone mentionnée ci-dessous.

Il est impossible, dans cet espace limité, de vous donner plus de détails sur le principe et le mode d'application de cette méthode, la plus moderne qui soit pour l'enseignement des langues qu'elle a complètement transformé.

Aussi avons-nous fait éditer à votre intention un luxueux album qui vous donnera sur la Méthode Linguaphone tous les renseignements nécessaires.

Cet album est offert gratuitement, sans engagement, à toute personne qui nous retourne le coupon ci-dessous après l'avoir complété.

Quelle que soit votre profession, quel que soit le genre de votre activité, une langue étrangère vous sera utile à un moment de votre carrière. N'attendez pas de vous trouver pris au dépourvu

**Voici ce que pensent
de LINGUAPHONE
les hommes représentatifs de notre temps :**

H.-G. WELLS, qui a prédit Linguaphone, a écrit ces lignes enthousiastes : « C'est admirable. Vous avez réussi ce qui n'avait jamais été possible jusqu'à ce jour. »

Bernard SHAW fut tellement impressionné par la Méthode Linguaphone qu'il consentit à enregistrer un album spécial autographié : « Spoken English and Broken English. »

OPINIONS D'ÉLÈVES :

Etude agréable. — « Je suis enchantée. Votre Linguaphone est un professeur d'anglais unique et tous ceux qui le voient et l'entendent sont émerveillés. » — M^{me} M. I.

Examens. — « Le mois dernier j'ai passé mon baccalauréat. Votre cours m'a rendu l'anglais très facile. » — F. J. B.

T. S. F. — « Je suis les causeries en anglais très facilement. » — D. C.

POUR LES ENFANTS :

« Mes enfants trouvent les leçons très amusantes, et ont fait des progrès excellents. »

Ch. P.

UN ESSAI GRATUIT

vous permet d'avoir chez vous pendant huit jours la Méthode Linguaphone dans la langue qui vous intéresse. Si, au bout de huit jours, vous n'avez pas appris beaucoup plus que vous n'espérez, vous retournerez l'envoi. Rien de plus simple pour vous rendre compte vous-même avant de vous décider.

Tous les détails sur cet essai gratuit vous sont fournis dans l'attrayante brochure illustrée qu'il faut lire dès qu'on s'intéresse aux langues, pour éviter de perdre son temps à les étudier mal.

Demandez tout de suite cette brochure qui vous informe complètement sur cette question des langues si importante pour vous. Elle vous sera envoyée gratuitement et sans engagement.

ENVOYEZ CE COUPON AUJOURD'HUI
MÊME

INSTITUT LINGUAPHONE
(Annexe H 86)

18, rue du Méridien, Bruxelles.

Veillez m'adresser, gratuitement et sans engagement pour moi, une brochure m'apportant tous les renseignements désirables sur la Méthode Linguaphone. Les langues qui m'intéressent sont :

NOM

Profession Age

Rue N°

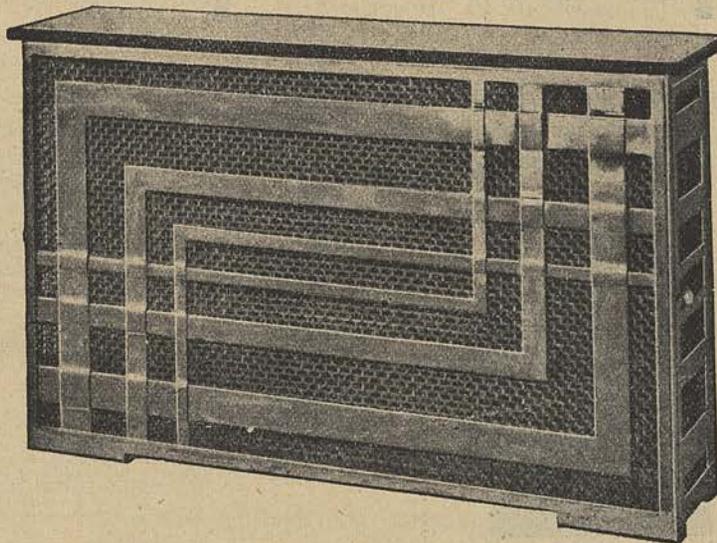
VILLE

P. DERAMAUT & R. FAUCHILLE

CONSTRUCTEURS

Bureaux : 9, RUE MORETUS, BRUXELLES-MIDI

Téléphone : 21.57.83



LES SPÉCIALISTES
de la Protection
et de la Décoration
du Chauffage Central

DEMANDEZ notre DOCUMENTATION

NOMBREUSES RÉFÉRENCES

ABONNEZ-VOUS A

LA TREILLE



NEUF FRANCS L'AN
(12 numéros)

Gazette mensuelle
de

Tourisme et de Gastronomie

éditée en héliogravure

Le Numéro : UN FRANC SEULEMENT

Une documentation unique!
Des articles inédits!
Des collaborateurs qualifiés!
Des photos merveilleuses!
Des dessins amusants!
font de « La Treille » une revue qui
DOIT ÊTRE LUE PAR TOUS

Abonnez-vous!

En souscrivant, recommandez-vous de la « Revue catholique »
et vous recevrez gracieusement en supplément les trois derniers
numéros parus de la « Treille ».

« LA TREILLE », rédaction-administration :
48-50, boulevard Léopold II
BRUXELLES

Tél. 26.27.89. — Compte chèques postaux : 1984.44.
Registre de Commerce : Bruxelles 77751.

ABONNEMENT ANNUEL :

Belgique et Grand-Duché : 9 francs — Congo belge : 10 francs.
Etranger : 12 francs.

en un versement ou virement
au compte chèques postaux de « La Treille », 1984.44.

des plus aiguës qu'on puisse voir, une sensibilité triste, une déréliction absolue de l'être parmi la société, et pis encore, parmi les livres : voilà ce que lui offrait sans cesse cette Psyché implacable en lui tendant le miroir.

Puisque l'amour ni l'activité sociale, en l'espèce l'exercice des lettres, ne lui apportaient pas un divertissement suffisant, il fallait bien en revenir à la religion. Mais quelle ? le catholicisme était encore là tout proche, les *Consolations* le montrent. Il y avait aussi les nouvelles Eglises socialistes, dont la saint-simonienne est la plus fameuse, et que Sainte-Beuve fréquenta alentour l'année 1830. Il y avait surtout Lamennais (un article sur ce dernier est de 1832), qui semblait réconcilier la philosophie démocratique et l'ultramontanisme, et surtout la folie romantique avec la « folie de la Croix ». Mais prophète dangereux, instable, inquiet, bien incapable de conférer à quiconque le calme et la sagesse, Sainte-Beuve qu'il eût peut-être ramené jusqu'à Rome, ne le suivit pas jusqu'à Pathmos. Le talent apocalyptique de ce prêtre breton le tentait comme toutes les forces romantiques, mais ne le convainquait pas. Le personnage rationnel et rationaliste qui veillait sous le poète et l'homme malheureux ne pouvait se laisser entraîner. Plus le siècle marchait, plus Sainte-Beuve, échappé aux remous, se sentait loin du courant. S'il avait été homme public, les nécessités de l'action eussent suppléé chez lui la naïveté et la foi : mais il n'était plus qu'un intellectuel pur, contemplant en spectateur désintéressé une agitation où il ne prenait plus part. Notez qu'il avait à peine dépassé la trentième année. En ce temps-là où la maturité officielle arrivait plus tôt qu'aujourd'hui, Sainte-Beuve était le mieux fait des romantiques pour (au figuré) mourir jeune.

Il a raillé doucement un grand poète « qui ne savait que son âme ». C'était au fond une grande infériorité à ses yeux, et une grande infortune. Le problème pour le romantique guéri consistait justement à échapper aux délices et aux tortures du subjectivisme. Sainte-Beuve, par chance, avait tout ce qu'il fallait pour trouver dans des travaux objectifs le divertissement tumultueux. L'exercice de la critique, et spécialement de l'histoire littéraire, en fournissait l'occasion.

Dès 1834, il méditait l'énorme tâche de *Port-Royal*. Il en fit l'objet d'un cours à l'Université de Lausanne en 1837-1838 ; et les volumes parurent échelonnés de 1840 à 1859. On peut estimer que son goût pour la chronique du jansénisme eut plusieurs causes : la présence d'un Jacques de Sainte-Beuve dans un coin de la scène, la curiosité d'étudier les manifestations d'une foi qu'il n'éprouvait plus, mais dont il sentait qu'elle était vivante chez tant d'autres ; enfin et surtout la tentation de s'évader vers une période vraiment révolue, abolie, où la vérité pouvait être connue toute pure. Ajoutons que Sainte-Beuve ambitionnait de rattacher à l'histoire de *Port-Royal* toute celle du XVII^e siècle, politique et littéraire ; il y paraît dans son ouvrage. Il se taillait un contour à part dans les recherches érudites, mais aussi il trouvait un centre d'observation d'où il dominait et comprenait le monde : la querelle de la Grâce est en effet un des points cruciaux de la morale, de la théologie, et il lui semblait voir s'affronter secrètement les deux conceptions essentielles du monde, la pessimiste et l'optimiste. En même temps son bon sens naturel rendait hommage à la sagesse de l'Eglise qui avait su accomplir la synthèse des doctrines extrêmes. Le christianisme avait trouvé non seulement une forme de civilisation, mais un équilibre de pensée dont Sainte-Beuve sentait encore la nostalgie. Pour toutes ces raisons, l'étude de *Port-Royal* l'enchantait et, au sens propre du mot, le ravit à son siècle.

Après cet essai de professorat à l'étranger (d'ailleurs dans l'éclat qu'on imagine), Sainte-Beuve avait accru son autorité et son renom. Il fut nommé conservateur à la Bibliothèque Maza-

rine, logée à l'Institut, aux portes de la gloire officielle. Dès 1845, il fut élu à l'Académie française, quatre ans après Hugo, et presque aussi jeune que lui : les obscures préséances étaient sauvées. Il était en passe de devenir une des colonnes de la Monarchie de Juillet. Ce qui explique que l'ancien saint-simonien, l'ancien « carabin jacobin » (c'est d'ailleurs *girondin* qui conviendrait mieux) n'ait pas été quarante-huitard. Il n'avait plus beaucoup d'illusions sur l'avenir, dans le temps où presque tout le monde prophétisait, où Lamartine devenait l'idole du peuple, où Michelet en était la sibylle. Il s'exila, on pourrait dire qu'il émigra.

Car après la Révolution, il accepta une chaire à l'Université de Liège où il avait été invité quinze ans plus tôt. Il y fit un cours sur Chateaubriand qui était à la fois un tissu de souvenirs personnels et une mise au point de sa conscience littéraire : l'objet de l'étude venait de mourir. « Je parlerai donc de lui, disait Sainte-Beuve, avec la même liberté que je parlerais de Goethe et de Byron. » Il voulait établir à son propos le bilan du romantisme, qui lui paraissait achevé.

Ce bilan n'était pas négatif, mais le jugement d'ensemble était plutôt sévère. La misanthropie, l'orgueil stérile et fébrile du vicomte, l'apparat de sa religiosité profonde, mais mal fondée en doctrine, voilà ce que Chateaubriand présentait surtout à son juge. Le romantisme chrétien et le romantisme monarchique avaient fait faillite. Il ne restait que le souvenir d'une grande illusion orchestrée par le génie ou le talent. Et Sainte-Beuve avait conscience d'avoir partagé cette illusion-là, mais non d'avoir servi à la propager : il eût fallu pour cela qu'Amaury et Joseph Delorme fussent aussi fameux que Rolla ou qu'Hernani...

* * *

Rentré en France, l'académicien Sainte-Beuve, tout en vaquant à la publication de son *Port-Royal* qui le passionnait moins à mesure qu'il avançait, devient le critique du *Constitutionnel*, journal de la bourgeoisie conservatrice, de l'orléanisme honteux, s'il faut tout dire. Pendant vingt ans il assumait cette besogne pénible dans différents journaux que nous énumérerons. La matière s'en retrouve dans les deux séries de *Lundis*.

On sait que ces volumes, source inépuisable de délices pour tous les lecteurs, professionnels ou non, demeurent le modèle du journalisme littéraire et de l'érudition élégante. Fruits d'un immense travail, ils semblent aisés et brillants. Leur gravité et leur couleur, leur aisance et leur solidité étonnent tous ceux qui les consultent. Chaque fois que l'on consulte Sainte-Beuve, on s'aperçoit qu'il a tout dit, tout appris ou tout deviné, sur chaque sujet d'importance. Cela est si décourageant qu'on ne le consulte plus beaucoup. Exactement pour la raison qui empêche les romanciers en activité de relire Balzac. Les repas de lion ne laissent pas beaucoup de reliefs...

Le sort voulait que Sainte-Beuve eût à continuer son rôle de témoin devant deux formations différentes. Il assista à la formation de la littérature du Second Empire, au réalisme et au naturalisme, au parnassisme triomphant et même aux prodromes du symbolisme. C'est à cette circonstance qu'il doit de dominer tout le XIX^e siècle. En même temps il poursuit ses études du passé, avec, semble-t-il, un peu de prédilection. On l'en a accusé, on l'en accuse encore, comme si le génie critique n'inspirait pas autant de passion pour les morts que pour les vivants. Ceux qui trouvent Sainte-Beuve partial en faveur de M^{me} Tastu ou de Lacaussade, au détriment de Baudelaire ou de Balzac ne songent pas à lui reprocher son indulgence pour Nicole ou sa sévérité pour Arnauld. Ses amitiés et ses répugnances sont les mêmes parmi les tombeaux que chez les libraires. Il s'applique à les pallier, mais pourquoi les détruire ? Par amour

de la science pure? Ce n'est pas là son propos. Personne ne devrait plus tenir compte de certains articles un peu temporels, que d'ailleurs permet de corriger la lecture de ses Cahiers, de ses *Poisons*. La perspective littéraire qui ressort des *Lundis* n'est jamais fausse.

Elle est au contraire miraculeusement juste dans l'ensemble, même en admettant que la postérité soit infaillible et ne remplace pas des préventions par des superstitions. Où Sainte-Beuve est sans rival, ce n'est pas lorsqu'il voit naître une forme d'art nouvelle, c'est lorsqu'il analyse une œuvre intellectuelle, celle de Taine ou de Renan par exemple; ou lorsqu'il fixe, pour l'éternité, semble-t-il, la figure d'un de ces personnages en marge des lettres, mais dont les écrits comptent pour l'histoire : Jourini, Viollet-le-Duc, Barnave ou le grand Frédéric. C'est avant tout un psychologue, donc un monographe ou un biographe. La critique esthétique cède volontiers chez lui à la critique descriptive. Pendant les polémiques, on s'en plaint. Un demi-siècle après, on s'en félicite.

Ayant perdu sa mère deux ans après la Révolution de 48, Sainte-Beuve menait la vie d'un vieux garçon épicurien. Il se rallia à l'Empire avec quelque ostentation, ce qui élargit le fossé qui le séparait de Hugo, lequel, dans son exil, ne ménageait pas son mépris à Mérimé ni au ci-devant Joseph Delorme... Il exagéra même la flatterie envers le nouveau régime, et c'est pourquoi il fut nommé en 55 professeur au Collège de France, dans une chaire de poésie latine. Un chahut d'étudiants l'empêcha de continuer son enseignement, qu'il transporta à l'Ecole normale. L'amitié du prince Napoléon et de la princesse Mathilde acheva de le transformer en personnage officiel. Il fut nommé sénateur en 1865 et put tantôt porter l'uniforme bleu et or, tantôt le frac au feuilles vertes de l'académicien. Il était l'homme de l'Empire libéral, même avant que celui-ci existât. Ses relations universitaires et mondaines l'affiliaient de nouveau au clan des libres penseurs; l'histoire du dîner gras le jour de Vendredi-Saint éclaire assez bien à quelles compromissions cédait l'ancien ami de Lamennais. Il se mit à collaborer au *Moniteur*, le journal gouvernemental par excellence, puis au *Temps*, qui représentait l'opposition républicaine. En somme, une évolution fatale, sinon volontaire, le ramenait à la gauche.

On peut se demander comment la République l'eût accueilli et si elle eût comblé ses vœux. Il était dépassé par ses propres partisans : très probablement il eût été englobé dans la même réprobation que le régime de la défaite, bien qu'il se fût placé à l'aile la plus avancée et la plus indépendante du loyalisme.

Il mourut de la pierre en octobre 1869 sans avoir prévu la guerre imminente; au contraire, il protestait contre les armements de la France, contre l'enceinte fortifiée de Paris. S'il eût connu la défaite et le siège, il est probable que, pareil à plusieurs hommes de sa génération, il en fût mort de douleur et de surprise. Le siècle libéral faillit succomber avec lui.

L'ÂME RELIGIEUSE

C'est ici qu'il faudrait placer quelques mots sur l'âme religieuse de Sainte-Beuve. La question est de celles qui servent de pierre d'achoppement aux amis ou ennemis du romantisme. M. Ernest Scillière tient que Sainte-Beuve fut la victime sincère du « romantisme passionnel » et qu'il s'en échappa en se faisant le juge des ravages que ce fléau moral exerçait chez les autres. En revanche, ce critique ne croit pas que le christianisme, si trouble et si adultéré que l'on trouve à l'état de résidus en analysant cette âme, mérite d'être porté à son crédit. M. Henri Bremond, au contraire, n'a pas craint, dans son *Apologie* qui fit du bruit, de défendre Sainte-Beuve non pas à l'égard de la foi ni des œuvres,

mais enfin de la bonne volonté. Il lui a fait honneur de son inquiétude même, de ses misères, de l'amertume que lui causa l'agnosticisme qui, aux êtres moins nobles, apporte une espèce de terrible repos. Il a prié en somme pour qu'une telle âme chassée par le dépit amoureux du troupeau des fidèles fût néanmoins pardonnée. Nous n'avons pas qualité pour trancher la querelle. Mais il est permis de dire que Sainte-Beuve est à ranger parmi ceux qui ont gardé (en l'avouant ou non) la nostalgie de la foi.

Cela paraît paradoxal quand on pense aux attaques violentes qu'il a dirigées contre le catholicisme dans les *Nouveaux Lundis* et dans les dernières pièces de sa Correspondance. Il a éreinté les spiritualistes doucereux, les fanatiques doctrinaires, les orthodoxes et les hérétiques : il a tenu les propos, et parfois fait les gestes d'un libre penseur de sous-préfecture. Mais il faut tenir compte des circonstances, de la lutte politique où il se trouvait engagé, de ses attaches avec l'Empire libéral, et surtout de son désespoir : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé... Tu ne m'insulterais pas ainsi si tu ne m'aimais encore... » Il a d'ailleurs plus de sévérité pour l'aspect temporel des confessions chrétiennes que pour le fond de la doctrine. Il n'a jamais dépouillé la nostalgie d'une patrie spirituelle où il ne s'était pas senti assuré ni heureux, mais où il avait eu conscience d'une vie plus complète, plus profonde. Jamais, strictement parlant, ce prétendu athée n'a blasphémé. Il a même exprimé plusieurs fois en termes heureux qu'au plus grand esprit, s'il est étranger au Christ, manquera toujours quelque chose.

Car on a beau dire que les études sont le divertissement du sceptique, il est inutile de ruser avec certaines évidences morales : chacun sait que les cardiologues sont souvent des cardiaques en puissance, les phtisiologues des phtisiques virtuels, les psychiatres des psychopathes qui s'ignorent ou croient s'ignorer. De même, il n'y a pas de véritable incroyant qui se passionne toute sa vie pour les modalités de la croyance. Or, Faguet l'avouait lui-même, tout en tenant pour l'impiété foncière et congénitale de Sainte-Beuve, l'auteur de *Port-Royal* a toute sa vie senti l'attrait, le vertige des états d'âme religieux, au point que c'est cette disposition qui l'amena à l'histoire religieuse, puis à l'histoire tout court. Que dites-vous de ce matérialiste, de cet élève de Cabanis et de Tracy qui rentre en son logis pour lire saint Augustin et Bourdaloue, qui même s'est demandé un moment s'il ne devrait pas devenir théosophe, si, mon Dieu, les illuminés comme saint Martin n'approchaient pas de la vérité? Etrange positiviste que celui-là...

La vérité est que, lorsque son esprit avait parcouru le cycle des pensées rationnelles, il ne voyait plus que le monde désolant, l'univers muet et mort, gisant devant lui. Il n'était pas assez métaphysicien pour être hanté par des vues cosmiques, mais le moraliste en lui se révoltait contre le triomphe de l'absurde et de l'inhumain dans cette création jugée par une de ses créatures. Il devinait qu'il y a une conception dramatique des choses qui est seule à leur donner un sens, et que, si l'on est tant soit peu anthropocentrique (et pourquoi pas? puisque toute notre nature y tend), on devient forcément théocentrique. Il n'y a pas d'intellectuel ayant foi dans la mission de ses facultés qui ne désire admettre qu'en définitive une Âme, une Conscience, soutienne et justifie la faiblesse et l'insuffisance de la réalité. Sainte-Beuve n'était pas disposé à chérir une religion qui brimât les aspirations de l'homme, fût-ce pour lui faire sentir son humilité : l'humeur qu'il a laissé percer souvent contre ces chers jansénistes prouve assez ses dispositions à cet égard.

Ce qui eût satisfait sa pensée si elle eût pu se satisfaire, c'était la conception franciscaine, salésienne, un Dieu père et non tyran, indulgent et non jaloux. Il a avoué quelque part, dans une note secrète, que son ami Guttinguer « contribua à le ramener à la

Un papier peint frais c'est
de la joie dans la maison!

LES COLLECTIONS

U. P. L.

vous offrent des Papiers
Peints toujours nouveaux,
d'une fraîcheur durable et
du meilleur goût. — — —

Ainsi que des Papiers
" SANOLIN " lavables

Demandez à votre Tapissier

LES COLLECTIONS

U. P. L.

FABRICATION BELGE

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss
Confiseur

USINE:

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX:

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

**A
N
K
E
R**

Prix avantageux

Meilleure qualité

MACHINES A COUDRE Vente avec facilités de paiement
J. VERHAEGHE 38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Galeries BOUCKOMS S.A.
47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

447

L'Assurance Liégeoise

Compagnie Anonyme d'Assurances
et de Réassurances contre tous risques.

Fondée en 1895

Capital et Réerves : 40,000,000 de francs

ASSURANCES ACCIDENTS

(Loi de 1903)

INDIVIDUELLES — AUTOMOBILES

VOL — BRIS DE GLACES — ASSURANCES SUR LA VIE

Rentes viagères

S'ADRESSER AUX SIÈGES SOCIAUX DES SOCIÉTÉS :

39. boulevard d'Avroy, LIÈGE

LE MONDE

Compagnie Anonyme d'Assurances contre l'Incendie

Fondée en 1864

Capital : 6 millions

ASSURANCES INCENDIE — RISQUES SIMPLES

RISQUES INDUSTRIELS — COMMERCIAUX

TOUS RENSEIGNEMENTS SUR SIMPLE DEMANDE

Tél. 128,80 (4 raccords)

Eau de Cologne

Anne-Marie 90°

de CHASSERAL, maître-parfumeur

COCHARD, 5, rue Charles Parenté, Bruxelles

Tél. 21,07,06



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

JULES SPREUTELS

DÉCORATEUR-ENSEMBLIER

Ameublement
Tapisseries - Ebénisteries
Menuiseries - Peintures

Rue d'Alsace-Lorraine, 15, BRUXELLES

Téléph. 11.54.87

G. VAN THIENEN

28, rue de l'Enclume, Bruxelles

Cadres - Dorure

Spécialité de Cadres pour Tableaux

— Dorure pour Ameublement —

Restaurations

Tél. 12.44.13

Reg. du Comm. : Bruxelles 6033



SONT DES
Films Fixes
sur pellicules ciné-
matographiques
incombustibles.

Ils constituent une
vraie encyclopédie.

Plus de 4,000 Films
sur tous sujets.

CES FILMS se projettent

AU MOYEN DU

L'Appareil de projection
le plus perfectionné



EXISTE EN 8 MODÈLES DIFFÉRENTS

(Puissance : 50 w., 100 w., 250 w., 500 w.)

pour Films Fixes ou Films Fixes et Clichés)

APPAREILS SPÉCIAUX POUR MISSIONNAIRES

Films sur commande d'après vos documents

Écrivez à la CINESCOPE CATHOLIQUE

29, rue aux Laines, à Bruxelles

pour recevoir tous les catalogues gratuitement

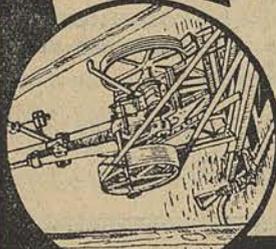
Firme
A. SMET ET FILS
ATELIERS DESSCHELÉ TEL. 38
TEL. 17
TEL. 526.17
DEURNE
AVENUE ANVERS 92
AVENUE YVENEBOURG 92

FORAGES
Brevetés

PUITS
Puits filtrants
Puits

RENDEMENT
SÉCURITÉ DURABILITÉ

Notre matériel moderne et nos 30 ans d'expérience pratique nous permettent de réaliser un travail de qualité.



religion par ses paroles fénéloniennes ». Dans l'état où ses passions l'avaient mis, il n'avait de recours qu'au pardon, non à la justice. Plus encore, il s'est imaginé de très bonne foi que la félicité en amour pouvait lui donner un signe de ce pardon-là. Hérésie certes, quiétisme choquant, morale abâtardie par Rousseau. Un critique mieux qualifié que nous, car il portait soutane, a reconnu que la liaison de Sainte-Beuve avec Adèle Hugo ne l'empêcha de prier ni de croire, et même lui a rendu plus faciles les avenues de la foi. Ne criions pas au sacrilège. Il suffit de savoir que pour ce pécheur, cet abandonné, tout prenait figure d'encouragement, de consolation. Cet espoir naïf, et même un peu risible, de se réconcilier coûte que coûte ne pouvait être récompensé. Mais comment n'y pas reconnaître, malgré tout, une forme modeste de la piété?

C'est parce qu'elle fut déçue que Sainte-Beuve ne se réconcilia pas, et se crut repoussé. Il lui eût fallu pour une conversion des qualités plus rares, telles que le courage. Or, ce dilettante, cet hédoniste avait une vie déjà si pauvre, des bonheurs déjà si précaires, qu'il n'eut pas la force de les sacrifier. Probablement aussi, comme beaucoup de gens d'esprit, couvait-il l'orgueil obscur de ceux qui estiment avoir assez fait quand ils montrent une docilité théorique à recevoir la foi. La pratique est bonne pour des être plus vulgaires. A Dieu en somme de faire vers ces recrues de choix, ces brebis égarées de riche laine, la moitié du chemin!

Ces dispositions évidemment fâcheuses ne purent arriver à maturité. Il conserva pour l'usage d'autrui une notion de la sainteté qu'il semble avoir méditée tout le long de son existence, jusqu'à l'époque de ses derniers articles. Il s'agissait d'accorder la haine du monde et le désir d'en jouir modérément, d'unir l'ascétisme à l'acceptation, l'abandon que prêchent tous les mystiques et l'orgueil du sens propre. Sainte-Beuve a toujours vu face à face ces deux termes, il les a même définis lumineusement dans un passage fameux de *Port-Royal*. Mais personnellement comment les accepter tous deux, en tirer une harmonie? De sa longue fréquentation des chrétiens pessimistes il avait retiré l'opinion que la grâce est indispensable à parfaire la nature. De son expérience privée, il gardait celle que la nature a déjà presque tous les droits, et que le défaut de la grâce est pour elle une brimade monstrueuse. Il voulait en somme parier sur les deux tableaux, « établir ces pâles extrêmes, ces oppositions de vue qui donnent à la pensée tout son jeu et toute son ouverture ». Il n'a pas pris garde au mot de Pascal sur l'orthodoxie qui seule fait subsister ensemble, en un ordre admirable, des vérités répugnantes et contraires. Il a pensé pouvoir tirer un plaisir de les examiner tour à tour sans jamais choisir, bref, de se livrer au jeu désintéressé de cette pensée qui devrait servir à autre chose. Ce jeu ne le consola pas entièrement.

* * *

Il n'oubliait pas, dans les intervalles, que d'occuper une position si vaine, c'était s'avouer vaincu. Il a décrit dans des phrases magnifiques l'effroi et le dégoût qui saisissent l'esprit quand il se reconnaît « pâle flambeau allumé un moment au milieu d'une mer immense ». Illusion fugitive que l'homme même au sein de l'illusion infinie, vague épiphénomène, remous de fausse réalité à la surface d'un inconnaissable si profond qu'il est en somme le néant... cette conception est bien celle d'un philosophe désespéré.

Sur le tard, il crut reconnaître une âme semblable à la sienne, mais assurée en son scepticisme, souriante dans son nihilisme, et donnant un exemple des plus réconfortant : c'est à savoir Renan même. On peut dire que Sainte-Beuve, que le voltai-

rianisme pur n'avait jamais satisfait, s'imagina sauvé par le renanisme. S'il avait été hégélien à l'époque où il n'était que disciple des « idologues » du siècle précédent, il aurait peut-être trouvé cette voie avant Renan, son cadet de seize années. Il voyait aussi s'incarner en un grand écrivain et un grand esprit un de ses vieux rêves personnels, celui d'une aristocratie d'intellectuels, destinée à mener le monde. Songeons que d'avoir connu les disciples de Lamennais formés en une espèce de séminaire, et MM. de Port-Royal, constitués en une façon de couvent, et les Saint-Simoniens, en une manière d'Eglise, il regrettait souvent que les « clercs » ne pussent se réunir en société, en cénacle. Là plus de lois vulgaires, plus de scrupules enfantins, plus de servitudes. On vivrait comme un tiers-ordre de la liberté. Cette utopie a hanté beaucoup de cervelles au XIX^e siècle, parce que la civilisation devenait de plus en plus marâtre aux intellectuels. Inutile de dire qu'elle ne fut jamais près de se réaliser, et que Sainte-Beuve mourut sans l'avoir vue même en germe.

On devait noter pourtant ce caractère singulier de sa diathèse religieuse. Il tenait à faire partie d'un clergé, ou d'un mandarinat. Non pas tant par orgueil que par souci des aises de l'esprit, et finalement par un optimisme politique que les événements se sont chargés de démentir : les ambitions des philosophes ne sont que cendre et poussière. Sainte-Beuve n'a pu voir ébranler sérieusement les arguments de Pascal contre le monde. Il s'était demandé, dès avant que l'on connût, et pour cause, *l'Avenir de la science*, si un jour ne disparaîtraient pas « ces recoins effrayants sur le globe ni dans le cœur des hommes » ; il a jalonné les éditions de ses volumes (M. Victor Giraud les a recensées) de notes où il revient sur cette hypothèse hardie. Ancien « scientifique » lui-même, il a écrit des phrases tendant à justifier le naturalisme pur et simple par le progrès que feraient plus tard, beaucoup plus tard, la connaissance, l'utilisation de la nature, et la nature elle-même. Il a opposé même à Buffon ce Pascal qui le hantait, Buffon, « un réfutateur bien plus puissant que d'Alembert, Condorcet et Voltaire ». Mais ses *Cahiers* ne rendent pas ce seul accent. Tant s'en faut. Baignant dans l'atmosphère d'un siècle optimiste, il fallait bien qu'il en reçût, de temps à autre, cette influence-là. Elle ne réussit pas à le sauver de ses vieilles inquiétudes, et à combler ce vide qui avait remplacé ses anciens espoirs de croyance positive.

En définitive, ce chrétien désaffecté, le mot n'est pas trop fort, n'a pas eu pour plaisir de se rallier à la foi temporelle de ceux qui veulent aménager de façon confortable ce petit canton de l'univers. Il n'a goûté que les délices amères de la tristesse et du nihilisme. « Tout se passe entre soi et à huis clos », a-t-il écrit un jour. Chaque être est muré, il n'y a pas d'amours qui se répondent; il n'y a point de pensées qui se communiquent; il n'y a pas d'actions qui se propagent. Au sein d'un mécanisme aveugle qui n'est d'ailleurs qu'un désordre et qu'un hasard, le sage ne peut vivre qu'en s'amusant de sa propre pensée.

Tel est l'aboutissement de la pensée de Sainte-Beuve, où l'on aurait grand tort de voir un des triomphes de l'esprit libéré, une des revanches de la philosophie. Il a gardé de la rancune contre ceux qui l'avaient approché de la foi, aussi bien les gens du XVII^e siècle que Lamennais (sur qui il a écrit une sorte de diatribe qui est une longue plainte). Lorsque M^{lle} Couriard, sa correspondante genevoise et calviniste, lorsqu'une cousine de Boulogne, fort catholique, lui firent des ouvertures pour le convertir, il les repoussa avec dureté. C'était par l'effet de la même rancune : « Pourquoi me prêchez-vous? qu'ai-je fait pour cela?... » Hé! toute son œuvre et tout son passé répondaient éloquentement, mais il les reniait au fond, comme il reniait sa vie même, tissée de déboires et de déceptions... Il n'eût pas été de bon ton, pour ces pieuses personnes, d'en appeler à Sainte-

Beuve contre Sainte-Beuve. Mais la postérité le peut sans crainte. Si l'on se souvient qu'il a fait exprès de salir et de vilipender ses passions les plus fortes (je ne dis pas les plus pures), qu'il a déshonoré celle qu'il aimait et lui-même, qu'il a dans ses notes intimes dénoncé sa propre hypocrisie, c'est-à-dire bafoué sa sincérité, qu'il a tout fait pour laisser de lui une image désobligeante, on convient qu'il y a une tragédie là-dessous, fort triste. Il existe des vieillards qui aiment à piétiner les fleurs : c'est un geste qui en révèle long sur l'amour qu'ils eurent jadis d'un jardin détruit. Sainte-Beuve pareillement a joué le rôle de l'impénitence et de la rébellion, mais on ne peut en être dupe. Une effrayante bouderie contre Dieu, un acharnement contre lui-même, ce ne sont pas les âmes médiocres qui s'avisent de se punir ainsi (1).

ANDRÉ THÉRIVE.

Au bas de la pente...

Chaque jour qui passe le confirme un peu plus : la Grande-Bretagne s'est vu infliger par l'Italie une sévère défaite. Peut-être est-elle erronée l'opinion émise sur le Continent, que la violation de Locarno aurait été plus ou moins suggérée par l'Italie au Reich par l'intermédiaire d'une quelconque favorite de l'un ou l'autre des quelque six comparses qui contrôlent actuellement le Reich. S'il n'y eut qu'une simple coïncidence, le fait que des troupes allemandes ont franchi le Rhin et menacent les villes frontières françaises placées désormais sous le feu de l'artillerie lourde ennemie, ce fait est un triomphe pour la politique italienne et donc une défaite correspondante pour la politique anglaise.

Bien que la presse soit à même de faire tout gober au public comme aussi de lui faire tout oublier, il n'est toutefois pas possible qu'un nombre considérable d'Anglais sérieux et instruits ne se rendent pas compte de la réalité à la lumière de ce que fut notre politique anglaise durant ces derniers mois. Toute la politique de la Grande-Bretagne visait à l'écroulement d'une Italie nouvelle : au risque de provoquer une guerre, nous finîmes par demander aux membres de la Société des Nations de ne plus fournir de pétrole à l'Italie. Déjà nous avions demandé à la Société des Nations, comme à une alliée, de nous aider dans une tâche dont nous n'étions pas venus à bout tout seuls alors que nous avions espéré d'abord que la flotte anglaise y suffirait. Nous avions entrepris un duel à mort avec l'Italie fasciste, duel qui pour être masqué n'en était ni moins résolu ni moins profond.

Tout cela s'est effondré. La Grande-Bretagne a dû céder une fois de plus, cette fois à la force nouvelle du Reich et tous nos beaux discours à propos de la sécurité collective, etc., se sont évanouis en fumée. L'occasion s'est présentée pour l'application de cet idéal et pour une application dans un cas particulier où des intérêts anglais se trouvaient spécialement engagés. Et voilà qu'à la stupéfaction de l'Europe, la Grande-Bretagne déclara qu'elle n'osait pas prôner le respect des engagements contractés!

Quand un péril de cette ampleur apparaît dans les affaires de son pays, le premier devoir de tout citoyen est de considérer comment il est possible de le conjurer. Si nous nous contentons de laisser simplement les choses en état, il sera désormais impos-

sible à la Grande-Bretagne de conclure encore un pacte ou un traité quelconque que les autres Etats prendront au sérieux. Toute promesse faite au nom de l'Angleterre est susceptible, dans l'état actuel des choses, d'être violée sous l'un de ces deux prétextes (à moins que ce ne soit sous les deux combinés) : celui d'une opinion publique anglaise ne permettant pas à l'Angleterre d'être fidèle à la parole donnée; ou celui invoquant que, si l'Angleterre tenait parole, ce ne pourrait être qu'en s'exposant à un danger mortel de la part d'un ennemi plus puissant.

Comment en sortir? Ne rien faire ne peut qu'embourber toujours plus l'Angleterre. Il devient plus certain chaque jour qu'il faudra que la Grande-Bretagne se décide pour l'un des deux camps dans lesquels notre politique anglaise a fait se diviser les intérêts nationaux et les opinions sur le Continent.

Et bien, la ligne évidente à suivre, non seulement la ligne de moindre résistance, mais la ligne convenant le mieux à notre tempérament national en ce moment, est d'incliner finalement du côté allemand. L'Angleterre a perdu la bataille contre l'Italie. A moins que ne se produise un désastre militaire italien en Afrique, nous ne pouvons plus espérer nous retrouver jamais dans une position aussi favorable que celle où nous étions quand le gouvernement anglais, le 4 décembre dernier, rédigea des propositions de paix que sir Samuel Hoare était chargé de soumettre à Paris et qu'une intrigue politique anglaise fit échouer.

La ville de Harrar sera la *test!* Quand les Italiens seront maîtres de cette position-clef, la politique principale qui voulait écarter l'Italie du Bab-el-Mandeb aura échoué. Notre seul moyen d'envoyer encore des munitions aux Abyssins sera l'entrée difficile du Soudan et, pratiquement, nous aurons perdu la partie. Quelque forte que soit en France l'union des révolutionnaires et des loges maçonniques contre l'Italie, ces deux puissances ne sont que des cadres, la masse de la nation ne les suivra pas. L'Angleterre a beau obtenir du politicien professionnel français telle ou telle promesse, ces promesses sont sans substance, car elles ne sont pas faites au nom du pays réel. Une alliance française se bornerait au papier où elle se trouverait consignée. Et après les événements de ces derniers jours à propos de la Rhénanie, même l'entente militaire la plus étroite avec la France ne convaincrat plus. Les Français savent maintenant qu'elle ne sortirait jamais ses effets.

Il en serait tout autrement d'une entente de la Grande-Bretagne avec l'Allemagne. Elle serait populaire chez nous (non pas que cela ait grande importance), elle se conclurait facilement et elle soulagerait la situation actuelle de l'Angleterre. Les Allemands eux-mêmes la désirent et ils l'accueilleraient chaudement. Une pareille entente est d'ailleurs à moitié réalisée. Nous avons déjà cédé en tout à l'Allemagne, permettant même la reconstruction de la flotte allemande et, maintenant, la répudiation d'un traité bien anglais : Locarno. Il manque très peu, en effet, pour parfaire l'édifice...

Mais pareille politique présente un inconvénient, que je n'ai cessé de signaler depuis que cette politique se pratique. Si, dans le conflit qui vient, l'Allemagne était vaincue, la Grande-Bretagne se trouverait dans une situation pire encore que l'actuelle. Soutenir l'Allemagne — ce qui fut notre attitude constante en Angleterre, attitude devenue maintenant presque une alliance — est basé sur la certitude d'une victoire allemande dans un avenir prochain. Très certainement la masse de l'opinion anglaise qui compte croit que l'Allemagne se renforcera encore et que le régime allemand actuel est permanent. Que si ce calcul devait s'avérer faux, la Grande-Bretagne aurait fait un faux pas dont elle ne se relèverait pas...

HILAIRE BELLOC.

(1) Ces pages sont extraites de l'importante introduction de M. André Thérive au volume consacré à Sainte-Beuve dans la collection *Choisir*, édité par Desclée, de Brouwer et C^{ie}, à Paris, et qui paraîtra prochainement.

neo TECHNIC RADIO

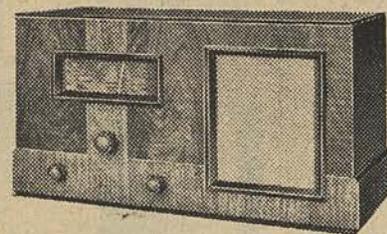
9, rue Lambert Crickx, 9

BRUXELLES



Téléphone : 21.18.07

1750 Frs



LE RÉCEPTEUR QUI PROCURE A L'AUDITEUR UNE VÉRITABLE SENSATION D'ART

Un compromis parfait entre la musicalité excellente et une très bonne sélectivité.

Création d'un nouveau système de vente

Un simple coup de téléphone suffit pour avoir une démonstration.

DEMANDEZ-NOUS DE QUELLE FAÇON VOUS POUVEZ OBTENIR GRATUITEMENT UN NEO TECHNIC

CATALOGUE SUR SIMPLE DEMANDE

MATHOT & COUVREUR

83, rue Cuyllits, ANVERS Tél. 783.06

ALIMENTATION GÉNÉRALE
Articles de Nettoyage et d'Entretien

Fournisseurs de plusieurs Instituts et Communautés.

Demandez-nous le service de notre Prix Courant spécial et mensuel.

Victor THEUNISSEN & C^o

ASSUREURS - CONSEILS

Place des Déportés, 12 LIÈGE

ÉTUDE - VÉRIFICATION
NÉGOCIATION DE TOUTES
POLICES D'ASSURANCES

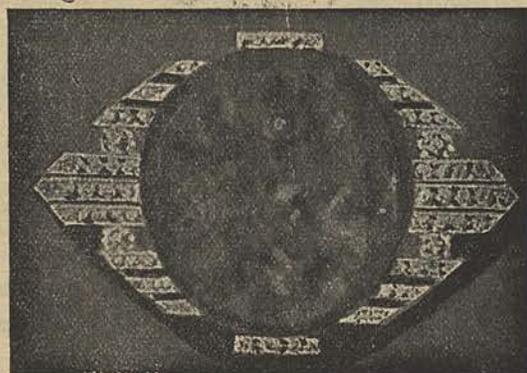
Maison fondée en 1904

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

36, AVENUE DE LA TOISON D'OR

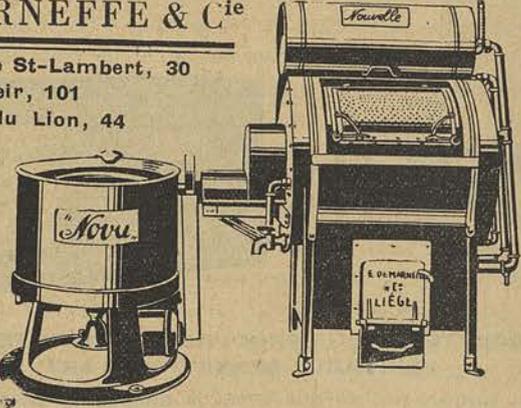
Téléphone 11,88,69



E. de MARNEFFE & C^{ie}
LIÈGE, Place St-Lambert, 30
ANVERS, Meir, 101
GAND, rue du Lion, 44

Trempe, lave,
 désinfecte,
 rince, azure,
 assèche sans
 manier ni
 linge ni eau.

Franco mis en
 marche
 toute la Belgique
 Facilité paiem.

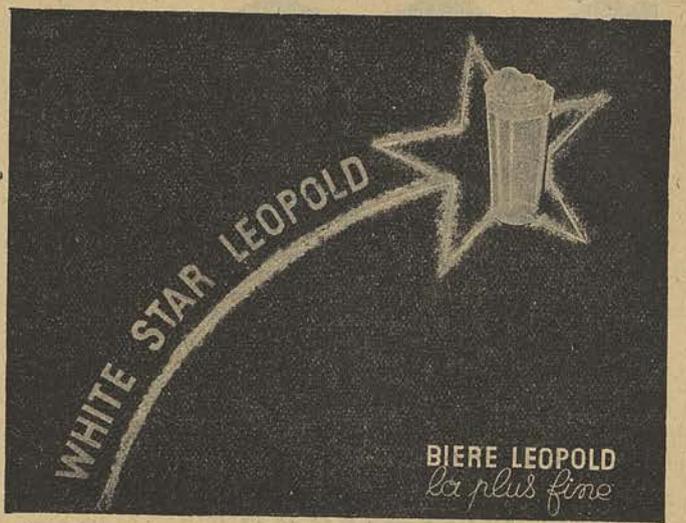


Vous pouvez apprendre
l'ANGLAIS ou l'ALLEMAND
 en vous amusant

PAR LA NOUVELLE
MÉTHODE UP TO DATE MASTER
EFFICACE - RAPIDE - FACILE

Résultats surprenants tout en se divertissant. Etre son propre professeur!!! Envoi d'un cahier-leçon-spécimen contre fr. 2.10 en timbres ou versés au compte-chèques 212.61 de la

LIBRAIRIE GÉNÉRALE, 29, rue de Namur, Bruxelles
 (Indiquer la langue choisie.)

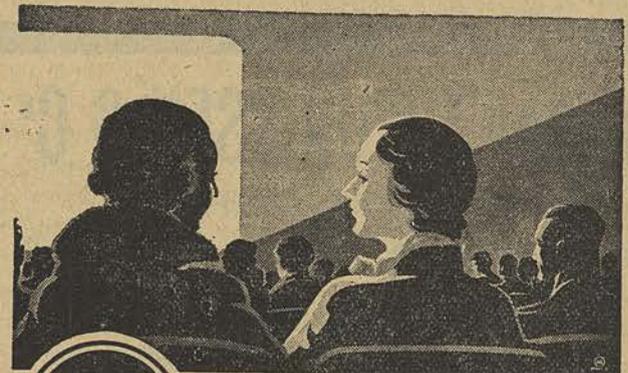


WHITE STAR LEOPOLD

BIERE LEOPOLD
la plus fine

Brasserie LÉOPOLD, 55, rue Vautier
BRUXELLES
 Téléph. 11 92 70

Ses Bières sont fines et tonifiantes
 En fûts et en bouteilles



**Des maux de tête intempes-
 tifs ne lui gâtent jamais les
 plaisirs d'une bonne soirée...**

car elle a toujours sur elle un comprimé ou une poudre « LA CROIX BLANCHE ».

Les poudres ou comprimés « LA CROIX BLANCHE » sont par excellence le remède contre la douleur. Sous leur influence les maux de tête quels qu'ils soient — migraine, vertiges ou simple lourdeur — les névralgies de tous genres, les maux de dents, la fièvre et la grippe, les douleurs rhumatismales, disparaissent bientôt, et à la sensation de fatigue et d'abattement qui accompagne généralement ces malaises, succède un état de fraîcheur et de bien-être.

Comme d'autre part les poudres et comprimés « LA CROIX BLANCHE » sont inoffensifs, qu'ils ne troublent pas le cœur et se laissent facilement digérer, ils constituent un véritable remède de famille et doivent avoir leur place dans chaque ménage.

LA CROIX BLANCHE

Le tube de 24 comprimés: 11 frs
 La boîte de 8 poudres: 4 »
 » 24 » 11 »
 » 48 » 20 »

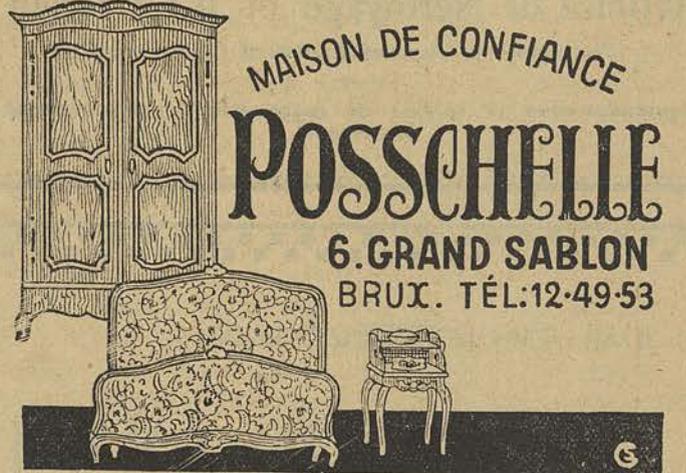
soulage réellement

PRODUIT BELGE
 EFFICACE ET ÉCONOMIQUE

DANS TOUTES LES PHARMACIES — Dépôt général: Pharmacie Toppens, Saint-Nicolas-Waas.

Tous les meubles de style
 Toute la literie

MAISON DE CONFIANCE
POSSCHELLE
 6. GRAND SABLON
 BRUX. TÉL: 12-49-53



Spécialité de lits, matelas et meubles
 pour la mer et la campagne

Le sentiment, le fait et l'idée

Un nouveau livre de Georges Bernanos

Que c'est beau, un beau livre!... Et par beau livre, j'entends quelque chose de plus qu'une œuvre littéraire accomplie : il en est d'affligeantes et d'avalissantes. Un livre n'est vraiment beau pour moi que s'il contient et dégage ces « effluves de générosité » dont parle Péguy, effluves dont la vertu se manifeste dans l'âme du lecteur par un sursaut d'allégresse. Après le *Journal d'un curé de campagne* (1), on éprouve cette sensation-là.

Tout paraît plus clair et plus noble; l'homme grandit; la destinée s'ouvre comme un brouillard du matin; la charité paraît moins vaine, la vie plus digne d'être vécue. Pourtant il s'en faut que le nouveau roman de M. Georges Bernanos ne retrace que des événements joyeux, et que ses personnages appartiennent tous à l'humanité supérieure. Certains font figure de monstres; la narration comporte jusqu'à trois morts diversement misérables. Pour atteindre le cœur du héros, à la fin d'une aventure toute en angoisses, en souffrances et en humiliations, le bonheur doit franchir d'incroyables obstacles. Il y parvient, ne sais comment. Quand expire le pauvre curé de campagne auquel M. Bernanos a même refusé le droit de laisser un nom, on voit s'épanouir, au milieu de la plus noire infortune, dans le désert d'un abandon déjà comparable à la mort, une fleur étrange dont le parfum et l'éclat ne sont point d'ici : on dirait la douceur de Dieu. Cette histoire finit par une caresse paternelle, comme la parabole de l'Enfant prodigue. Tout homme mordu par le désespoir verra sa blessure s'endormir au spectacle de cette agonie ineffable.

Le grand mérite de l'auteur de la *Joie*, c'est d'avoir su inventer le langage d'un saint; car le prêtre dont il a fait son héros se raconte lui-même, et il fallait que la grandeur spirituelle et la beauté morale se fissent jour coûte que coûte à travers la plus profonde, la plus efficace humilité. C'est malgré le curé de Mézargues que nous découvrons peu à peu l'émouvante richesse de son âme. D'abord le journal de ce petit paysan en soutane paraît se traîner aux confins de la vertu quotidienne; on n'apprend, on ne rencontre que des faits banaux, des gens médiocres; l'atmosphère qui entoure le pauvre presbytère ne semble contenir aucun élément rare ou inconnu; tout se passe comme en n'importe quelle paroisse de France. Mais bientôt certains indices, qui se découvrent non pas dans la peinture du prêtre par lui-même, mais dans celle des hommes et des événements qu'il décrit, viennent nous faire pressentir une présence. Quelle présence?... Celle de l'extraordinaire.

* * *

Il faut, nous le devinons, que dans le système psychique et spirituel que constituent le village et son pasteur, une force existe et agisse qui ne relève pas de la loi commune. Ou bien les habitants de Mézargues sont en proie à l'« exception », ou bien c'est le curé de Mézargues. Bientôt l'alternative se dissipe; les puérils efforts du narrateur, en vue de nous dissimuler et de se dissimuler le miracle qui éclate en lui, se révèlent inutiles. Et l'on comprend que cet homme est bourrelé par la sainteté.

Elle fait en lui les mêmes ravages que l'enfantement fait dans la femme. Et n'est-ce pas aussi un enfantement?... N'y a-t-il pas, entre le martyr qui crée une image vivante de l'amour et la mère en qui l'amour se résout en vie, une analogie bouleversante?...

Tous ceux qui approchent le curé de Mézargues sont frappés par les ondes mystérieuses qu'irradie son héroïcité. Mais chez la plupart de ces *témoins*, ce contact se manifeste par une hostilité irrésistible. Deux femmes surtout, la châtelaine de l'endroit et sa fille, paraissent nourrir à l'égard du jeune prêtre une sorte de haine presque satanique, causée par la puissance qu'il porte en lui et qu'elles redoutent. Le curé de Mézargues soupçonne chez ces âmes violentes et compliquées des passions et des souffrances qu'il est incapable de démêler. Il se débat comme il peut pour tenter de réduire les forces démoniaques qui sont ainsi proposées à sa pugnacité sacerdotale. En vain : il ne fait que faux pas, bévues, maladresses; il se couvre de ridicule; le village entier le raille et le combat. Bientôt il est au dernier degré du désespoir, jusqu'à chanceler au bord du blasphème. Quand une grâce prodigieusement brutale fait irruption dans son être. Soudain, à la minute même où c'est nécessaire, il pénètre l'âme de celles qu'il veut réduire; il les déconcerte par des paroles foudroyantes et, pour ainsi dire, les exorcise. Mais cette victoire paraît être payée de l'existence même du vainqueur. La mort est en lui. Et l'on voit cet élu, déjà tout en proie aux pressentiments de la félicité éternelle, trembler misérablement pour son existence terrestre, s'y raccrocher avec honte et terreur, comme le lui impose l'indignité corporelle. Trait admirable, qui se prolonge en deux épisodes du plus haut pathétique, et qui s'achève au moment où, réfugié chez un prêtre défroqué, qui fut son ami au séminaire, le curé de Mézargues entre en agonie — triomphalement.

* * *

Auparavant l'on a entendu s'élever autour de lui des voix qui paraissent grotesques ou vulgaires — celle du défroqué, celle de la compagne de celui-ci, pauvre fille pétrie de secrète délicatesse. L'un et l'autre s'expriment ou pensent grossièrement : mais avec quelle vérité profonde, avec quelle franchise d'allure et de ton!... Quand il le veut, M. Bernanos peut se montrer aussi réaliste, aussi « populiste » que personne. Mais il ne le fait qu'à bon escient : dans le *Journal d'un curé de campagne*, cette modulation inattendue et passagère donne un relief magnifique à la cadence finale. Et le livre se clôt par un murmure funèbre au fond duquel paraissent se préparer des hymnes d'anges.

Sous le Soleil de Satan était un roman admirable, le plus original sans doute qu'on ait écrit en France depuis trente ans. *L'Imposture* et surtout la *Joie* semblaient développer, après cette énorme symphonie du salut éternel, quelques-uns de ses thèmes épisodiques. *Un Crime*, roman policier à base de méditation sur la vie, est venu l'autre été témoigner de la curiosité singulière qui constitue un côté peu connu du tempérament de M. Bernanos. Le *Journal d'un curé de campagne* est peut-être encore supérieur à ces ouvrages supérieurs.

Je me hâte de le recommander à tous les amateurs de poésie romanesque et d'exaltation spirituelle, remettant à d'autres temps, lorsque se seront amortis en moi les mouvements désordonnés de l'enthousiasme, le soin, après tout secondaire, de « juger » et d'« analyser » une œuvre que je n'ai aujourd'hui la force que d'aimer.

ROBERT POULET.

(1) PLOX, éditeur.

En quelques lignes...

En souvenir de la Reine

Dans les maisons les plus somptueuses comme dans les chaumières les plus écartées et les plus humbles sourit le portrait d'Astrid, la Reine.

L'an dernier, à pareille époque, tandis que la neige du ciel recouvrait — tel un présage — la neige des arbres en fleurs, la jeune souveraine s'en allait à travers les corons et les ruelles, au delà des champs de lin et au milieu des terres en friche, visiter les malheureux.

C'était mieux et plus qu'un geste. Tout le printemps entraînait avec Elle dans ces demeures où les enfants aux yeux émerveillés l'attendaient. Ils avaient des tabliers rapiécés et les bébés étaient enveloppés dans de pauvres langes. La Reine avait embrassé les aînés, tenu contre sa joue le dernier-né. Et les parents et les enfants ont été pour tous les jours à venir plus riches parce qu'Elle a passé.

Parce qu'Elle a passé, le monde a, lui aussi, quelque chose de plus. La constance et la vivacité d'un souvenir le prouvent.

Le petit grain de vérité qu'a laissé cette jeune femme qui était une rayonnante action de grâces pour cette vie en toutes choses adorable que Dieu donne n'a cessé de germer comme un exemple. Le petit grain d'amour qu'Elle a semé partout avec un sourire s'est épanoui en fleurs et en fruits.

On sent si bien ce qu'il y a d'immortel dans ce cœur qui s'est donné pour la vie et au delà, qu'on songe à réaliser ses vœux terrestres. Attirée vers les enfants dont Elle a mérité le royaume parce qu'Elle leur ressemblait, Astrid la Reine a voulu qu'ils fussent vêtus et abrités quand ils étaient pauvres, compris quand ils étaient riches et soignés quand ils étaient malades. Dès lors, en mémoire d'Elle, il y aura bientôt dans toutes les villes du pays des parcs d'enfants. Ceux-ci y trouveront de l'air, du soleil, de la liberté, des fleurs, des arbres et des jeux. Et les mères, du même coup, pourront s'en aller, plus quiètes, à leurs lourdes tâches quotidiennes. Elles sauront leurs petits sous l'égide de gardiennes vigilantes, toutes dévouées à une mission bénie. Ainsi s'accomplira cette œuvre d'entraide maternelle dont avait rêvé Celle qui disait : « Une reine, c'est une maman qui ne s'occupe pas seulement de ses enfants, mais des enfants des autres. »

Le problème de la douleur chez l'enfant bouleversait l'âme sensible de notre jeune souveraine. Le cri si spécial du bébé malade alertait son instinct maternel et il fallait la voir penchée, anxieuse et compatissante, au-dessus des petits lits des cliniques pour sentir combien Elle eût voulu veiller Elle-même sur les petits corps souffrants ! C'est la raison pour laquelle on veut aussi fonder sous son cher vocable une cure d'air pour tous les petits que la maladie et la mort guettent impitoyablement dans des rues trop sombres et des taudis mal aérés.

Il convenait que ce soient ceux-là mêmes qui ont célébré avec des mots impérissables la mémoire de la Reine et qui en reparlent chaque jour avec la même émotion, la même sincérité, qui prennent cette initiative du souvenir. La Presse belge est donc là, une fois de plus, pour faire appel à la générosité de tous.

On lui répondra parce qu'il s'agit d'une dette envers la Reine défunte, d'un de ses souhaits, dont le sens auguste et impérieux ne peut échapper à personne.

Il est juste que l'on donne de l'argent, cet argent qui n'est

entre nos mains que pour être converti en valeurs spirituelles.

Il faut que s'ouvrent bientôt ces royaumes d'enfants et qu'y fleurissent sans tarder des joies enfantines qui nous feront songer — ô consolation très douce, — au Royaume et à la joie où la Reine est à jamais fixée dans une éternelle jeunesse.

Joie de l'Avril

Un jour d'apaisement et de détente sous un ciel qui sourit est un jour gagné.

Voulez-vous faire avancer votre travail, élargir votre vie, discipliner vos passions, ouvrir votre âme au sens du plus parfait ?

Accordez-leur un jour de repos parmi les violettes des bois que caresse le premier soleil d'avril. Ou bien allez vous asseoir, à l'heure de midi, dans un jardin où fleurissent, comme des branches de corail, les pêchers et les poiriers japonais.

Pour vous être abandonnés à de douces minutes dans un verger en fleurs, vous éprouverez à quels renouveaux la nature vous invite, et combien il est aisé, à cause des charmes d'une saison, de ne regretter rien, de n'envier personne.

N'écoutez pas ces scrupuleux mal éclairés et incapables de s'accorder l'instant et la halte que leur offre Dieu. Leur orgueil les tient dans leur activité, dans leur agitation ou dans l'inquiétude déraisonnable de leurs affaires, de leurs devoirs. Et cet orgueil devient vite hypocrisie car ils ont, tout comme vous et moi, besoin de la minute précieuse où l'esprit se délasse, où le cœur se calme. Ils se relâcheront dans les ténèbres de leur âme harcelée et noire de rongeurs soucis, et grâce à la complicité sournoise d'une passion qui n'a pu se détendre.

Aimons Avril et la fine qualité de sa lumière, le parfum de l'averse inattendue, le passage du vent sec, le chant monotone du coucou.

— *Cou-cou, Cou-cou?* Vous avez entendu et vous avez touché l'argent qui était dans votre poche. Alors, si vous croyez au dicton, vous aurez de l'argent toute l'année et du bonheur malgré ça.

Commencez par vous fier à la gracieuse fantaisie de ce mois aimé des jardiniers et des faiseurs de chansons, à cet Avril fou qui est tout à la fois tendresse, songe, ardeurs, larmes, sourires, indécision et audace.

Gondar

A quelque dix lieues au nord du lac Tana, qui alimente les sources du Nil Bleu, s'élèvent les tours de Gondar, l'ancienne capitale de l'Ethiopie, et qui vient de tomber, sans coup férir, entre les mains du général Starace, le plus haut en grade de tous les hiérarques du Parti.

Addis-Abeba n'est, en effet, qu'une création de date récente. La « nouvelle fleur » ne s'épanouit que depuis Ménélik II. Gondar, au contraire, est une des plus anciennes cités, une des plus célèbres. Avec ses quarante-quatre églises, les ruines de ses remparts, les vestiges de l'occupation portugaise, la capitale de l'Amhara, représente, pour les Ethiopiens, plus encore qu'Axum, la ville de toutes les traditions.

Un des châteaux les plus pittoresques est celui de Zadicu le Saint, fils de l'emir Fasil. Il se distingue par son asymétrie et par la hardiesse de ses lignes. Le *guébi* (ou résidence impériale) forme tout un ensemble de constructions, qui vont de la fosse aux lions jusqu'aux chambres des concubines. Du balcon de ce Palais, l'œil embrasse toute la plaine de Dembea, au fond de laquelle scintillent les flots de la grande mer intérieure de l'Abyssinie : le précieux, contesté et salé lac Tana.

Gondar, où il pleut cinq mois par an, est le centre d'une région particulièrement fertile. L'eau y est excellente, abondante; et la terre noire offre toutes sortes de ressources à l'agriculture. Mais l'éloignement des voies de communication rend l'antique cité quasi inviolable. Et c'est ainsi qu'avant la guerre italo-abyssine, on comptait tout juste quatre résidents européens (le consul italien et sa femme, un médecin italien, un missionnaire lazariste français) à l'intérieur des créneaux en ruines. Marcel Griaule, l'explorateur ethnographe qui se distingue aujourd'hui par son zèle au service du Négus, a visité Gondar et nous a laissé, de la citadelle perchée sur sa terrasse verdoyante, une peinture pleine de vie.

Dieu sur l'âne

Dans la LXIII^e des *Cent Nouvelles nouvelles*, ce recueil de contes pimentés qui furent récités, à la veillée, pour le déduit de Philippe le Bon, du comte de Charolais et du futur Louis XI, réfugié au château de Genappe, un curieux passage a piqué l'attention des commentateurs français, et particulièrement de M. Pierre Champion.

Le narrateur est Guillaume de Montbléru, neveu de Jean Régnier, le poète des *Fortunes et adversitez*. Montbléru raconte une aventure dont il fut le héros. Il s'était trouvé, deux ans auparavant, à la foire d'Anvers, en compagnie de Mgr d'Etampes qui le défrayait. Il rencontre dans la bonne ville Humbert de Pleine, maître de la chambre aux deniers de Philippe le Bon, Roland Pipe, secrétaire et garde des bijoux, et un troisième personnage qui répond au nom de Jean le Tourneur. Montbléru fait le galant : il les invite, et tous trois acceptent de partager sa chambre. Bref, l'accueil est si cordial que nos compagnons décident de rester à Anvers plus longtemps qu'ils n'avaient pensé. On est à la Pentecôte. Il fait très chaud. Les Bourguignons ont donné à laver leur unique chemise, que la chambrière fait sécher devant le feu. Mais Montbléru est aussi un joyeux drille. De bon matin, en tapinois, il descend de sa chambre, s'empare des chemises et les cache dans de grands pots de cuivre, parmi le fumier de l'étable. Nos trois volés ne peuvent se lever. Or c'est dimanche. Ils vont manquer la messe. A midi, l'hôte doit leur prêter ses propres chemises, qui sont fort étroites. Et Montbléru de s'esclaffer... Cependant, comme ils réclament toujours leur messe, le farceur les conduit à la « grande église » (la cathédrale) d'Anvers. Et quand ils ont dit chacun « une paternostre » :

— Où est-ce que nous verrons Dieu? demandent les trois.

— Je le vous montrerai, fait Montbléru.

Alors, ajoute le texte, il leur montra *Dieu sur l'âne* et leur dit : « Voyez là Dieu! Vous ne ferez jamais à quelque heure de voir Dieu ceens. »

De toute évidence, Montbléru fait un mauvais calembour : Dieu ceens (ici) pour Dieu séant (assis). Mais c'est ce Dieu « assis » qui déconcertait Pierre Champion.

Il s'agit — tout simplement — de la statue de Jésus sur l'âne. Cette représentation de l'entrée à Jérusalem fut très populaire dans nos provinces flamandes, pendant tout le Moyen âge. Et certaines églises du Limbourg et de la province d'Anvers conservent, dans la sacristie, une image de pierre ou de bois qui justifie pleinement le calembour de Montbléru. On signale même le cas de telle statue montée sur roues qui figurait ainsi, traînée par des enfants de chœur, dans la procession du dimanche des Rameaux. Ailleurs encore, — et c'est le cas à Hougaerde, — le Christ sur l'âne est porté triomphalement par des fidèles déguisés en apôtres, cependant que des palmes sont agitées en souvenir du texte biblique.

Et c'est ainsi que le folklore de nos provinces aide à la solution d'une petite énigme littéraire.

Le journal des Pharaons

Le monsieur qui déplie son journal chaque matin au petit déjeuner ne se doute même pas qu'il y eut quelque poésie dans les lointaines origines de la presse. On fait d'ordinaire remonter celle-ci au Moyen âge. Mais que ne trouve-t-on pas dans l'ancienne Egypte? Des poupées, des rasoirs, des instruments chirurgicaux et... de grands scarabées qui servaient de feuilles officielles pour transmettre les nouvelles. Sur le dos de ces copophorages géants les Pharaons faisaient graver tout ce qui concernait leur personne ou les actes de leur gouvernement; et les exemplaires étaient envoyés dans les plus lointaines provinces. On en a retrouvé quelques-uns. Sur l'un d'eux, l'« Empereur doré », Amenhotep III, qui vécut en 1422 avant Jésus-Christ, annonce qu'il a pris femme et qu'il a tué dix lions en moins d'une année : de fameux exploits!

Un autre scarabée fut lancé par la reine Teyre qui informait ses sujets de la création d'un lac artificiel, long d'un mille.

Dans l'ancienne Egypte, le scarabée était, comme chacun sait, en même temps que le symbole de la résurrection, une espèce sacrée.

Les Pharaons avaient trouvé ce moyen de faire respecter leurs décisions et leurs écrits. Le journal pour un Egyptien était, dès lors, chose respectable.

Et le gosse qui entend aujourd'hui son père s'informer du journal et du soin qu'on en a pris trouvera qu'il n'y a rien de changé depuis quelques milliers d'années...

Mœurs de la critique

Il y a des auteurs pour se plaindre que la critique n'est pas désintéressée, que les écrivains qui en sont chargés échangent la casse et le séné ou cèdent à la plus basse des courtisannies.

Or, jamais la critique ne fut si probe et si courageuse que de nos jours. Son abstention est souvent charité ou souci de ne point piquer la curiosité à l'endroit d'un ouvrage qui ne mérite qu'un enterrement dans l'intimité. Pour quelques flagorneurs, quelques pusillanimes ou quelques habiles calculateurs, que de critiques uniquement soucieux de sauvegarder les droits de la littérature et le bon goût!

En ce qui concerne les auteurs qui sont privés de recensions dans la presse, que diraient-ils s'ils vivaient au temps de Balzac?

Tout d'abord, ils n'eussent pu entrer chez un éditeur qu'avec une réputation toute faite. La gloire, alors, s'achetait avec douze mille francs d'articles et mille écus de dîners, comme le proclamait le libraire Dauriat.

On ne plaçait par exemple un manuscrit au Français qu'en menaçant les comédiens d'un sinistre chantage. Ce procédé réussissait là où la recommandation d'un prince ou d'un personnage officiel restait sans effet.

A cette époque, d'ailleurs, tous les procédés de lancement étaient admis. Lucien de Rubempré pouvait signer C dans un journal de gauche le contre-pied de l'article qu'il avait signé N dans un journal de droite, et cela sans en être tenu d'en faire grand mystère. L'éditeur payait la critique de crainte d'être attaqué. Félicien Vernou, qui avait du talent et de la méchanceté à revendre, estimait que les écrivains n'étaient que « des marchands de phrases et que « les articles lus aujourd'hui, oubliés demain, ça ne vaut que ce qu'on les paye ». Plus le livre publié était beau, moins il avait de chance d'être vendu. On montait

contre lui des cabales, on commettait à l'endroit de l'auteur de ces petites lâchetés anonymes qui devaient ruiner son crédit, on n'hésitait pas à toucher de l'argent pour écrire des articles qui traduisaient de basses vengeances.

Balzac avait bien raison de dire; si telles étaient les mœurs d'alors, qu'il fallait être « un bien grand homme pour tenir la balance entre son génie et son caractère ».

La théologie en veston

Les quarante jours de Ninive

Tandis que « les nations frémissent » et que « les souverains confèrent ensemble » touchant Locarno, les langues marchent... « Croyez-vous, me disait récemment un ouvrier à qui j'exposais cette idée, élémentaire pourtant, que la guerre est un châtement, que la dernière guerre ait rendu les gens meilleurs? » Et un vis-à-vis de restaurant, dépité par les événements : « C'est à croire que nous sommes sur terre pour payer les fautes du passé. Et pourtant, ajoutait-il aussitôt, je ne suis pas superstitieux... »

Le fin mot de tout cela? C'est que l'idée de la peine temporelle qu'emporte avec lui le péché est morte et même enterrée dans l'esprit de la plupart de nos contemporains, et, ce qui est pire, dans l'esprit d'un grand nombre de catholiques. Tel est le fait. Du coup, je m'en suis allé « en Bossuet » me refaire sur ce point une virginité de pensée.

* * *

Aux vieux pots les bons onguents... Pas plus que de celle d'un Père, l'on ne revient jamais le même de la lecture de Bossuet. Et ce que je dis de Bossuet est vrai de Bourdaloue, de Massillon et d'autres auteurs de spiritualité moins connus de ce temps. Est-ce à dire que, depuis lors, la doctrine ait changé? Nullement. Elle brille toujours dans le cœur de celle qu'Origène nomme si bien la Vierge-Eglise de son éclat inaltéré; on l'y trouve toujours resplendissante dans son éternelle jeunesse. Ce qui a changé, c'est notre manière de communier avec elle. Celle-ci, en effet, est fonction de l'esprit de foi. Est-il en baisse? Nous l'altérons alors presque à notre insu en ce sens que nous n'en prenons que les parties faciles et que nous en laissons tomber les parties fortes. L'Apôtre nous en avertit : il est des époques où les hommes ne « supportant plus la saine doctrine », préfèrent se donner des docteurs à leur goût, « suivant leurs convoitises et avides de ce qui peut chatouiller leurs oreilles ».

Je me suis donc transporté au sermon pour le mardi de la semaine de la Passion. Il est tout à fait de saison, et il roule précisément sur la satisfaction. L'exposé est vigoureux au possible. Il est difficile de marquer avec plus de netteté les positions catholiques.

* * *

Bossuet ne s'attarde point à démontrer la nécessité de la pénitence. L'exemple des saints n'est-il pas là qui la recommande? « Si tous ceux auxquels Dieu a inspiré le désir de la pénitence, il leur inspire aussi dans le même temps la volonté de le satisfaire, on doit conclure nécessairement que ces deux choses sont

inséparables; et si nous refusons de suivre les pas de ceux qui nous ont précédés dans la pénitence, nous ne devons jamais espérer le pardon qu'ils ont obtenu. » Bossuet préfère insister sur sa nature et son importance. Cette pénitence, il la veut « très sévère et très rigoureuse ». Oh! ces mots, comme ils sonnent désagréablement à nos oreilles! Ils nous les déchirent en quelque sorte. Sévère et rigoureux = excessif et janséniste : n'est-ce point l'équation qui s'établit aujourd'hui en beaucoup d'esprits, et non des moindres, engagés dans les voies faciles, égarés et faussés par une conception frelatée de la miséricorde? Pour un peu, ceux qui tiennent la pénitence pour ce qu'elle doit être vraiment passeraient pour des trouble-fête, voire pour des trouble-cerveau! « Et, quand je l'appelle très rigoureuse, poursuit Bossuet, ce n'est pas qu'effectivement nous dussions l'estimer telle : car si nous considérons de quelle calamité nous délivre cet échange miséricordieux qui se fait dans la pénitence, rien ne pourra nous paraître dur; si bien que cette pénitence n'est dure qu'à cause de notre lâcheté et de notre extrême délicatesse. »

Sus par conséquent à l'impressionnisme, au vain sentimentalisme où se réfugie trop souvent notre faiblesse! Bossuet replace les choses sur leur vrai terrain : celui de la foi. Voit-on la différence? Elle est capitale. Ceci est d'un autre ordre et tout à fait indépendant de nos dispositions et des froissements de notre sensibilité.

Or, comment les pécheurs auraient-ils l'idée du malheur dont ils ont été délivrés, si l'Eglise « relâchait ce qui leur est dû pour leurs crimes »? Tant vaut la pénitence, tant vaut l'idée du péché. Affaiblir l'une, c'est du coup diminuer l'autre. « *Quasi freno quodam*, nous dit le Concile de Trente cité par Bossuet : Dieu, par la satisfaction temporelle, retient les hommes comme par un frein pour éviter qu'ils tombent dans le précipice. On ne comprendrait pas autrement qu'après s'être relâché si facilement d'une dette si considérable, c'est-à-dire la damnation et l'enfer, il fit le dur et le rigoureux sur une somme de si peu de valeur comme est la satisfaction temporelle, qu'il quittât libéralement cent millions d'or et fit le sévère pour cinq sous. »

* * *

Une des raisons qui, d'après Bossuet — et il appuie fortement sur ce point — font qu'on n'a pas, en général, une idée suffisante de la satisfaction, c'est que d'ordinaire les confesseurs n'y insistent pas assez et ne proportionnent pas toujours la peine au délit. « Un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere*, peuvent-ils faire sentir à un pécheur, qui a commis de grands crimes, quel est le péril d'où il est tiré, et la peine qui lui était due? Il faut quelque chose de plus rigoureux. » D'où ses admonestations pressantes : « Prenez garde, ô confesseurs! — ce n'est pas moi qui parle, c'est le Concile de Trente qui vous avertit; c'est Dieu lui-même qui vous ordonne de *prendre garde à ses intérêts*. Je les remets, dit-il, entre vos mains. Déliez, je vous le permets, *mais liez aussi*, puisque je vous l'ordonne. Vous êtes les juges que j'ai établis, vous êtes les ministres de ma bonté et de ma justice; *usez de ma miséricorde, mais ne l'abandonnez pas au mépris des hommes par une molle condescendance*. »

Quelle profonde psychologie en tout cela! On ne peut assez l'admirer. Un jeune homme récemment revenu à la pratique chrétienne me confiait l'étonnement mêlé de scandale que lui avait causé un de ces confesseurs trop faciles visés par Bossuet. Comme il s'accusait de n'avoir pas jeûné par respect humain le mercredi des Cendres, le confesseur de lui persuader qu'en raison de sa profession — il est étudiant en médecine — il n'y était point rigoureusement tenu. « A ce compte, ajoutait ce jeune homme nullement convaincu des privilèges d'exception qui lui étaient

Samedi 18 avril courant

TIRAGE

de la 18^e TRANCHE de la

Loterie Coloniale

15 millions en 62.343 lots

dont

10 lots de 100,000 francs

2 lots d'un million

GROS LOT :

Deux millions et demi

Le cadeau de Pâques le plus apprécié?

Un billet de la Loterie Coloniale



Demandez à ceux
qui en possèdent
ce qu'ils en pensent

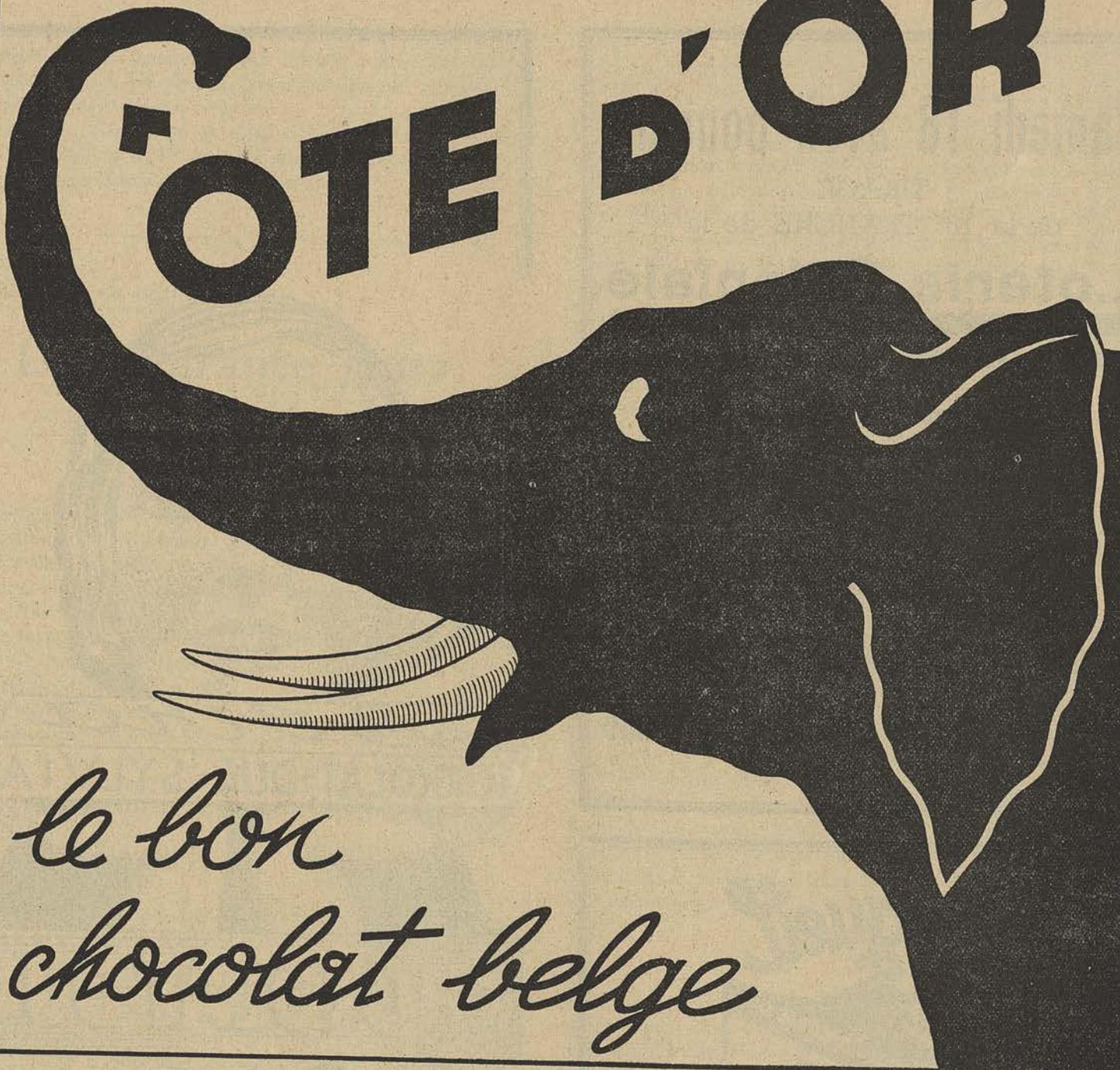
Catalogues sur simple demande.

RADIO-CER 57, rue Navez, Bruxelles

POSTES SPÉCIAUX POUR COLONIES



COTE D'OR



le bon
chocolat belge

Organise
du 1^{er} décembre 1935 au 1^{er} juin 1936
le dixième concours
des familles nombreuses
200 prix de 500^{frs} en espèces

ainsi octroyés, le jeûne ne sera bientôt plus qu'à l'usage des rentiers, des chômeurs ou des hypertendus que, par une singulière contrefaçon, la thérapeutique soumet, au nom d'un certain Guelpa, au régime des privations! Sans parler de ces confessions hâtives qui donnent parfois l'impression au pénitent pieux — combien m'en ont fait confidence! — qu'il n'a pas été confessé du tout... »

Il n'y a pas de doute pourtant : ni l'accusation facile et rapide, ni l'accusation seule du péché ne sauraient suffire. Elle se doit mêler de componction et se prolonger dans la pénitence. Car, encore que le péché cesse, « l'habitude vicieuse demeure dans nos cœurs comme une pépinière de nouveaux péchés; c'est un germe que le péché effacé laisse dans les âmes, par lequel il espère revivre bientôt; c'est une racine empoisonnée qui dans peu fera repousser cette mauvaise herbe. »

Ce sont précisément ces « restes maudits », qui empoisonnent chacune de nos journées chrétiennes, que la satisfaction a pour but de détruire.

* * *

Mais la raison qui la recommande par-dessus tout aux yeux de Bossuet, « la plus touchante », c'est de nous « rendre conformes à Jésus-Christ. C'est lui, en effet, qui est ce parfait pénitent qui a porté la peine de tous les péchés, en se faisant la victime qui les expie, si bien que, pour lui être semblables dans le sacrement de pénitence, il faut que nous nous rendions des victimes mortifiées par les peurs salutaires qu'elle nous impose ». C'est surtout en présence du Divin Exemplaire que la pénitence reprend ses droits et son importance souveraine. « Ah! Seigneur, quand je considère votre tête couronnée d'épines, votre chair si cruellement déchirée, je dis aussitôt en moi-même : Pauvre écorché, quoi! une courte prière, un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere* sont-ils capables de nous crucifier avec vous? Ne faut-il pas d'autres choses pour percer nos pieds qui tant de fois ont couru au crime, et nos mains qui se sont souillées du bien d'autrui par tant d'usures cruelles? Il faut quelque chose de plus pénible... »

Cela rappelle à s'y méprendre les accents de Pascal dans son *Mystère de Jésus*, avec comme source commune le désir qu'exprime l'Apôtre d'« être admis en la communion des souffrances du Christ en lui devenant conformes en sa mort. » Le Carême dès lors, change de physionomie. Au lieu d'être, comme on le croit généralement, la saison *exclusive* de la pénitence, il se présente comme un simple « essai » de ce qui doit être *l'état normal et habituel*, quelque chose comme le temps d'entraînement, comme les grandes manœuvres du chrétien. « Tu t'abuses, ô chrétien, tu t'abuses, si tu penses donner d'autres bornes à ta pénitence que *celles qui doivent finir le cours de ta vie*. Sais-tu l'intention de l'Eglise en établissant le Carême? Elle voit que tu donnes toute l'année à des divertissements mondains. Cela fâche cette bonne mère. Que fait-elle? Tout ce qu'elle peut pour dérober six semaines à tes dérèglements. Elle te veut donner quelque goût de la pénitence, estimant que l'utilité que tu recevras d'une médecine si salutaire t'en fera digérer l'amertume et continuer l'usage: elle t'en présente donc comme un petit essai pendant le Carême... »

* * *

Fort bien, dira peut-être quelqu'un de ces chrétiens de type « social » au mauvais sens du mot, c'est-à-dire vide de doctrine et coureur de chimères; fort bien, mais cela est très loin de nos préoccupations. Cela date. C'est vieux. « Il ne faut point dire : Oh! cela est vieux, lui répondrai-je avec M^{me} de Sévigné; non, cela est divin. » Le mot n'est pas de trop, et la *marquise*, en l'employant, fait preuve d'un solide goût chrétien. On n'imagine

pas combien cette doctrine de la pénitence, telle que l'expose Bossuet, projette de lumière sur la société de ce temps. Elle explique en particulier certaines réactions religieuses qui s'y font jour et qui, de prime abord, peuvent déconcerter les anémiques que nous sommes : la démission inopinée du chancelier Ponchartrain qui va s'abriter durant de longues années dans un appartement contigu à l'Oratoire pour, comme dit Saint-Simon, « mettre un intervalle entre la vie et la mort »; la retraite sensationnelle de Tréville, qui fournit à Bourdaloue les trois points d'un sermon; le retournement de Racine qui, dans le premier mouvement de sa conversion, veut se faire chartreux, et de La Fontaine lui-même qui, torturé par la pensée des comptes à rendre, nous est montré « armé d'un cilice »; les mortifications incroyables de Louise de La Vallière, devenue Louise de la Miséricorde, qui, humiliée de se « sentir toute vivante encore au cercueil de la pénitence », travaille à y mourir; celles non moins étonnantes de la Palatine, que Bossuet nous représente se reprochant jusqu'en son agonie de « chercher le paradis à la suite de Jésus-Christ au lieu de chercher la montagne des Oliviers et le Calvaire par où il est entré dans sa gloire ».

Ces faits extraordinaires mis à part, elle explique la vie religieuse normale du XVII^e siècle, en particulier l'importance qu'avait alors le Carême. Il suffit d'avoir parcouru les mémoires du temps pour s'en rendre compte. Les divertissements du Carnaval terminés, il s'installait avec une majestueuse gravité. Il avait même un caractère social et officiel que notre époque laïcisée a peine à concevoir. Les cœurs ne se rendaient pas toujours, assurément, mais ils acceptaient en tout cas de se placer sous l'emprise de la parole de Dieu qui, tôt ou tard, finissait par y exercer son « ravage » salutaire.

* * *

L'exposé de Bossuet enfin permet de mesurer en quelle période de décadence religieuse nous sommes. Qu'on songe, en effet, que la conception de la pénitence qui en résulte fut longtemps la conception régnante dans les foyers chrétiens. Elle leur imprimait sa marque propre, c'est-à-dire cet « incompréhensible sérieux » dont parle Bossuet lui-même. L'Etat la faisait sienne à son tour et en était aux yeux de tous la vivante incarnation. C'est ainsi qu'en une période de calamité publique comme celle que nous traversons, l'on aurait vu nos rois et nos reines, d'accord avec l'autorité ecclésiastique, réclamer des jeûnes et des prières publiques, organiser des processions où l'on aurait porté solennellement les reliques de nos saints nationaux, — *palladia urbis et gentis*.

En ces temps heureux, il n'était pas un acte important de la vie du pays : une naissance désirée, l'heureuse issue d'une campagne, le dénouement d'un drame moral, qui ne s'articulât étroitement sur l'Eglise. N'avons-nous pas reçu en héritage le vœu de Louis XIII ? M^{me} de Sévigné nous montre d'autre part Turenne, au cours de la campagne d'Alsace, alors qu'il s'appretait à engager une attaque décisive, réclamant des prières pour le succès de ses armes. « Le 27 juillet, raconte-t-elle, il alla sur une petite hauteur pour observer la marche des ennemis; son dessein était de donner sur l'arrière-garde, et *il mandait au Roi à midi que, dans cette pensée, il avait envoyé dire à Brissac qu'on fit les prières des Quarante Heures*. » Ne vit-on pas de même Richelieu, lors de la descente des Anglais dans l'île de Ré, presser les carmélites de multiplier prières et pénitences?

Qu'on dise ce qu'on voudra : la vieille France avait une solide paire d'ailes, les ailes de la dévotion et de la pénitence qui, dans les pénibles conjonctures, la faisaient s'élever d'instinct jusqu'à Dieu. *Gallia paenitens et devota* : c'étaient là ses plus beaux

titres de gloire. La France issue de la Révolution et maçonnique ne les a plus, ces ailes. Elle est misérablement et trivialement *rivée à l'ordre humain*. On sent qu'un réflexe n'y joue plus, le réflexe de la foi, et c'est infiniment attristant. Vrai du monde officiel, ce l'est malheureusement du pays réel, touché lui aussi, sauf exceptions, dans ses sources vives. Nous ne comptons plus en fait que sur le bras de l'homme pour nous tirer de nos embarras. L'on nous a tellement persuadés qu'il suffisait de quelques personnages devisant autour d'un tapis vert pour décider du sort des nations et organiser la paix du monde, que nous avons fini par y croire. L'idée de la justice de Dieu à fléchir, celle de son courroux à apaiser est tout à fait passée au second plan de nos préoccupations. A peine l'entrevoit-on, et c'est la grande apostasie du temps! L'orgueil du siècle et l'idolâtrie du progrès ont déteint jusque dans le domaine religieux. L'homme moderne ne sait plus ce que c'est que s'« humilier sous la main puissante de Dieu ». Quoi d'étonnant qu'Il « se rie » de nous et « détourne sa face »

* * *

Les Philistins sont à nos frontières. Désarmons-les, s'il en est temps encore, en apaisant Yahveh qui arme leur bras. Alors, et alors seulement, c'est-à-dire si nous faisons pénitence, il « dissipera les nations qui veulent la guerre ». *Ploremus coram Domino!* « C'est cette douleur, nous dit Bossuet, qui a apaisé Dieu sur les Ninivites; c'est elle qui, prenant en main la cause de Dieu, a détourné le cours de sa vengeance. Dieu les menaçait de les renverser, et ils se sont renversés eux-mêmes *en détruisant par les fondements toutes leurs inclinations corrompues*. » Certes, notre Dieu n'est point un Moloch. Il a des « entrailles de miséricorde » pour le *pécheur qui se repent et fait pénitence*. Du rappel de cette miséricorde on peut même dire que toute la liturgie du Carême est comme embaumée. Mais c'est aussi le « Dieu des vengeances », le Dieu qui, à certaines heures, quand déborde l'iniquité, n'hésite pas, pour « faire l'expiation », à « aiguïser l'éclat de son glaive », à « enivrer ses flèches de sang, du sang des tués et des captifs », selon l'énergique expression que lui prête le *Deutéronome*.

Notre sens spirituel s'est-il donc tellement émoussé que nous ne sachions pas voir autre chose, dans l'immense tuerie dont nous relevons à peine, que le jeu aveugle des causes secondes? Un délai de quarante jours fut donné à Ninive pour se repentir. Il vient de nous être donné aussi, et je n'hésite pas à dire que quiconque en aura profité comme le veut l'Eglise aura pesé d'un poids plus grand sur l'échiquier humain que le membre le plus influent de la Société des Nations. La tradition du vrai pacifisme chrétien, c'est à Ninive qu'il faut la chercher, non à Locarno, à Genève ou à Londres.

Dr DENYS GORCE.
Docteur es lettres.

Comme de coutume, à l'occasion des fêtes de Pâques, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

En marge du drame mexicain

Les débuts de la folie

de

L'Impératrice Charlotte⁽¹⁾

Charlotte part de Vera-Cruz le 13 juillet 1866. Après une traversée durant laquelle, son énergie l'abandonnant, elle reste dans sa cabine, prostrée et sans courage, elle arrive à Saint-Nazaire le 8 août, et à Paris le lendemain.

Tous les historiens qui ont étudié l'essai d'empire de Maximilien se sont étendus sur les événements qui se sont passés aux Tuileries. Certains les ont relatés avec exactitude; d'autres ont voulu dramatiser des faits qui, pourtant, sont assez tragiques par eux-mêmes. Pourquoi raconter avec un luxe de détails inexacts les entrevues successives des souverains, pourquoi attribuer à Charlotte ces crises d'exaltation, ces malédictions, cet anathème qu'elle aurait lancé contre Napoléon? Rien n'est plus pathétique que la vérité.

Le sang-froid de Charlotte ne l'abandonne pas durant son séjour à Paris; elle met toute son âme, tout son cœur à défendre sa cause et, si elle s'exalte, elle n'a pas un instant ces paroles qu'on lui attribue, et qu'on s'étonnerait de voir dans sa bouche. En face d'elle, non pas un personnage odieux, non pas une femme sans cœur, mais deux êtres qui souffrent de ne pouvoir remplir ce qu'ils savent être leur devoir. A maintes reprises, Charlotte s'efforce avec une foi, une conviction, une ardeur, qui font l'admiration de tous, de fléchir les souverains.

* * *

La première entrevue a lieu le 10 août. Napoléon III a fait dire qu'il ne pouvait, étant revenu souffrant de Vichy, être présent à l'entretien, et Charlotte n'est reçue que par l'impératrice Eugénie. La conversation est, au début, pénible; l'indifférence d'Eugénie, en ce qui concerne le Mexique, se fait clairement sentir. Peu à peu, cependant, elle semble s'intéresser aux paroles de Charlotte, et demande maints détails sur la vie mexicaine, sur les réceptions que donnent les souverains, sur la Cour impériale. Elle s'efforce d'éviter la question, vitale pour le Mexique, du rappel des troupes, et l'impératrice Charlotte, malgré son éloquence, parvient seulement à obtenir pour le lendemain un autre rendez-vous, auquel assistera l'Empereur.

Cette entrevue, en laquelle la souveraine a mis tout son espoir, a lieu à Saint-Cloud, dans l'après-midi. Charlotte, durant les heures qui précèdent, est en proie à une grande nervosité, et son calme ne la ressaisit qu'au moment où elle fait son entrée au château. Cérémonieusement reçue par le couple impérial, elle prend la parole en ces termes: « Sire, je suis venue pour sauver une cause qui est vôtre. » Elle aborde tout de suite le sujet qui lui tient à cœur et, pendant une heure et demie, elle s'attache à dépeindre la situation de son mari, et conjure l'Empereur de ne pas l'abandonner; elle lui remet un mémoire détaillé de la situation militaire, long réquisitoire contre Bazaine, et d'autres documents dépeignant l'imbroglio financier; elle demande qu'on rappelle Bazaine; que l'on continue à payer les troupes

(1) Ces pages sont extraites du livre de M^{lle} RENÉE DARTOIS D'HUART *Maximilien d'Autriche, empereur du Mexique*, qui sortira des presses de l'Édition Universelle (Bruxelles).



Fournisseur de la Cour

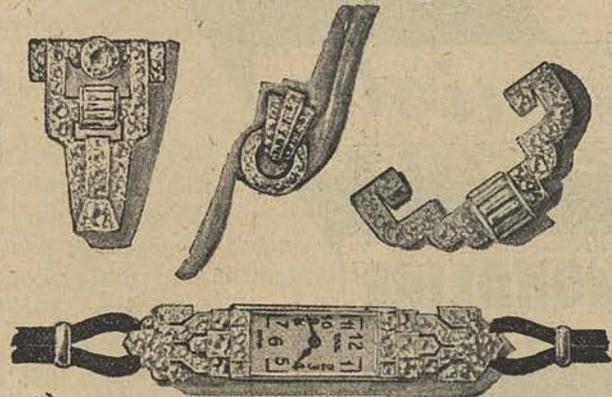
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

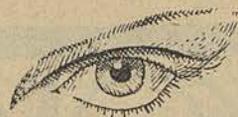
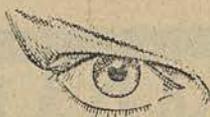
JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

BRUXELLES



La montre DUOPLAN.

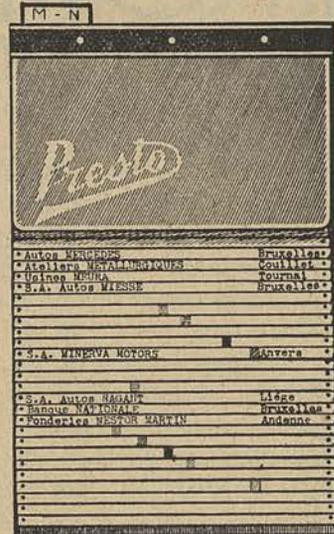


FICHES

VISIBLES

Presto

CLASSEMENT
A FICHES VISIBLES



PRATIQUE

et ÉCONOMIQUE

pour fiches :

7,5 x 12,5

10 x 15

12,5 x 20

17 x 23

Demandez prospectus à la

PAPETERIE CENTRALE

J. VANDERHOVEN

Vinâve d'Ile, 32 — LIÈGE

FOURNITURES GÉNÉRALES DE BUREAU

POUR LE CINÉMA D'AMATEUR

VAN DOOREN

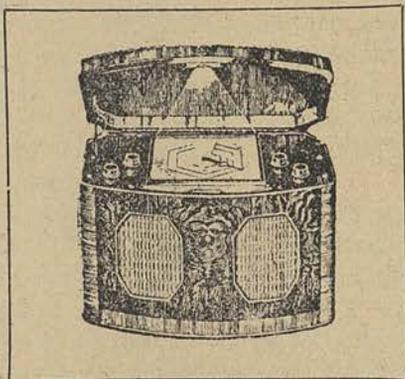
Premier Spécialiste

est le Conseil le plus sûr

EN STOCK TOUTES LES NOUVEAUTÉS
C'est la Maison de confiance;

Tél. 11,21,99

27, rue Lebeau, Bruxelles



McMICHAEL

Radio
de

Londre

présente ses modèles
1936 à double haut-
parleurs, ainsi que
son poste Super, sans
antenne, ni terre.
Une merveille!!!
Reprise d'anc. postes.
Catalogue gratuit.

QUELQUES RÉFÉRENCES :

Sa Majesté le Roi d'Angleterre.
S. A. R. le Prince de Galles.
S. A. R. le Duc d'York.

Le Vice-Roi des Indes.
Plusieurs Cours et Gouvernements étrangers.

27, RUE WIERTZ, BRUXELLE

Le Ministère de la Guerre anglais.
L'Amirauté britannique.
Le Comité des Recherches radiophoniques de
Grande-Bretagne.
Les P. T. T. anglais.
Les compagnies de chemins de fer anglais.

Tél. 48.35.57

BANQUE DE BRUXELLES

Société anonyme fondée en 1871

400 SIÈGES, SUCCURSALES ET AGENCES DANS TOUT LE PAYS

INCOMPARABLES
COMME TOUTE LA GAMME DES...

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •

3 GOUTS • CREME - VANILLE • NOVOR • NERVA • 3 FRUITS •



JACQUES
A 1 FRANC LE GROS BATON

auxiliaires, et que le corps français ne soit pas rapatrié avant la pacification des provinces menacées. Charlotte devient de plus en plus pressante; soudain, la conversation est interrompue par l'entrée d'un serviteur qui apporte des boissons rafraîchissantes.

Incident qui ne mériterait pas d'être rapporté, s'il n'avait donné lieu chez beaucoup d'écrivains à broderies inutiles.

Il est faux que l'impératrice Charlotte, après avoir bu un verre d'orangeade, ait accusé ses hôtes de vouloir l'empoisonner, et il est non moins faux qu'elle se soit évanouie... La discussion reprend entre les souverains, et Charlotte parle avant tant de flamme, d'ardeur et d'émotion, que des larmes coulent des yeux de Napoléon III. Il se ressaisit pourtant et déclare, en prenant congé de la jeune femme, qu'il ne peut rien pour elle sans l'assentiment de ses ministres.

* * *

Dès le lendemain, malgré la lassitude qu'elle ressent, et bien que l'émotion l'ait épuisée, l'impératrice du Mexique confère avec le ministre des Affaires étrangères Drouyn de Lhuys, avec Fould, ministre des Finances, et avec Randon, ministre de la Guerre. Tous trois se montrent pleins de prévenance et, n'osant pas opposer un refus formel à ses demandes, restent dans le vague ou expriment le contraire de leur pensée.

Le 13 août a lieu une nouvelle entrevue entre les souverains aux Tuileries; l'impératrice Charlotte met à défendre sa cause plus de chaleur encore que la première fois, mais rien ne peut changer les résolutions de l'Empereur, pas même les extraits de ses lettres à Maximilien, où il lui disait, le 18 mars 1864 : « Vous pouvez être sûr que mon appui ne vous manquera pas pour l'accomplissement de la tâche que vous entreprenez avec tant de courage! », où le 28 mars suivant, il écrivait : « Par le traité que nous avons conclu et qui nous engage réciproquement, par les assurances données aux Mexique... Votre Altesse Impériale a contracté des engagements qu'elle n'est plus libre de rompre. Que penserait-elle, en effet, de moi, si, une fois Votre Altesse arrivée au Mexique, je lui disais que je ne peux plus remplir les conditions que j'ai signées?... »

Napoléon s'étant retiré, l'entretien se poursuit en présence de Fould et de Randon, que l'impératrice Eugénie a fait appeler. Charlotte expose clairement la situation financière à Fould, et parle à Randon des fautes de Bazaine; mais loin de l'approuver à présent, Fould conteste ses paroles, accuse de malversations l'entourage de l'empereur Maximilien, et déclare que mieux vaudrait tout abandonner; Randon, consterné, ne dit mot. L'agitation de Charlotte croissant, l'impératrice Eugénie feint de s'évanouir...

Une dernière entrevue a lieu, le 19 août, entre Charlotte et Napoléon III. Le Conseil des ministres s'est réuni la veille, et a pris la décision d'abandonner Maximilien. Napoléon III ne peut plus se dérober à présent, et il fait part à l'impératrice Charlotte de ce qui a été décidé. Une dernière fois, tant est vivace en elle l'espoir de parvenir à ses fins, elle supplie Napoléon III de ne pas condamner à un échec certain une entreprise qui fut sienne... Deux jours après, le 21 août, elle reçoit une confirmation irrévocable.

* * *

Pour la première fois, sa raison sombre. Jusqu'alors les rapports et les lettres qu'elle envoyait à Maximilien dépeignent avec netteté ses impressions. Les premiers sont encore emplis de l'espoir d'arriver à ses fins, mais elle a de Napoléon et de

l'impératrice une triste idée : « L'Empereur, écrit-elle, est dans un état maladif et donne l'impression d'un homme qui se sent perdu, qui ne sait plus ni comment faire, ni comment agir; depuis deux mois, il est dans un abattement complet. Ainsi s'explique le grand pouvoir des ministres qui oublient que la France ne peut se gouverner sans tête. L'Unité ou l'Anarchie! »

Dans une autre lettre, elle écrit parlant des souverains : « Ils sont devenus vieux et redevenus enfants; souvent tous deux pleurent!... » Et ce n'est que lorsque tout espoir sera perdu que Charlotte, le 21 août, voyant en son échec la fin de leur empire, écrira à son mari une lettre d'exaltation, où l'on voit la première atteinte de la folie dans la façon même dont l'impératrice exprime une haine implacable contre Napoléon. A ses yeux, il représente le principe du Mal, dans le monde, et veut écarter le Bien, afin que l'Humanité ne voie pas que son œuvre est mauvaise, et qu'elle l'adore... La colère l'a troublée, c'est un fait, et l'a aveuglée. Sans vouloir excuser Napoléon III de tous les reproches qu'on lui a faits, il n'a pas, au moment où Charlotte le suppliait, pu accorder ce qu'en lui-même il désirait. Il a dans la tragédie mexicaine une grande responsabilité. Il avait poussé Maximilien, plus que tout autre, à accepter le trône du Mexique; il l'avait assuré formellement d'un appui solide. A présent, au mépris de tout engagement, il se retire, mais il ne commet pas, sans être profondément attristé, cet abandon; c'est à son actif une circonstance atténuante. Fautif, il l'a été aussi, en imposant à Maximilien la Convention de Miramar; l'empire n'était pas viable; le « rêveur couronné » n'a pas su le discerner; fautif, il l'a été encore, en assurant, à maintes reprises, à Maximilien un appui que déjà il songeait à lui retirer.

En présence de l'ennemie héréditaire, la Prusse, dont la puissance depuis Sadowa s'est considérablement accrue, Napoléon a besoin de toutes ses troupes, d'autant plus qu'il a un ennemi non moins menaçant, « dont la voix arrogante, comme celle de la prospérité », couvre celle de Maximilien, « timide comme celle du malheur ». Les Etats-Unis sont, en effet, à mesure que grandit leur fortune et que s'affaiblit l'empire mexicain, devenus plus menaçants : le gouvernement de Washington, après avoir invité Napoléon à ne pas envoyer de nouveaux contingents, après avoir défendu le recrutement de nègres au Soudan pour le bataillon égyptien, après avoir déclaré qu'ils s'opposeraient au débarquement de 1,200 volontaires autrichiens, prêts à partir de Trieste, ont, sur un ton agressif, fait part de leur volonté formelle de voir les Français quitter le Mexique sans tarder et, qui plus est, Maximilien avec eux.

Ces deux raisons seraient suffisantes pour abattre un homme tel que Napoléon III, mais viennent encore s'y ajouter : la désapprobation constante de l'opinion publique, le silence significatif du corps législatif vis-à-vis de l'expédition du Mexique, et les rapports qui arrivent tous les jours aux Tuileries, soit pour accuser Bazaine, soit pour accuser Maximilien. Enfin, Napoléon est, comme l'a remarqué l'impératrice Charlotte, terriblement affaibli par l'âge, la maladie et les soucis; il laisse s'accumuler sur la France, et sur lui, l'orage qui approche.

* * *

Charlotte quitte Paris le 23 août. Après quelques jours d'un repos bienfaisant au lac de Côme, elle est partie pour Rome, convaincue à présent que l'empire de Maximilien pourra subsister sans l'aide de la France.

Elle veut s'entendre avec le pape Pie IX et, de concert avec lui, rétablir la paix religieuse au Mexique. A Miramar, elle s'arrête quelques jours et de là elle envoie à son mari des lettres empreintes de tendresse, mais qui révèlent une raison vacillante. Le 18 sep-

tembre a lieu son départ pour Rome; elle est acclamée à Mantoue par la garnison autrichienne et sur tout son passage elle est saluée avec la plus vive sympathie. A son arrivée, elle est accueillie par quelques cardinaux, et la garde noble l'accompagne jusqu'à son hôtel.

Dans l'après-midi du lendemain, elle reçoit la visite du cardinal Antonelli, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté. Il représente le Pape, et voulant épargner à son maître un refus pénible, il se charge d'expliquer à l'impératrice Charlotte pourquoi le Concordat, cette cause initiale de toutes les difficultés du Mexique, n'a pu être signé. Devant le désespoir de la souveraine, il lui conseille de s'adresser directement à Pie IX, tout en sachant que celui-ci ne reviendra pas sur sa décision. Le 27 septembre, l'Impératrice se rend au Vatican, où lui est préparée une réception solennelle. Après avoir reçu la bénédiction du Pape, la suite impériale se retire et laisse Charlotte seule avec lui.

L'Impératrice lui présentant son projet de Concordat, Pie IX répond qu'avant toute décision, il faut le soumettre à l'avis de l'épiscopat mexicain. C'était remettre le projet aux calendes grecques, et l'Impératrice acquiert dans cet entretien la certitude que le Pape, comme Napoléon III, lui refuse tout secours.

C'en est trop pour la malheureuse; son esprit ne peut plus supporter ces déceptions continuelles, et la folie de la persécution se déclare dans toute sa violence. Pendant quelques jours encore, des intervalles de lucidité peuvent faire croire que ce n'est qu'une alerte; parfois, l'impératrice Charlotte retrouve tout son calme, mais à des conversations pleines de bon sens et d'intelligence succèdent des moments de terrible exaltation et de jour en jour sa méfiance croît envers son entourage. Elle se persuade qu'on veut l'empoisonner, ne prétend plus toucher à un mets qu'on ne l'ait goûté devant elle et, s'étant réfugiée au Vatican, est prise, pour la première fois, d'une crise de folie furieuse. Les 2 et 3 octobre, elle reste dans ses appartements, prostrée dans une sombre torpeur. Enfin, le comte de Flandre, son frère, arrive à Rome, mandé par l'entourage de la malheureuse, et il la fait transporter à Miramar, où elle reçoit les soins du Dr Jilek et du professeur Riedel. Tous deux ne tardent pas à s'apercevoir que le mal de l'impératrice Charlotte est sans remède... Il ne reste plus de celle qui avait été douée par la nature de facultés supérieures qu'une démente, environnée de ténèbres où des éclairs de raison font paraître plus tragique encore son malheur...

RENÉE DARTOIS D'HUART.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Alliance des Rois et Ligue des Peuples

M. Robert de Traz, un auteur genevois, vient de publier, sous le titre *De l'Alliance des Rois à la Ligue des Peuples*, un parallèle très agréable entre Vienne en 1815 et Versailles en 1919, entre Alexandre I^{er} et Woodrow Wilson, entre Metternich et Aristide Briand. D'un bout à l'autre du livre les similitudes se multiplient. M. de Traz s'y amuse et on est presque tenté d'en ajouter, pour le plaisir. M. de Traz aperçoit par où la Sainte-Alliance a péché et par où elle est touchée. Il ne nous dit pas comment la Ligue des Peuples évitera les mêmes écueils.

Car il reconnaît, en auteur partial mais respectueux des événements, que la Ligue des Peuples a failli à sa mission dans l'affaire japonaise et dans beaucoup d'affaires allemandes. Et nous reconnaissons *in pecto* que pour l'instant la Société des Nations ne joue pas, ne contribue nullement à débarrasser l'Europe de l'exécration malaise dans lequel elle se débat. L'Europe est sans boussole. Le but essentiel de la Société des Nations est de donner une boussole. Dans le cas présent, tout le monde attend. Elle attend aussi.

Il ne faut pas trop rire de l'invention de la Société des Nations en soi. En 1918 elle correspondait à un besoin. Il fallait trouver quelque chose pour remplacer l'ancien ordre européen détruit. Les gouvernements alliés, tout entiers à leurs offensives militaires, ne voulaient pas y songer. Quand M. Stéphen Pichon en parla à Clemenceau, celui-ci le foudroya d'un regard en lui répondant : « Je fais la guerre ». Ainsi quand la guerre fut finie rien n'était préparé. On ne pouvait pas décemment demander un plan constructif à M. Lloyd George. M. Lloyd George, de sa vie, n'a jamais fait que détruire. Alors le docteur Woodrow Wilson s'en mêla et apporta son évangile en quatorze points avec sa Ligue. Les Etats-Unis furent les premiers à s'en détacher, mais l'Europe s'en saisit comme elle put, parce qu'il fallait tout de même en finir et parce que les électeurs attendaient. C'est ce qu'on appela l'organisation de la Paix.

Ici encore je demande la plus grande indulgence pour ces bons visionnaires qui rédigèrent, dans l'huis clos de l'*Hôtel Crillon*, la Charte du monde nouveau. Leurs intentions étaient bonnes et leur but très haut. Ils voulaient faire ce que les hommes de leur temps, ne faisaient pas à leur place. Ils voulaient faire la paix. Seul leur orgueil était à la mesure de leur bonne volonté et on s'aperçut bientôt que leur vanité était aussi grande que leur orgueil. Par surcroît, c'étaient des juristes et des protestants. Les Latins y prirent bien une part, mais les rédacteurs les plus influents du Pacte furent MM. Cecil Hurst, Robert Cecil et Hunter Miller. Ce dernier est Américain et ne connaît de la Salente nouvelle que son invention. Mais les deux autres y demeurèrent et y sont encore. Ces chevaucheurs de nuées établirent en dogmes tous les principes de la propagande alliée pendant la guerre.

Ces principes étaient essentiellement dangereux. Ils consistaient en quelque sorte à opposer les démocraties aux rois et aux dynasties. (On ne parlait pas encore de dictateurs.) C'est au nom de ces idées-forces, chères à Clemenceau et à Lloyd George, que furent soulevés et encouragés les Tchèques, les Slovaques, les Croates, et tous les peuples qui composent aujourd'hui la Petite-Entente, cet heureux euphémisme que n'a d'autre objectif efficace que

Grande Maison de Blanc

RUE MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

Utilisez notre formule nouvelle

Achetez nos Tissus

NOUS VOUS CONFECTIONNERONS :

UNE ROBE

POUR

60 francs

UN MANTEAU

POUR

95 francs

FAÇON IMPECCABLE

CHAMPAGNE	CHAMPAGNE
 HEIDSIECK Maison Fondée en 1785 KUNKELMANN & C ^e Succ ^{rs}	 PIPER-HEIDSIECK Ancienne Maison HEIDSIECK fondée en 1785 KUNKELMANN & C ^e Successeurs
REIMS, FRANCE	REIMS, FRANCE

AGENCE GÉNÉRALE : 60, BOUL. ANSPACH, BRUXELLES — Tél. 11.48.26

OSTENDE - DOUVRES

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship « Prince Baudouin »
vous émerveillera.

LES DENTIFRICES DE MALTE

FABRIQUÉS D'APRÈS LES ANCIENNES FORMULES
DES CHEVALIERS, RETROUVÉES GRÂCE À UNE
CORRESPONDANCE PRIVÉE,

SONT TOUJOURS EMPLOYÉS AVEC PLAISIR PAR
LES PERSONNES QUI APPRÉHENDENT DE SE BROSSER
LES DENTS EN UTILISANT UN PRODUIT DENTIFRICE.
À BASE D'EXTRAITS NATURELS DE PLANTES, ILS
SONT GARANTIS NON TOXIQUES TOUT EN ÉTANT
D'UNE HAUTE VALEUR ANTISEPTIQUE ET TONIFIANTE

ECHANTILLON GRATUIT
SUR DEMANDE ADRESSÉE À

A. P. F., 163, RUE ÉMILE FERON, BRUXELLES

ÉTABLISSEMENTS

BOIN-MOYERSON

SOCIÉTÉ ANONYME
Maison fondée en 1858

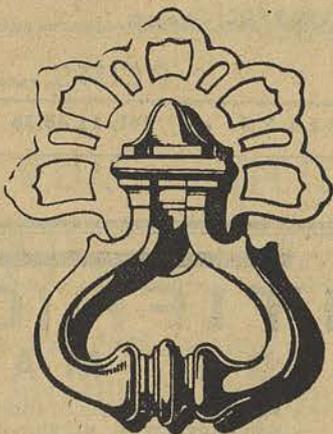
142, Rue Royale, BRUXELLES

Réductions de 20 à 30 %

LUMINAIRE en tous styles



FERS FORGES d'intérieur
BRONZES D'ART
CUIVRERIE de BATIMENT



FOURNISSEURS DES PALAIS ROYAUX ET DE L'ÉTAT

ATELIERS : 24, rue d'Albanie

Avant d'acheter
des cigares

adressez-vous à la Maison

A. ZABIA

24, rue du Musée
Place Royale
Bruxelles

vous y trouverez
des assortiments très réussis en Cigares de La Havane
Cigares de la Jamaïque
Cigares des Iles Canaries
et Cigares du Pays

de tenir enchaînées l'Autriche et la Hongrie actuelles. Le président Masaryk et M. Benès promènèrent ces idées par le monde et comme l'idée de Bohême est liée à celle de l'hérésie, sous la menace de la contre-réforme, la Ligue des Peuples se devait d'être anti-Habsbourg. Dans toute l'Allemagne, les trônes s'effondrèrent. Il y eut même une petite révolution à Luxembourg, une révolution de quarante-huit heures, très bien raconté par Luc Hommel et qui aboutit à l'abdication de la charmante grande-duchesse, heureusement remplacée par sa sœur. A Paris on criait *Bravo... bravo*. Le roi Albert était très inquiet de cette hécatombe. De son observatoire de Lophem, il regardait avec méfiance cette guillotine fonctionner. Au directeur du *Journal de Genève*, qui venait le mettre au courant, il demanda des nouvelles du roi de Wurtemberg. « Il a simplement démissionné », répondit M. Chapuisat, toujours très bien informé des choses d'Allemagne. « Ah ! dit le Roi avec dégoût, comme on démissionne d'un conseil d'administration ? » Cette tornade ayant agi, on fit la paix.

Jamais aucune paix ne fut plus dangereuse, parce qu'elle était conçue, non pas en vue de l'ordre européen, mais sous le signe de la vengeance. C'est la *vindicta* qui poussa les auteurs de Saint-Germain, de Trianon, et de Neuilly, à imposer, non pas des traités, mais des verdicts et à morceler l'Europe des Habsbourg, sans toucher à l'unité allemande, qui apparaissait alors sous le signe de la social-démocratie du sellier Hébert et de Breitsheid. Ainsi la Société des Nations fut une maison bien à gauche. Si puéril que cela puisse paraître, on y fut plus ou moins ardent selon qu'on était plus ou moins démocrate, et réciproquement.

On en vint ainsi à l'affaire italienne. Depuis longtemps les zélotes de Genève trouvaient la compagnie des délégués fascistes insupportable. Déjà à Locarno M. Vandervelde avait créé un incident en refusant de serrer la main à M. Mussolini, incident immédiatement exploité par la presse rouge de tous les pays. M. Mussolini, entraîné dans une dangereuse entreprise africaine, rompit les ponts avec une dureté que pour ma part je ne comprends pas. Mais la joie des vrais Genevois fut sans bornes. Toute l'Eglise laïque et républicaine internationale partit pour une colossale croisade d'autant plus ardente que le pape rouge, M. Litvinow avait été introduit dans la place par les soins des partis de gauche en France, et de M. Benès.

* * *

Nous en sommes encore là. L'Angleterre, minée par le pacifisme, s'est embarquée dans cette aventure, espérant ainsi mettre au service de la Paix les forces des autres puissances, selon un rite et une tradition séculaires chez elle. La machine des sanctions s'est mise en mouvement, non tellement contre l'Italie mais contre le fascisme. Personne, dans le camp des gauches, ne songea que peut-être l'Abyssinie était un Etat féodal et mérovingien. La Ligue des Peuples fonctionnait. Et elle fonctionnait contre le fascisme. Tout y était. Pour la cause de la Paix on fut à deux doigts de commencer une guerre effroyable.

C'est ce qu'oublie M. Robert de Traz. Quand l'Alliance des Rois se réunissait à Vérone, on faisait emporter la redoute du Trocadéro, elle ne risquait pas grand-chose. La guerre d'alors mobilisait quarante mille hommes. Aujourd'hui pour un rien l'Europe peut prendre feu. Alors ce sera quarante millions d'hommes, et la Ligue des Peuples, avec son article 16, peut devenir une effroyable machine de guerre.

CH. D'YDEWALLE.

Badio, l'éléphant⁽¹⁾

CHAPITRE XIV

Je m'en vais vous raconter maintenant comment mon camarade « Benge » souffrit du must. Cette étrange folie, qui nous saisit parfois, nous rend méchants et nous incite à commettre des actes contraires à notre caractère doux et pacifique.

Depuis quelques jours Benge ne mangeait plus. Au repos il ne se balançait plus. Sa peau avait pris une vilaine teinte de poussière et son œil avait une fixité étrange. De ses glandes temporales suintait continuellement un liquide visqueux. J'entendis le jeune blanc dire aux cornacs de faire bien attention, car Benge allait traverser une crise de « must ». Ils avaient tous l'air de savoir à quoi s'en tenir. Une atmosphère de défiance et de prudence s'établit autour de l'éléphant malade. Un joli poste à un coude de la rivière Lindi devait nous offrir quelques jours de calme pour permettre à Benge de passer agréablement sa crise de « must ».

Quand nous fûmes alignés à l'entrave pour notre première nuit à Bengamissa, Koseka-Mingi vint nous dire bonsoir. Il portait une chemise kaki ouverte, à manches très courtes. Je vis bien que l'état de Benge l'inquiétait, il s'arrêta devant le malade, lui parla doucement et lui tendit des boules de pâte de manioc. Mais Benge les flairait du bout de la trompe, sentait le médicament qu'elles renfermaient et les saisissait pour les jeter loin de lui.

Koseka-Mingi commit alors une imprudence; il s'approcha tout contre Benge et tenta de lui introduire une boule de manioc dans la bouche. L'œil de Benge devint mauvais. Soudain, il bouscula le jeune blanc et lui allongea de côté un terrible coup de pointe. Koseka-Mingi fut projeté à terre et se releva fort pâle; une large blessure saignait à son bras nu. Benge avait des pointes fines comme des poignards à leur extrémité.

Le gardien du parc à éléphants était accouru; la nouvelle se répandit que Koseka-Mingi était blessé. Les soldats et les cornacs arrivèrent de toutes les directions. Le jeune blanc s'était bandé le bras avec son mouchoir qui devint tout rouge. Il y avait grand conciliabule au centre du parc. Je compris que les choses allaient mal tourner pour Benge. Déjà des rouleaux de cordes étaient apportés. On planta dans le sol devant et derrière le malade de gros pieux que l'on battit très profondément dans la terre. Benge, inquiet, suivait avec agitation ces étranges préparatifs. En un tournemain, des amarres puissantes arrimèrent les pattes de derrière de l'éléphant à ces pieux. On profita de ce qu'il s'agitait pour lui passer de gros nœuds coulants aux antérieures. Un cornac lui sauta sur la croupe, par derrière.

Benge se secoua furieusement, mais l'homme collait comme une tique. Vingt noirs se mirent à tirer sur les pattes de devant. Et Benge, retenu par les pattes de derrière fut écartelé et son ventre toucha terre, une autre corde tomba avec son nœud coulant, comme un serpent, sur la tête de l'éléphant, la tête prise sous les gencives des défenses, et derrière la nuque fut aussitôt tirée en arrière, vers la droite, et Benge bascula sur le flanc. Vingt hommes encore s'étaient jetés sur lui. Sa trompe fut saisie dans un long anneau de cuir et maintenue allongée.

Koseka-Mingi s'amena, armé d'une petite scie à métaux, il prit des mesures sur les défenses de Benge. Il y eut un bruit lancinant et aigu, quelques instants après, Benge était amputé

1) Voir la *Revue catholique* des 13, 20 mars et 3 avril.

d'un long bout de défense de chaque côté et délié de ses liens. Il se redressa entre ses chaînes, tout tremblant. Il passait sa trompe sur ses moignons de défenses. Il semblait profondément humilié. Il regardait Koseka-Mingi avec rancune.

Nous suivions tristement cette scène. Une telle action de la part de Koseka-Mingi nous montrait encore une fois que les hommes sont nos pires ennemis. Cela nous rappelait trop l'intérêt monstrueux et mortel que les humains portent à notre ivoire, intérêt qui donna naissance à ces hétacombes où nos pères périrent en si grand nombre, que les beaux porteurs d'ivoire ont entièrement disparu du Congo. La vengeance de Bengé ne devait pas tarder à éclater. Deux jours plus tard, Atuluka, le cornac de notre camarade, était rentré dans le carré des éléphants au pâturage; à l'heure du bain, il appelait son éléphant, mais ce dernier s'était caché sous un amas touffu de lianes et, invisible, il attendait; Atuluka, sans défiance, passa près de lui sans le voir. Soudain Bengé chargea, renversa Atuluka et tenta d'embrocher le nègre à ses pieds. Mais ses pointes tronçonnées ne lui permirent que de casser une côte et la clavicule du cornac.

Les cris d'Atuluka avaient attiré les autres cornacs; une pique siffla entre les branches et vint se planter à la naissance de la trompe de Bengé. Un barrissement déchirant, une seconde d'hésitation et l'instant que Bengé mit à se ressaisir sauva la vie d'Atuluka. Le soir, le chef des gradés portait une carabine en bandoulière; je crus que les choses allaient tourner au tragique. Bengé s'était encore laissé ramener au carré sans résistance, mais ses tempes suintaient toujours et son œil était devenu sournois. Le jeune blanc vint nous dire bonsoir comme d'habitude, mais il était monté, cette fois-ci, sur cet engin bizarre et ridicule appelé bicyclette. Il avait dû emprunter cet instrument à un des blancs du poste. Il s'arrêta devant la litière de Bengé, dont l'état l'inquiétait de plus en plus; il tenait l'instrument bizarre d'une main. La vue de la bicyclette rendit Bengé complètement fou; il se jeta en avant, et ses chaînes éclatèrent comme des élastiques; il se précipita sur Koseka-Mingi. Je crus que la dernière heure du blanc avait sonné. Heureusement qu'il tenait la bicyclette entre lui et l'éléphant furieux. Au moment où Bengé allait le saisir par la tête, il jeta l'engin dans les pattes de l'éléphant et détala avec une surprenante rapidité. Pendant ce temps, Bengé avait piétiné une roue et un fil d'acier avait pénétré dans la plante de son pied. Sa fureur alors ne connut plus de bornes et se concentra sur la pauvre bicyclette. Je n'essayerai pas de décrire ce qu'il en advint: elle fut pliée, dépliée, étendue, recroquevillée et finalement éparpillée dans toutes les directions, et Bengé, libre de toute entrave, prit la forêt.

Tout cela s'était déroulé si vite que personne n'avait pu intervenir. Le jeune blanc revint en souriant, mais son visage avait la couleur de la farine de manioc. Ce n'est que quatre jours après qu'un Bengé étrange nous revint. Il était calme, ses tempes ne suintaient plus, son œil était redevenu bon et sa peau avait repris une belle couleur d'ardoise mouillée. Le « must » était passé. Il engloutit trois paniers de carottes de maïs. Mais les hommes étaient toujours prêts à se sauver au moindre geste imprévu qu'il esquissait. Koseka-Mingi était heureux et l'atmosphère se détendit. On devait parler longtemps autour des feux, le soir, des exploits de Bengé. Les hommes sont des êtres bizarres. Ils aiment le danger et tout ce qui les secoue. Bengé semblait avoir gagné dans l'estime de tous. Il n'était pas jusqu'à son cornac qui ne fût fier de conduire un pareil éléphant. Nous reprîmes la route vers le Sud et vers de nouvelles aventures.

CHAPITRE XV

La nuit jouait dans la forêt, mille insectes crissaient. Mille crapauds martelaient de leurs grelots métalliques les sous-bois sonores. Des lucioles voletaient sous les branches comme des étincelles. Un paresseux hululait sa plainte monotone. Les cinq éléphants non attelés qui marchaient en tête avaient levé la trompe dans la même direction. Une lanterne tremblait devant eux: « Mbongo na Nzamba ». — « Les Eléphants de la forêt » : « Les Eléphants sauvages ».

Je traînais le premier chariot avec Yunga et c'était mon cornac qui venait de parler à son voisin, en indiquant la même direction que les trompes levées des éléphants. A mon tour, je pris le vent. Le fumet d'un grand troupeau me remplit la trompe. Le ronflement sourd que l'inquiétude provoque chez nous à la naissance de la trompe naquit et s'enfla dans la colonne. Le jeune blanc lança des injonctions aux cornacs et aux soldats. La grande lampe s'alluma. La forêt autour de nous s'animait. Des craquements puissants retentissaient à notre droite. La caravane insensiblement s'était arrêtée.

Une agitation qui frisait la panique s'empara des éléphants de tête. Les freins des chariots furent serrés à bloc et d'énormes pierres vinrent caler les roues. L'on pouvait déjà distinguer par endroits des pans de forêt secoués et agités. Les femmes et les enfants des cornacs s'étaient réfugiés sous les chariots. Les cinq éléphants de tête furent soudain refoulés en désordre sur notre groupe. Ils semblaient terrorisés. Je fus pris moi-même d'une irrésistible envie de fuir, mais mon chariot était lourd et immobile comme un roc.

Koki, notre petit chien, retroussait les gencives, hérissait les poils de son dos et la queue serrée entre les cuisses il suivait le jeune blanc. Ce dernier et un soldat, la carabine à la main, se faufilaient entre les cinq éléphants terrifiés qui barraient la piste.

Puis, je vis sortir de la forêt, à vingt pas devant la colonne, un géant comme une montagne, un vieux mâle éléphant; deux tours d'ivoire descendaient de sa tête vers le sol. Il avançait rapidement suivi d'un troupeau innombrable. Le jeu des ombres en faisait des monstres. Le patriarche ainsi au milieu de la piste s'arrêta comme pétrifié; tout le troupeau l'imita, les trompes tendues vers nous. Le mélange de nos fumets et de celui des hommes et surtout le spectacle de ces éléphants montés par des noirs sous les rayons d'un feu éblouissant, tout cela dépassait l'entendement des éléphants sauvages.

J'entendis alors, à ma stupeur, une voix claire que je connaissais bien et qui disait: « Allons, mon vieux Koki, vas-y. » Puis un jappement suivi de la course d'un chien sur la limonite. Je crus alors que toute la forêt s'écroulait; des arbustes s'affaissaient, des branches éclatèrent avec des détonations entremêlées de barrissements stridents. Je vis une bousculade de corps et de têtes immenses. Le sol tremblait et une trouée s'ouvrit dans la végétation dévastée, comme sur le passage d'un cyclone. Les éléphants sauvages détalaient comme s'ils étaient poursuivis par le génie des tornades.

Mais ce qu'il y avait de pénible pour notre race dans cette histoire, c'était Koki. Il revenait l'air arrogant, le poil hérissé; il nous jeta un regard protecteur. Nous continuâmes notre route rassurée, mais humiliés dans le fond.

CHAPITRE XVI

Notre longue pérégrination touchait à sa fin. Nous approchions de la mère de toutes les rivières. Déjà dans le lointain des toits aigus et des pylônes qui jaillissaient d'une palmeraie annonçaient

les faubourgs d'un grand village des blancs. Cette proximité exaspérait notre chef de caravane. Ses traits étaient crispés. Il ne voulait à aucun prix entrer dans cet antre, comme il l'appelait, sans avoir l'air d'être en règle. Il profita de la soirée pour faire l'inspection des éléphants, des harnais, du matériel, des uniformes. Il comptait et recomptait, tout semblait manquer. Il criait de gros mots, et attrapait les gradés : ceux-ci, à leur tour, injuriaient les hommes : ces derniers se rabattaient naturellement sur nous.

Puis Koseka-Mingi, qui ne méritait plus du tout son surnom, se mit à une table branlante devant sa hutte, sous sa lampe à essence. Il fit sortir d'une malle en fer un tas de papiers et il se mit à faire d'autres papiers en grand nombre. Il grattait avec fureur ; une nuée d'insectes divers s'acharnaient à l'interrompre ; finalement un coup de vent sournois éparpilla cette pile de paperasses dans le village. Je vis que la fureur de Koseka-Mingi touchait à son paroxysme. C'est ce moment qu'avait choisi un vieil indigène pour s'approcher de la table, afin de parler au blanc. Il attendit un peu, mais il tenta d'attirer l'attention de l'écrivain ; il toussa, mais inutilement ; il toussa de nouveau et plus fort, toujours en vain ; finalement il s'enhardit et se plaçant devant la table il éleva la voix. Koseka-Mingi leva la tête ; alors l'indigène d'une voix lamentable se mit à bêler quelque chose, et tendit un œuf, un seul œuf, à Koseka-Mingi ; il venait lui vendre un œuf.

Koseka-Mingi bondit sur ses pieds, geste qui renversa la table, il saisit l'œuf et l'écrasa sur la tête du noir ; ce dernier s'était retourné pour détalier : un magistral coup de pied bien placé le mit instantanément en mouvement. Puis le blanc se remit à écrire. Cette étrange besogne dura une grande partie de la nuit. Ni Esimala, ni Koki, ni personne ne purent approcher la pile de paperasses. Koseka-Mingi montrait les dents comme un chien hargneux.

Nous ne devons pas pénétrer de sitôt dans la cité. Nous attendîmes même plusieurs jours à la porte de ce sanctuaire avant que tout fût en règle pour notre entrée triomphale. Les hommes de la caravane étaient de plus en plus agités et du haut des termitières ils se montraient du geste la ville mirifique, le paradis terrestre des blancs. Enfin l'autorisation arriva sous la forme d'un ordre écrit. Un steamer nous attendait, disait-on, sur la rive droite du fleuve, pour nous transporter tous de l'autre côté, dans un important camp militaire.

En grande pompe, nous levâmes le camp. Le convoi était splendide, tout brillait, tout était propre et les hommes au pas marchaient en silence ; nous balancions allégrement la trompe et nous fîmes notre entrée dans la ville.

Des maisons blanches innombrables s'alignaient à l'ombre des palmiers, d'autres se cachaient dans des bosquets d'ibiscus, de flamboyants et de kamnas. Un réseau inextricable de chemins se croisaient en tous sens entre ces jardins, mais les chemins étaient déserts et le soleil dardait ses regards brûlants sur nous. Nous ne vîmes personne. Ça et là quelques chiens apeurés longeaient les trottoirs. Deux ou trois Européens engoncés dans des costumes blancs apparurent entre les palmiers et disparurent ; ils étaient raides comme s'ils avaient avalé un manche de lance.

Cette impression désertique s'accrut quand nous nous perdîmes dans la ville. Notre chef, qui semblait ne pas connaître le chemin, cherchait en vain un être pour se faire indiquer la route. Après avoir erré d'une façon incroyable d'une rue à l'autre, nous aboutîmes par hasard à la rive, mais très loin du port. Il nous fallut revenir et longer la berge. Le fleuve coulait majestueusement à nos pieds. Des tampons d'écume venus des chutes en amont indiquaient que cette majesté avait dû être rudement

secouée sur les rocs des falls. Enfin, nous vîmes à quai un grand bateau flanqué de deux barges. Lui aussi semblait délaissé.

La caravane devenue poussiéreuse et fatiguée s'arrêta à hauteur des flancs du navire. Koseka-Mingi chercha le capitaine. Il n'était pas là. Seuls, deux matelots noirs nonchalants sommeillaient sur les écoutilles. Ils ne savaient pas où était le capitaine, ils ne savaient rien du reste et avaient l'air abrutis. Les hommes du convoi s'assirent sur la rive, les éléphants dételés descendirent vers l'eau avec circonspection en lorgnant le bateau.

Le capitaine s'amena quand on désespérait de le trouver. Il ne savait pas qu'il devait embarquer des éléphants ; on ne lui avait rien dit, et il semblait ahuri. Koseka transpirait à grosses gouttes et perdait son calme. Il partit en courant chercher l'homme des transports. Ce dernier aussi était parti. Où ? Nul ne le savait. Il allait peut-être revenir dans une heure, disait un lymphatique clerc noir, mais ce dernier n'en était pas sûr.

Nous attendîmes. Deux heures s'écoulèrent ; l'homme des transports vint enfin ; il ne savait rien lui non plus ; on ne lui avait rien dit ; il était très étonné, il n'avait pas de matériel d'embarquement, il pensait que ce serait impossible.

Le capitaine, l'homme des transports et Koseka-Mingi discutèrent indéfiniment sur le pont du bateau ; ils levaient les bras à tour de rôle avec découragement. Ils finirent par tomber d'accord pour faire venir sur la passerelle trois bouteilles de bière Becks bien glacées. Nous attendîmes. Ces trois bouteilles furent bientôt suivies de trois autres bouteilles, apportées dans une serviette par un boy. La passerelle devenait bruyante. Les trois hommes blancs s'assénaient de grandes claques sur les cuisses et riaient à gorge déployée, et nous attendions toujours.

Le temps n'a guère d'importance dans nos pays : il est long et indéterminé comme les distances. Les trois hommes blancs étaient devenus maintenant de grands amis et se livraient à des confidences ; ils descendirent complètement changés, l'air jovial, ils semblaient prêts à soulever des montagnes. Un coup de sifflet strident suivi de quelques rugissements fit surgir de tous côtés un équipage affairé. L'homme des transports, le casque sur le fond de la tête, faisait de l'équilibre sur la planche branlante qui reliait le navire à la rive. Il manqua même tomber à l'eau. Il revint des hangars de transports avec tout un personnel chargé de cordes et de câbles.

Koseka-Mingi d'une voix électrique avait mis tout le personnel du convoi en mouvement. Sur ses ordres, Younga, la plus lourde de nous, fut acheminée contre le flanc du steamer. Les cornacs passèrent une corde autour des épaules de l'éléphant, une autre autour du ventre, suivie d'une autre plus en arrière et ainsi de suite jusqu'à ce que la bête fût ficelée comme dans un filet aux larges mailles et dont la boucle énorme se fermait sur son dos entre les mains du cornac. Un long bras en fer se détacha lentement du mât du navire et vint surplomber l'éléphant. Un crochet descendit du bras pour s'encaster dans la boucle du filet. Un cri vint de la passerelle : « Ça y est-il ? » Un cri rebondit de la rive : « Allez-y. » Puis, un bruit infernal à l'avant du navire, un jet de vapeur et le bras se leva. Younga leva la queue et tenta de fuir, mais il était trop tard, le bras la tenait.

Alors, chose invraisemblable, Younga monta dans les airs, comme un oiseau. Elle eut beau barrir et faire semblant de galoper dans le vide, elle montait. Tous les visages la suivait avec inquiétude et admiration ; mais la peur et la tension des cordes avaient liquéfié tout son intérieur, et soudain un jet brûlant, puissant et gros comme une jambe d'éléphant s'échappa de dessous sa queue avec des bruits de tonnerre sur la foule qui émit un hurlement de dégoût. Le bras de fer tourna lentement autour du mât et Younga, continuant à asperger la foule, vint surplomber une des barges, puis le bras laissa descendre Younga

dans la cale béante; l'on ne vit bientôt plus qu'une trompe affolée qui s'agitait au-dessus de l'écouille. J'ai oublié de vous dire que le cornac était resté perché pendant toute l'ascension sur le dos de son éléphant et qu'il était devenu gris de peur.

Cette expérience fantastique fut répétée pour chacun de nous. Nous étions finalement serrés les uns contre les autres dans une grande cale en fer. Seules nos trompes nous permettaient un contact avec l'extérieur et même avec les jambes des marins de l'équipage qui se promenaient sur le pont, au-dessus de nous. Mais ils se sauvaient comme des singes avant que nous ayons pu les attirer à nous.

Pour ma part, mes impressions d'ascension furent plutôt pénibles. J'avais instantanément contracté une colique monstre, et je m'étais blessé la trompe en essayant d'arrêter au passage un mécanisme infernal à l'avant du navire et qui, je le soupçonne, était la cause de mon ascension dans les airs. Nous étions donc côte à côte dans la cale et nous attendions la suite. Elle s'amena sous la forme d'une avalanche de bananes, signe manifeste de satisfaction chez nos transporteurs.

Quelques instants de calme suivirent. Puis le steamer émit un barrissement géant et des bruits infernaux s'élevèrent de tous côtés, accompagnés de coups de sifflet. Le ciel se mit à tonner au-dessus de nos têtes et l'eau vint frapper avec force les flancs de notre barge. Nous traversions le fleuve.

Je pense qu'il est inutile de décrire la façon dont nous fûmes débarqués à quai; ce fut la même plaisanterie qu'à l'embarquement. Cependant il y eut un incident de plus. Bengé resta le dernier dans la cale et ne voulut pas se laisser ficeler, il chargeait et poursuivait avec acharnement les hommes qui étaient descendus près de lui. On les voyait remonter précipitamment comme des souris sur les échelles, poursuivis par une trompe menaçante. Heureusement pour eux, les cales communiquaient entre elles par des trous suffisamment petits pour gêner Bengé dans sa poursuite. Une vraie chasse à courre avait lieu dans les flancs de l'énorme barge. De temps à autre une planche ou un morceau d'échelle était expulsé puissamment par les écouilles dans le fleuve. Ce n'est que harassé par les émotions et la fatigue qu'il succomba; pendant un instant d'apathie il fut ficelé et extrait de la cale.

CHAPITRE XVII

Notre stage à la troupe fut une période de calme pastoral, malgré les baïonnettes, les fusils, les sabres, les crépitements des mitrailleuses.

Les camps sont des centres de travaux débonnaires et paisibles. Je n'ai jamais vu autant d'enfants, de danses, de chants et de champs que parmi ces collectivités belliqueuses. De prime abord, on nous vit arriver d'un œil assez étonné, sceptique même; mais quand blancs et noirs se furent rassasiés de notre image sous toutes les coutures et à toutes les heures du jour, on nous oublia, nous disparûmes du domaine de l'extraordinaire, nous devînmes une partie intégrante de la vie du camp. Mais bientôt le potager des blancs devint excellent. Nous fournissions cinq tonnes de fumier par mois.

Les constructions du camp prirent un regain d'activité; nous apportions des grumes énormes à la scierie et nous remplacions des compagnies entières au transport de matériaux. La nourriture des soldats s'améliora, car nous défrichions, labourions et hersions des hectares et des hectares autour du camp. On alla même jusqu'à se disputer nos services pour telle ou telle lourde besogne.

Notre régime s'améliora; nos cornacs étaient devenus des militaires et nous aussi. Nous défilions en rangs, nous portions des caisses de munitions, nous n'entendions que des commandements et nos têtes étaient farcies d'histoires de soldats. A ce

propos, ce que nous entendions raconter sur les divers occupants du camp était inouï, surtout la nuit, auprès du feu des sentinelles de garde. Rien que les surnoms des blancs vous en donneraient une légère idée. Par exemple : « Sani na motu » : « l'assiette sur la tête », c'était le sobriquet d'un gros officier chauve. « Sopo na poscho » : « le ventre d'une semaine », c'était le nom d'un officier particulièrement bien portant. « Ndete na koti », « le portemanteau » : un adjudant maigre et bilieux. « Molangina biélé », « la bouteille à bière » : c'était un officier très amateur de bile en bouteille, autrement dit de bière Becks.

Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que lorsqu'un de ces messieurs demandait aux soldats d'un ton bon enfant : « Quel est donc mon surnom ? » Tu peux le dire, je ne me fâcherai pas, on lui répondait de l'air le plus innocent du monde : « Nous t'appelons « le Lion » ou « l'Homme qui est craint » ou encore « l'Elégant », et satisfait, même fier, le blanc s'en allait raconter cela aux autres. Nous regardions, nous écoutions, mais ne disions rien.

Les fourrages plantureux et le travail bien réglé nous engraisaient; nous étions de bonne humeur et les jours s'enfilaient innombrables sur le filin du temps. Mais c'est de cet état de demi-félicité, de cette vie facile que germa dans mon gros cœur d'éléphant la nostalgie de la liberté. Mes chaînes me gênaient plus que de coutume, le poids et la pique de mon cornac m'irritaient. Je m'ennuyais au carré des pâturages. Je connaissais toutes les herbes et toutes les feuilles de la région, leur goût devenait insipide. La nuit, je rêvais des grandes savanes, des marais de papyrus, des collines du nord et des forêts.

Les hommes ne m'intéressaient plus à force de les côtoyer; je voyais qu'ils se ressemblaient tous, par leurs travers surtout. Ils étaient tous égoïstes. Ceux qui se disaient les plus civilisés apprenaient aux autres à devenir malheureux. Ils ne pensaient qu'à travailler pour gagner de l'argent. Et cet argent, que pouvaient-ils bien en faire? C'est une chose qu'un éléphant ne saura jamais, heureusement. Mais je sentais bien que l'argent traînait après lui l'envie et l'ennui. Des pensées de fuite hantaient mon cœur. Je dirigeais souvent ma trompe vers le nord, dont le vent semblait m'apporter les parfums de mon pays.

CHAPITRE XVIII

Un dernier voyage vint interrompre le cours de mon spleen. Nous n'étions point destinés à rester avec les soldats. Nous fûmes un jour réembarqués sur un steamer, mais avec moins de péripéties cette fois. Le bateau était grand et nous dûmes simplement monter dans l'entrepont.

On nous avait aménagé là, une petite brousse en miniature. Des parois tapissées de branches de palmiers et une épaisse litière de feuillage sous nos pieds formaient une vraie cage de verdure. Nous étions quatre à partir pour cette nouvelle destination. Par les côtés de notre cage, en écartant un peu les branches avec la trompe, on apercevait le fleuve avec ses rives. De gros câbles d'accès se glissaient comme des barreaux entre les palmiers pour nous enlever l'envie de plonger dans la rivière. Dès que le bateau quitta le quai, une brise légère vint nous caresser et nous glissâmes sur l'eau dans le sens du courant.

Trois jours durant, des îles innombrables défilèrent sous nos yeux et parfois des îles flottantes qui dérivèrent avec nous. Quand nous approchions très près des berges, l'on voyait des singes secouer les branches au-dessus de l'eau, ou un gros crocodile qui se chauffait sur un banc de sable. A la tombée du jour on accostait à un poste à bois. Et dès que les crapauds commençaient leur concert, et les moustiques leur sarabande, l'équipage chargeait le bois que notre bateau allait manger le lendemain. Quand le quatrième matin du voyage commença, on nous débar-

qua sur une rive noyée dans une forêt de palmiers. Nous ne devions plus voir que ces arbres-là pendant de longs mois.

Après une nuit de repos, nous nous acheminâmes vers l'intérieur des terres et pendant deux étapes nous ne vîmes que des palmiers. Nous croisions par instants de lourds camions chargés de fruits rouges, fruits du palmier. Vers la fin d'une matinée accablante de chaleur, nous arrivâmes à destination. Un cirque de hautes collines boisées enfermait à nos pieds une cuve immense où semblaient bouillir mille palmiers. Ça et là quelques toits rouges en tuiles, un camp de travailleurs, une usine en fer sale et fumeuse, voilà en quelques traits notre nouveau séjour. Notre besogne consistait à tenter de remplacer les camions dans le transport des fruits rouges. Les lourds régimes de ces fruits étaient coupés par les indigènes au haut des palmiers et rassemblés aux carrefours des pistes, et nous venions régulièrement les chercher pour les transporter à l'usine. Cette dernière engloutissait les noix palmistes par milliers, les digérait, puis vomissait de l'huile rouge dans des barriques, que des pirogues emportaient par la rivière vers quelque destination inconnue.

Tout ceci paraît simple; en réalité, c'était effrayant. C'est là que j'ai vraiment compris la misère des hommes. Depuis le grand chef blanc qui dirigeait l'exploitation jusqu'au simple coupeur de fruits, cet indigène Topoke qui grimpait avec sa machette détacher les régimes aux cimes des palmiers, eh bien tous ces gens-là étaient fous. Il y avait autour de cette usine des ingénieurs, des médecins, des mécaniciens, des milliers et des milliers de travailleurs, et tous ces malheureux ne pensaient qu'à l'huile : la qualité de l'huile, la quantité d'huile, le prix de l'huile. Il y en avait qui se tuaient à la besogne pour l'huile. Mais quelle vertu étrange avait donc cette huile? Parfois j'en prenais sur ma trompe. Elle était fade et n'avait même pas cette saveur du fruit rouge que nous croquions sous les palmiers.

La lumière cependant filtra lentement dans mon lourd cerveau de pachyderme, Je pris conscience qu'un triste aspect de la misère des hommes m'échappait et à force d'observer je compris : derrière l'huile il y avait autre chose, il y avait « l'argent ». L'argent, c'était l'esprit tout-puissant de l'huile et toute cette région en fièvre était l'esclave de cet esprit. Nous en étions les esclaves aussi, cela va de soi. Il m'est difficile, à moi, éléphant, de vous exposer la raison de cet esclavage, mais je m'en vais vous expliquer ce que j'ai cru comprendre. En général, les noirs semblaient se moquer de l'esprit argent. Ils ne s'habillaient qu'à peine, ils mangeaient ce que le sol leur distribuait abondamment, comme à nous. Leurs danses, leurs chants et leurs chasses ne coûtaient rien. Ils achetaient leurs femmes avec des lances, des couteaux, des chèvres, des poulets ou autres agréments de la vie.

Alors, comment devinrent-ils esclaves de l'argent?

Ils le devinrent grâce à la malice des blancs. Ces derniers possédaient ce vice, cet amour insensé de l'argent à un tel degré qu'ils ne pouvaient se résigner à ne pas l'inculquer aux autres. Pour cela, ils allaient jusqu'à faire venir de chez eux des étoffes criardes, des objets brillants et inutiles, des ustensiles de mauvaise qualité. Et ils persuadaient aux indigènes qu'ils avaient besoin de ces futilités. Mais ils ne leur cédaient ces objets que pour de l'argent. Ce qu'il y avait encore d'incompréhensible pour moi, c'est que les blancs eux-mêmes donnaient cet argent aux noirs. Je restais perplexé. Je réfléchis et je compris : pour recevoir cet argent, les noirs devaient d'abord couper les fruits. Au début, les objets brillants et inutiles et les instruments de mauvaise qualité intéressaient peu les noirs et leurs femmes. Les indigènes coupaient donc peu de fruits, mais on leur donnait beaucoup d'argent. Puis les femmes petit à petit prirent goût aux loques criardes et aux objets brillants. Alors les noirs durent couper beaucoup de fruits et ne reçurent plus autant d'argent, mais le mal était fait : l'esprit argent avait ensorcelé les noirs. Ils finirent par couper tellement de fruits qu'ils n'eurent plus le temps de manger et de vivre. Ils devinrent bientôt aussi malheureux que nous, pauvres bêtes de somme qui travaillons pour rien, et plus ils coupaient, plus l'esprit argent se dérobaît; plus il se dérobaît, plus les noirs en avaient soif, et le bonheur disparut de cette région maudite.

Quand nous fûmes bien habitués à notre travail de transport, on recruta de nouveaux cornacs parmi les hommes de la région. Et les anciens conducteurs nous quittèrent. Un jour, le jeune blanc, Koseka-Mingi, vint avec une larme à l'œil nous dire adieu et nous ne le revîmes plus jamais. Les nouveaux cornacs devinrent méchants pour nous et des idées noires hantèrent de nouveau mon cœur. L'ennui et le dégoût que m'inspiraient les hommes devinrent insurmontables.

Une nuit sans clair de lune, alors que nous dormions dans un petit village, en pleine forêt, car nous devions ramener beaucoup de fruits le lendemain, je pris la fuite. Je faisais sauter les mailons de mes chaînes avec la plus grande facilité, tant elles étaient déjà vieilles et usées, et je fonçai dans la forêt. Nuit et jour je marchai, traversant les rivières à la nage; mon instinct me guida vers le Nord. Je rencontrais bientôt le grand fleuve et sans hésiter je m'y précipitai. Je me laissai dériver avec le courant d'une île à l'autre et enfin, exténué, j'atteignis l'autre berge.

L'appel de la savane, l'appel irrésistible du Nord me soutenait et je repris ma longue route vers le pays de mes ancêtres.

Comte FRANÇOIS DE GRUNNE.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le Carême de Notre-Dame de Paris

Je voudrais ramasser dans une large synthèse les idées maîtresses des six magistrales conférences qu'a prononcées le R. P. Pinard de la Boullaye à Notre-Dame de Paris, pendant ce carême révolu, devant un des plus magnifiques auditoires d'hommes que l'on puisse imaginer, aux premiers rangs duquel

se pressent les grandes Ecoles, faible avant-garde cependant de l'immense auditoire invisible que sa parole a pu toucher.

Pour ce huitième carême, il remonte dans cette chaire illustrée par une lignée des princes de l'éloquence dont il porte l'héritage avec une étonnante maîtrise. Esprit lucide, dialecticien rompu à la controverse, Parisien d'adoption, Normand d'origine, orateur disert, apôtre vibrant, tête de lumière, cœur de flamme, le R. P. Pinard de la Boullaye a conquis le prestige, l'autorité. Son carême est un événement.

En un tour d'horizon qui fait planer sa pensée sur l'humanité de tous les temps, l'orateur commence par constater en sa pre-

mière conférence que toutes les religions promettent le bonheur complet dans une autre vie. Le malheur veut qu'elles nous proposent des routes vers le Ciel, qui ne s'accordent pas avec les exigences de la raison et même celles que la raison condamne.

Le Christ est venu; le Rédempteur, toutes ces conceptions étranges, Il les rejette; le bonheur qu'Il promet, qu'Il garantit, est d'ordre divin : de serviteur, l'homme est fait l'enfant adoptif de Dieu, participant à la vie divine, doté de facultés nouvelles surajoutées à ses facultés naturelles qui lui permettraient de voir Dieu face à face, de partager sa propre béatitude, de goûter Dieu pendant l'Eternité.

A quel prix les religions mettent-elles le bonheur, l'acquisition du salut? Elles varient sur les moyens, mais elles ont ceci de commun, que toutes elles dispensent de l'effort moral, de la vertu.

Seul de tous les réformateurs, Celui-là qui est le plus condescendant à toutes les faiblesses humaines n'a jamais toléré la plus légère déviation de la loi morale, n'a jamais dispensé personne de la lutte contre les passions, n'a jamais transigé avec le mal.

A mesure qu'elles se désintéressent de la morale, les religions dégradent l'idée de Dieu. Le Christ l'a restaurée dans sa pureté. Le Maître, ce Maître adoré, l'orateur le met en parallèle avec les fondateurs de religions et devant son piédestal de gloire il s'écrie : « Voilà le Dieu des âmes affamées de pureté et de justice! Voilà le seul Sauveur auquel nous puissions nous fier!... »

* * *

La deuxième conférence a précisé la notion du *péché originel* dont le Christ nous a rachetés.

Qu'avons-nous exactement perdu par le fait de la révolte d'Adam, le père de notre race, celui qui nous contenait tous en lui-même? Tous les dons splendides mais surnaturels indus à notre nature que l'infinie bonté de Dieu lui avait libéralement octroyés ou promis : la vision éternelle et béatifique, la participation à la vie divine par la grâce, l'exemption de la mort, l'état d'intégrité si parfait que les sens étaient absolument soumis à l'empire de la raison et de la volonté. Tout cela était donné sous condition d'obéissance à l'injonction divine. La condition n'étant pas satisfaite, tout cela fut retiré sans ombre d'injustice, mais de ce retrait il est résulté une condition morale défavorable : le libre jeu d'un dualisme qui dégénère aisément en conflit.

Pourquoi ces belles avances de Dieu dont Il prévoyait le rejet immédiat? Pour maintes raisons, notamment, pour nous faire toucher du doigt la gravité du péché, la folie de l'indépendance. Pourquoi encore? Parce que la condamnation devait s'accompagner de la magnifique promesse de la Rédemption, la restitution de tout l'essentiel : la grâce et la gloire.

Dans la seconde partie, le R. P. Pinard a défendu le dogme du péché originel contre la science séparée qui le nie au nom de l'évolution.

L'orateur en a pris l'occasion pour venger la Bible en s'appuyant sur les vraies données scientifiques et sur les jugements de l'Eglise au sujet des origines du corps humain. Que Dieu l'ait suscité du limon de la terre, c'est pour le moins douteux; qu'il ait dirigé l'évolution d'un animal ou adapté finalement des organes aux opérations de la vie raisonnable, l'Eglise ne se prononce pas, mais ne laisse cette liberté d'interprétation qu'à la condition de limiter cette hypothèse à la production d'un seul corps humain, puisque le premier homme ne put découvrir son semblable, pour le prendre comme compagne, parmi les animaux existants.

* * *

La troisième conférence s'efforce de découvrir les énigmes des plans divins de la Rédemption.

Pourquoi la mission du Verbe?

Enigme résolue par cette parole de saint Jean : « Dieu a tant aimé le monde, qu'Il nous a donné son Fils unique ». Dieu a fait royalement les choses pour que nous fassions généreusement les nôtres. Pareil amour est le stimulant du nôtre.

Pourquoi les horreurs de la Passion? Nulle autre raison décisive que la bonté du Père et du Fils envers nous. C'est elle qui pour régénérer les êtres de chair que nous sommes a voulu imprimer jusque dans nos sens l'idée de l'effroyable malice du péché, la sainte terreur de la justice infinie.

Elle a voulu de même nous révéler par un exemple sensible la nécessité d'obéir à Dieu jusqu'à la mort et nous donner la marque d'amour la plus irrécusable : mourir pour ceux qu'on aime.

Pourquoi une Rédemption si tardive?

Trois raisons qui sont plutôt trois hypothèses peuvent être avancées. La première serait que Dieu, qui embrasse d'un regard toute la durée, s'il appliquait à l'avance les fruits rétroactifs de la Rédemption, pouvait différer sans injustice sa réalisation. Ensuite Dieu a pu juger qu'il était opportun, pour confondre notre orgueil, de nous laisser voir ce que devient l'humanité lorsqu'elle est livrée à elle-même. Enfin, il a pu juger qu'il était préférable d'ajourner la Rédemption jusqu'à l'heure où le rapprochement et la fusion des peuples permettraient l'extension de ces révélations définitives à toutes ces races et leur réunion sous une autorité spirituelle unique.

* * *

La quatrième conférence fut une réponse pressante, persuasive à la question toujours palpitante pour chacun de nous : « A quelles conditions s'assurer le salut? » A celui qui voudrait imposer ses conditions et cumuler les voluptés terrestres et la félicité des cieux, le prédicateur fait d'abord une loi de la parfaite sincérité, de la loyauté intégrale, de l'obéissance à la voix intime de Dieu. Il a confirmé cette réponse par l'exemple éclatant de Charles Péguy et de Joseph Lotte, tous deux passionnés pour l'idéal laïque et socialiste, mais ramenés à la Foi et à l'apostolat chrétiens en suivant l'appel de leur conscience.

La deuxième condition pour être justifié et sauvé par le Christ est la Foi, la Foi intégrale aux révélations du Christ dont l'orateur démontre la nécessité contre ceux qui voudraient arrêter leur choix à certains dogmes du Credo.

La troisième condition du salut est l'accomplissement des œuvres, la conformité de la conduite à la Foi, en un mot la pratique de la charité.

* * *

Dans la cinquième conférence, le R. P. Pinard aborda la redoutable question de l'échec apparent de la Rédemption.

Est-il admissible que le Christ, mort pour tous les hommes, ait laissé en dehors de la grâce rédemptrice tous ceux qui vécurent pendant les millénaires précédant son avènement, et des millions et des millions de païens encore totalement étrangers au Christ? Sinon, comment cette grâce leur parvient-elle? L'orateur répond en distinguant, dans les dispositions de Dieu quant au salut, deux ordres : l'un normal, officiel, l'autre extra-normal ou d'exception.

De l'ordre normal relève la portion de l'humanité à laquelle parvient ou peut parvenir la promulgation authentique de la vérité; de laquelle par conséquent Dieu exige avec la Foi intégrale, la soumission complète à l'Eglise.

De l'ordre extra-normal ou exceptionnel relève la portion de l'humanité à laquelle n'est point parvenu ou n'est parvenu

qu'imparfaitement le message du Christ: de laquelle Dieu exige la soumission totale à son autorité, par conséquent la résolution de croire à toute parole, de se soumettre à tout précepte émanés de Lui. En effet, cette résolution contient la foi implicite à l'Évangile, la soumission implicite à l'Église.

Reste néanmoins cette grave objection: entre l'état naturel de ces âmes de bonne volonté mais noyées dans le paganisme et l'ordre surnaturel de la foi en Dieu et de la charité parfaite — l'unique voie du salut — il s'ouvre un hiatus immense qu'aucune force humaine ne peut combler, que seule la grâce, par un concours spécial de Dieu, peut efficacement remplir.

De la volonté salvifique, universelle de Dieu, nous avons le droit de conclure à une intervention divine, mais comment réalisable? Et l'orateur de proposer diverses solutions: le miracle, l'utilisation de vérités transmises par quelque révélation authentique plus ou moins conservée dans les différentes religions, ou même de vérités attribuées à quelque révélation imaginaire, prêtée par une tribu à ses ancêtres, ou revendiquée par un réformateur. Le progrès des recherches anthropologiques autorise des solutions très consolantes, car elles aboutissent à démontrer que le monothéisme et les principes fondateurs de la morale ne sont pas du tout le fruit tardif de l'évolution.

* * *

La dernière conférence a corroboré les conclusions de la précédente.

L'histoire de l'humanité a été écrite par la science infinie de Dieu, qui perçoit tout dans un éternel présent; l'histoire définitive, la seule qui compte, la voilà.

L'orateur n'eut pas l'audace d'en percer le mystère, mais il a dit pourquoi elle nous est indéchiffrable, quelles surprises nous réserve sa révélation, quelle gloire elle assure aux héros dont elle conserve le nom.

Je m'arrête à cette dernière idée.

La gloire des héros du Ciel sera universelle, éternelle, seule estimable parce que réservée à la Vraie sagesse, celle qui discerne les vrais biens, au vrai courage, celui qui consiste à se vaincre soi-même. Une admirable image fait saillir ce contraste.

Empereurs et rois se sont plu à porter avec le sceptre un globe terrestre. Mensonger symbole d'ailleurs, aucun n'a jamais étendu son autorité sur l'univers. Combien s'en sont prévalus pour se dispenser des lois divines! « Eh bien! Messieurs, s'est écrié l'orateur, un chrétien est essentiellement un homme qui, soulevant le globe terrestre et tout ce qu'il renferme de trésors palpables, de joies sensibles ou sensuelles, de gloire fumeuse, a trouvé ce globe trop léger en comparaison des biens célestes, en comparaison surtout de l'approbation et de l'amitié du Roi des rois. »

* * *

A l'issue de la conférence, le cardinal de Paris s'est levé au banc d'œuvre pour remercier le R. P. Pinard en son nom, au nom de ce magnifique auditoire d'hommes dont sa parole éloquente est la lumière, le réconfort et l'honneur. Au tournant périlleux où nous sommes, au milieu de tant d'incertitudes et de motifs d'angoisse, vous n'auriez pu, lui dit-il, traiter sujet mieux adapté aux circonstances, ni le traiter avec plus de clarté, de maîtrise et de chaleur oratoire.

J. SCHYRGENS.

La Semaine

(Suite de la page 4)

Les Français évitent de penser à ce qui les inquiète. Beaucoup d'entre eux, tout en récriminant, trouvent, du reste, que les choses ne vont pas si mal. Cette quiétude se paiera cher.

La mode s'est établie, chaque fois que se forme un gouvernement — et il s'en est formé une douzaine dans la seule législature de 1932 — d'affirmer qu'il est la dernière carte du régime. Ce n'est pas exact. Car à chacun des cabinets, qui avaient dit cela, d'autres cabinets ont succédé et le régime a continué. Mais prenons garde que le régime, tel qu'il est, ne devienne, en se prolongeant, la dernière carte de la France.

On ne peut pas mentir éternellement à un peuple et voilà cent cinquante ans que l'on ment au peuple de France. Proudhon le criait déjà en 1850: « Avec vos grands mots, disait-il, de guerre aux rois et de fraternité des peuples, avec vos parades révolutionnaires et tout votre tintamarre de démagogues, vous n'avez été, jusqu'à présent que des blagueurs ». Est-il possible de mieux dire en 1936? Toute la Révolution n'a été que mensonge aux principes. Et, de même, tout ce qui l'a suivie.

Cette mystification, croit-on qu'elle doive et puisse être éternelle? Parce que je ne le pense pas; et pour dire que je ne le pense pas; et pour être entendu quand je dis que je ne le pense pas, j'ai pris, au-dessus de la lutte des partis, l'indépendance du solitaire, qui n'attend rien de qui que ce soit. La doctrine révolutionnaire, dans notre régime, n'est qu'un leurre. La Révolution est à refaire.

A quel remède M. Tardieu en arrivera-t-il, lui qui, quelques pages plus haut, que la conclusion que nous venons de citer, écrivait ceci:

La France, dans l'examen de sa condition, est obstinément superficielle. Comme disait M. le duc de Broglie, elle n'a que le sens du toucher, — et pas celui de la vue, ni celui de la réflexion. Elle se plaît à critiquer et à se plaindre. Mais, quand on lui parle, soit de changer de régime, soit de changer les institutions, elle n'écoute plus. Voilà trente-cinq ans que M. Charles Maurras essaie de l'engager dans la première de ces deux voies. Voilà cinq ans que j'ai tenté de l'engager dans la seconde. M. Charles Maurras n'a pas réussi, ni moi non plus. On dirait que le vœu de la France est de continuer; qu'elle prend plaisir à être trompée; qu'elle s'efforce de se tromper elle-même; qu'elle entend rester le « bétail d'abattoir » mené par les clubs révolutionnaires; ou encore « l'immense démocratie servile, sortant de l'arbitraire pour y rentrer », dont parlait Edgar Quinet. M. Gambetta, moins poli disant: les îlots ivres.

TOILE ISOLANTE CAOUTCHOUTÉE

“ Tica ” “ Mica ”

brut et manufacturé
pour la poterie, l'électricité,
la T. S. F., l'automobile, etc.

Isolants et spécialités industrielles

Établissements Alfred Claisse, 12, rue Joseph Servais, Ans-Liége

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261

CAPITAL fr, 796.000.000.00
RÉSERVE fr, 1.135.753.000.00

FONDS SOCIAL fr. 1.931.753.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
G. Mullie;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.



Voilà quelque chose
qu'il faut connaître!!!

RENSEIGNEZ-VOUS SUR LES

MATELAS

LATICEL

Les matelas LATICEL assurent
un repos parfait.

Les matelas LATICEL chassent
l'insomnie.

AVANTAGES UNIQUES

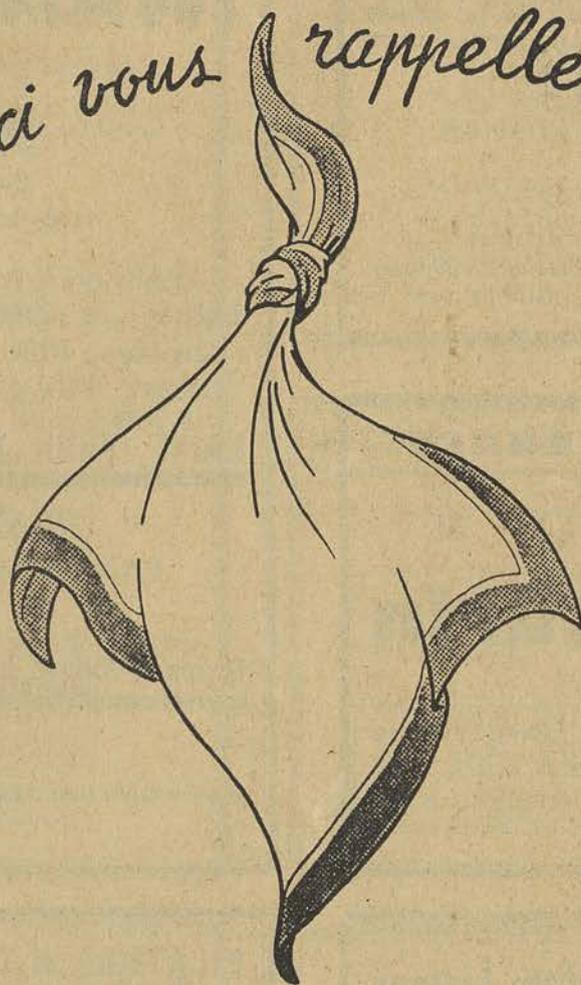
Particulièrement intéressant pour les Hôtels,
Pensionnats, Villas à la mer, Communautés, Hôpi-
taux, Cliniques, etc.

Agence Belge des Produits « LATICEL »

HUBINONT Frères, 65, Quai au Foin, Bruxelles

Téléphone 12.67.10

Ceci vous rappellera



... qu'une demi-douzaine de Pyramid - le mouchoir préféré de tous - sera toujours un cadeau très apprécié. Ces mouchoirs sont si beaux, se lavent si bien et durent si longtemps! Vous pouvez les acheter par demi-douzaine dans une jolie boîte-cadeau, ou les choisir à la pièce, parmi un grand nombre de coloris et de dessins.

Mouchoirs

PYRAMID

REGD.

Pour DAMES et ENFANTS . FR. 5.75
Pour MESSIEURS FR. 9.50

Un produit garanti par Tootal



TOOTAL, 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

Manufacture Moderne de Chapeaux

Société anonyme

CHAPEAUX IMPERS ET SOUPLES EN FEUTRE DE POILS
ET DE LAINE — FILTRES FEZ — CHAPEAUX ET CLOCHES
POUR DAMES ET ENFANTS
MANCHONS POUR PRESSE, etc.

CHAPEAUX ECCLÉSIASTIQUES

EXPORTATION

VERVIERS, 46, rue Coronmeuse

Téléphone : 114.36. — Télégrammes : Manuchapeau-Verviers
Dépôts à Bruxelles : Téléphone : 11.47.56.

FABRIQUE DE CASQUES

EN TOUS GENRES

Fournisseur du Service des Fabrications de l'Aviation militaire
française et alliée

François Burin

GLONS (Liège-Belgique)

NOUVEAU MODÈLE BREVETÉ ET PERFECTIONNÉ
« LE LÉVIOR »

CASQUES EN LIÈGE POUR ARMÉE

Téléphone : Bassenge 83

Télégrammes : Burin-Glons

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. : COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes
pour autels — Purifloatoires — Oorporaux — Lingerie,
draps, essues, toilettes, nappes serviettes pour ouvents
et institutions

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et inverdissables sur Tissus
pour Communautés

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERV ERS (Belgique)

Maison fondée en 1680

Capital et Réserves :

100.000.000 DE FRANCS

Laines et Déchets, Peignés mérinos et
croisés, Fils peignés et cardés, écrus et
teints. Fils gazés.

LAINE POUR BONNETERIE ET MERCERIE

— DRAPS et ÉTOFFES —
FANTAISIES et NOUVEAUTÉS

SPECIALITÉ DE

Draps de Billard, d'Administration & Ecclésiastiques

EXPORTATION

Représentants dans le monde entier

754

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEERINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.



Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

FILS de COTON simples et retors

LEURENT FRÈRES

FILATEURS DE COTON

AVELGHEM (Fl. Occid.)

Amérique 1^{ère} Série 8^A à 50^A

Amérique II^e Série 8^A à 28^A

Indes Supérieur Série 8^A à 16^A

C'EST UNE DES MEILLEURES MARQUES DE BELGIQUE

FABRIQUE DE BONNETERIE

A. GIOT & Cie

LOKEREN (Belgique)

COMPTE CHÈQUES POSTAUX n° 136570

Téléphone : n° 333. Reg. du Commerce de St-Nicolas, n° 158

Châles laine, peluche. — Tricot

SPECIALITÉ : Écharpes
NOUVEAUTÉ : Étoffes tricot

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Tous Tissus Indémaillables
en pièces SOIE - LAINE - COTON

Jerseys Soie - Laine - Coton

Bords Cotes - Sous-Vêtements et Lingerie

Régulièrement créations en Haute fantaisie

Manufacture Royale de Bonneterie (s.a)

247, rue du Progrès, BRUXELLES

Téléphones : 15.37.28 - 15.21.21

Tissage - Teinture - Impression

ÉTABLISSEMENTS

MAURICE MILLECAM

BUREAUX & MAGASINS : 13, avenue d'Afsné, GAND

USINE : Chaussée d'Ottergem, 422, GAND

Satins noirs - Merinos - Doublures - Pocketings

SATINS DÉGRAVÉS

LAINETTES

Tissage mécanique : Esquenet & Fils

RUE PUCELLE

COYGHEM lez-Courtrai

Tél. : 162 Dottignies. — C. C. P. : 2969.94; Reg. comm. 7920

SPÉCIALITÉS DE TISSU-ÉPONGE : Essuie-mains de toilette.

Gants de toilette. — Sorties de bain. — Bavettes pour enfants.

Tissus de laine en tous genres : articles de fantaisie et classique.

Tissage mécanique
de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soieries, etc.
EXPORTATION

Ancienne firme DE BOUTTE Frères
Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}
INGELMUNSTER (Belgique)
Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique : Deboutte-Ingelmunster Téléphone : 44 Iseghem Registre de Comm. de Courtrai 1612

S. A. TOUW- & BINDGARENFABRIEK
“ HINDA ”
WAASMUNSTER (Belgique)

Adresse télégraphique : Hinda Waasmunster Téléphone Hamme 99
Codes used : ABC. 5th ed. — ABC. 6th. ed. 5 letters

Filature de sisal et manille. - Spécialité de fil-lieuse pour Machines agricoles de qual. supérieure HINDA
Cordes d'emballage en sisal et manille
Fils à chaluts. Cordages en sisal et manille **EXPORTATION**

Compte ch. p. : N° 214.805 Téléphone : N° 39 Reg. du Comm. : Courtrai N° 493

Tissage Mécanique PAUL DEROST
VICHTE-LEZ-COURTRAI (Belgique)

Tissus d'ameublement - Tous cotons et soieries
TAPISSERIES - DRAPERIES

Maison fondée en 1845

E. LEGEIN-MOERMAN
Société en nom collectif
ROULERS (Belgique)

Téléphone 44. Code A. B. C., 5th Edition
Adresse télégraphique : Legman-Roulers.

Effilochage de chiffons de coton et de laine.
Spécialité pour couvertures et couvre-lits.
Lavage et blanchiment d'essuyages pour machines.
Chiffons de laine classés bruts et carbonisés.

Manufacture de Tissus d'Ameublements
à Ingelmunster-lez-Courtrai, Belgique

Téléphone : Iseghem 49. Registre du commerce : 11.335
Adresse télégraphique : Firme Schotte Ingelmunster

Tapis de Table, etc.
Chemin de Table-Coussins, etc.

Firme Robert SCHOTTE

Tissage et Rubanerie

d'Ennetières Frères, Morel & Van Raes
COMINES (Belgique)

TÉLÉPHONE : 151 COMINES

Rubans en tous genres pour Merciers et Apprêteurs
Serges pour Corsets - Cache-coutures - Retors de France - Spécialité de Tissus pour Corsets

ÉTABLISSEMENTS DE

Tissage de Saint-Nicolas
Société Anonyme
Rue Baron Dhanis, St-NICOLAS

Téléphone : 239 Compte chèques postaux : 29.269
Adresse télégr. : Tapestry St-Nicolas.

COUVRE-LITS TOUT COTON ET COTON ET RAYONNE
TAPIS DE TABLE
TISSUS POUR AMEUBLEMENTS
DESSUS DE COUSSINS ET COUSSINS FINIS
EN TOUS GENRES

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils
VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton
Fils fantasies pour la robe

L'adresse pour vos Biscottes

VEEN Frères

Rue Apollon, 150, ANVERS

Échantillons gratuits sur demande

FABRIQUE DE BISCUITS, BISCOTTES, MASTELLES,
PAINS D'ÉPICES, SPÉCULATION

Maison Deguée

19, rue Bouille — LIÈGE

Téléphone : 144.84

Compte chèques postaux : 950.55 Registre du com. Liège 6141

Fabrique de Cigares, Cigarillos et Tabacs

J. & J. VAN DEN AUDENAERDE

Maison fondée en 1880

♦ ♦ ♦

Fabrique et Bureaux:

RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-JACQUES, 94

Téléphone : 502.17

BORGERHOUT

Dépôt:

Téléphone : 816.84

ANVERS

Cie DE THÉS DES INDES " SIPORA "

(Indische Thee Maatschappij)

Paquet bleu : mélange Java-Ceylan

Paquet rouge : mélange Java-Darjeeling

Paquet vert : Java

250, 100 et 50 gr.

MÉDAILLE D'OR BRUXELLES 1935

BRUXELLES, 181, RUE DE LAEKEN

Tél. 17.28.04



DE BEUKELAER



Rien ne surpasse notre
HUILE D'ARACHIDES SURFINE
« SCALDIS »

pour faire la MAYONNAISE
et les FRITES
SCALDIS WERKEN Soc. An., RUIEN

Nous garantissons la conserva-
— tion de son goût exquis. —

Les Bonbons Becco
Vous invitent à venir déguster leurs
friandises, les meilleures qualités du
monde, et fabriquées en Belgique.

(Demandez prix-courant.)

Namur

CHOCOLAT
MARTOUGIN

CHOCOLAT
VAN LOO

Le meilleur du pays

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

C. C. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Champagnes
ET
Vins Mousseux

FABRICATION GARANTIE
EN PRISE DE MOUSSE NATURELLE

Bureaux & Caves

39, rue de Roumanie, 39, BRUXELLES

Reg. Com. Brux. 20.443

Compte Chèques Postaux 3554.64

Téléphone 37.56.44

Les Caveaux Champenois

Anc. LES CAVES CHAMPENOISES

U. V. Société Coopérative

(Ancienne Maison : A. GÉRARD & Fils, fondée à Ay, Champagne)



Tous vins et liqueurs de marques garantis

DEMANDEZ PRIX COURANT

Pour cuisiner
vite et bien...

exigez du charbon de la

S. A. DU

Charbonnage du Bois d'Avroy

à Sclessin-Ougrée

Téléphone: Liège 284.26 et 103.16

CHARBON FLAMBANT, A HAUT POUVOIR CALORIFIQUE

calibré 10/20 — 20/35 — 35/60 — 60/90 — criblé
particulièrement recommandé aux

**Communautés,
Pensionnats,
Restaurants, etc.**

INDUSTRIELS! Faites un essai de nos produits, ils vous
donneront le maximum de satisfaction, tant en poussier
brut qu'en lavé 0/10, 5/10, 10/20.

“ B O L S ”

AMSTERDAM

SES VIEUX SCHIEDAM

J. van der HEYDEN - 45, Bd Bischoffsheim

Téléphone : 17.78.98

BRUXELLES

VINS D'ESPAGNE
JOSÉ RICART

Maison à Reus (Tarragone-Espagne)

41, Prat de la Riba

VINS BLANCS

VINS ROUGES

Panadés
Mancha
Tarragone
Muscat de Valence
Vin Rancio

Rioja
Priorato
Alicante
Malaga
Mistèle

SPECIALITÉS

Vin Blanc Liqueureux moelleux “ SCALA-DEI ”
Sherry Sec Première Qualité “ DORADO ”
Lacrima Christi Supérieur “ DULCE ”
Vins de Messe sec et doux de Tarragone

BUREAUX ET MAGASINS :

16, RUE ALBERT VANDERKINDEREN

MOLENBEEK-BRUXELLES

Téléphone : 21.99.48

Adresse télégraph. : Rioarpillr

VINS Maison GIACOMINI, S. A.
Rue des Chartreux, 13, BRUXELLES
Téléphone : 11.09.89

Vermouth rouge « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.
Vins d'Asti et du Piémont « Fratelli GANCIA et C^o », Canelli.
Vermouth « BELLARDI », Turin.
Vins de Chianti « CONTEA D'ORO », Rufina.
Vins de Porto « FERROIDAS et C^o », Oporto.
Grands Vins de **BORDEAUX** et de **BOURGOGNE**.
Champagne « CH. JACOT et C^o », Epernay.
Asti Spumante « GANCIA ».
Grappa et Liqueur extra-fine de Banane.
Huile d'Olive de Nice (extra-vierge).

LE CHAMPAGNE
VEUVE CLICQUOT
EST TOUJOURS LE PLUS ESTIMÉ

AGENCE GÉNÉRALE :

4, rue de l'Écuyer, BRUXELLES

Tél. 12.07.31

SANDEMAN

(REGISTERED TRADE MARK.)

Port & Sherry

Est. Oporto 1790

ADRESSEZ-VOUS A DES

Maisons anciennes et spécialisées

45, rue Ulens, BRUXELLES

Tél. 26.47.55

VINS - Rouges - Blancs - Rosés
CAVES St-LUCIEN

Importation directe de la propriété
BEL. ABBÈS (dépt. Oran) ALGERIE

VINS 12^o rigoureusement naturels
meilleure qualité
prix raisonnables

Direction et Bureaux : **H. BEECKMANS** 15,50,24
34, RUE VANDERSTICHELEN - BRUXELLES Tél. 21,06,97
26,83,09

Dégustation à l'Exposition 1935
Stand, avenue Astrid (près pavillon Vie Catholique)

Société Anonyme des Charbonnages
DE
L'Espérance et Bonne Fortune

à Montegnée-lez-Liège

Téléphone : Liège 101.10 et 146.89

ANTHRACITES "MONA" DE TOUTE PREMIÈRE QUALITÉ POUR USAGE DOMESTIQUE :

80/120 — 55/80 — 35/55 — 20/35 — 10/20

SPÉCIALITÉ POUR CHAUFFAGE CENTRAL

POÊLES A FEU CONTINU

5/10 — 6/10 — 7/15 POUR CHAUDIÈRES ANTVERPIA
AVEC VENTOCALOR, IDÉAL REX, ERGE, ETC.

CHARBONS INDUSTRIELS MAIGRES DE PREMIÈRE QUALITÉ

BOULETS SPÉCIAUX MARQUÉS « PIC DU MINEUR »,
TRÈS PROPRES - 6 % DE CENDRES

37 A 40 GRAMMES, POUR CHAUFFAGE CENTRAL
POÊLES A FEU CONTINU, POUR CUISINIÈRES, ETC.

BRIQUETTES TYPE II ÉTAT BELGE

Société Anonyme des Charbonnages
DU
NORD de GILLY, à FLEURUS

ANTHRACITES réputées pour chauffage central

BRAISETTES spéciales pour poêles à feu continu

BRAISETTES pour gazogènes

..... TOUS PRODUITS DE PREMIÈRE QUALITÉ

BOULETS anthraciteux

BRIQUETTES type État

..... AGGLOMÉRÉS DE PREMIER CHOIX

Téléphone : Charleroi n° 300.91

La Société Anonyme
DES

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

qui n'extrait que des charbons demi-gras homogènes, fournit des produits de tout premier ordre pour TOUS USAGES DOMESTIQUES. (Gros, gailletteries, gailletins, têtes de moineaux, braisettes lavées 20/35, noisettes lavées 10/22, criblé, criblés spéciaux et tout-venant.)

Ces charbons, d'un rendement supérieur, sont les plus économiques même pour des usages spéciaux : les gailletins notamment sont recommandés pour le chauffage central et les braisettes lavées 20/35 conviennent très bien pour les foyers à feu continu.

Ces charbonnages, les plus importants de Belgique, abriquent également des

Boulets de luxe

très propres, marqués « V », d'un poids de 45/50 et de 150 grammes, dont la teneur en cendres est inférieure à 8 %. Ceux-ci, brûlant sans mâchefer, donnent les meilleurs résultats. (Chauffage central, cuisinières, feux continus, poêles de Louvain, etc.)

Pour les renseignements et commandes, prière de s'adresser au

Service des Ventes des

Charbonnages de Mariemont-Bascoup

à BASCOUP (Hainaut)

Téléphone : Bascoup n° 14.

Qualité I. O.N.C.

Charbonnages de la GRANDE BACNURE
à Coronmeuse-lez-Liège.

Charbons Demi-Gras | pour usages domestiques - Restaurants.
GERARD-CLOES | Pensionnats - Communautés.

pour feux continus.
et Chauffage Central.

PETITE BACNURE
| **Charbons Anthracites.**

Tous nos Charbons sont classés en 1^{re} qualité par l'Office National des Charbons (O.N.C)

OLIDA

JAMBONS SALAMIS
CHARCUTERIES CONSERVES

TOUS PRODUITS DE CHOIX

Neuf usines de fabrication dont une en Belgique

22, RUE ROPSY-CHAUDRON, BRUXELLES
(près des Abattoirs de Cureghem)

Téléphones : 21.54.32
21.10.43

Adresse télégraphique :
Olldabel. Bruxelles

Grand Prix à l'Exposition Universelle de Bruxelles 1935.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les

LANGUES VIVANTES

mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, BRUXELLES

610.

GROS SPÉCIALITÉ DE SAUCISSONS SECS FINS **GROS**

pour Charcuteries et Comestibles

G. Ongena-De Wachter

Rue Ropsy-Chaudron, 13^{bis}, BRUXELLES

Téléphone 21.60.90 Reg. Comm. 30255 Ch. Post. 856.97

Ici rien que des produits de premier choix

Tout l'assortiment en saucissons secs,
jambons d'Ardenne, jambons en boîtes
et jambons Cobourg

Tissus et Confections en tous genres

Etienne & Jean VAN OOST

Ancienne Maison Van Oost-Verschueren et Paul Van Oost
Fondée en 1865

Quai du Château, 7

COURTRAI

Chèques postaux 18314.

Téléphone 68

Confections ouvrières et Lingerie pour Dames,
Chemises, Chemises de nuit, Combinaisons, Pantalons,
Pyjamas, Tabliers, Layettes. — Draps de lit et Taies d'oreillers. — Bonneterie.

SPÉCIALITÉS POUR OUVRIERS, PENSIONNATS, ETC.

Produits Alimentaires 1^{er} choix

Huile **OLEOR**, monopole

Cafés **HORIZON**, monopole

ET. COURTHEOUX, s. a.

Franco dans tout le pays

NAMUR

CHARBONS, COKES, BRIQUETTES, BOULETS



ALBERT BRACKE - CAMPENS

Téléph. 10800

Quai du Compromis, 21 et 22, GAND



GROS

DETAIL

803



Société anonyme pour la Fabrication de Produits d'Alimentation
270, rue St-Denis, Bruxelles-Forest

Téléphone : 44.95.81 et 43.14.97. Compte Ch. Post. n° 149.43
R. Com. Brux. : 76.912 Banq. : F. M. Philippson et Cie

Salami - Saindoux - Salaisons

Charcuterie - Conserves - Jambons

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, à BRUXELLES

Usine à Guise (AISNE) FRANCE

MAGASIN D'ÉCHANTILLON à AMSTERDAM, 20-22, AMSTEL

710

5B/

RAFFINERIE

TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts

par an en

Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux rongeurs par !

Roxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avantages incontestables notamment :

1. Inoffensif pour hommes et animaux domestiques;
2. Efficacité de 100 %!
3. Conservation illimitée.

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes



800. AN. DEE

Établissements AEROXON

Rue Léopold, 76, MALINES

Tél. 807